

M. le président donne lecture :

Trésor
des Trois-Épis.

1^o D'une lettre de M. Spach, président de la Société, qui l'informe que le comité du Bas-Rhin a émis l'avis que le règlement et l'état des finances de la Société ne lui permettent pas de contribuer à l'acquisition du *trésor des Trois-Épis*, projetée par la Société Schœngauer;

Clôtures
du Schlossberg
de Kayzersberg.

2^o D'une lettre de M. Rieff, propriétaire du *Schlossberg, de Kayzersberg*, par laquelle il se plaint que les clôtures qui devaient séparer les ruines de la partie productive de la propriété, n'ont pas été exécutées.

Un membre rappelle que la commune, qui a pris ces travaux à sa charge, est dans les meilleures dispositions. M. Hartmann, architecte, doit aller prochainement à Kayzersberg et s'entendre avec le maire à ce sujet.

Pierres sépulcrales
de l'église
de Schweighausen.

M. Ingold informe le comité que M. le curé et M. le maire de Schweighausen ont pris les mesures nécessaires pour que, dans les travaux de reconstruction de l'église, les pierres sépulcrales dépendant de l'édifice primitif soient encastrées à l'intérieur du nouveau sanctuaire.

Lecture
d'un rapport
de M. Ingold
sur un mémoire
de M. Cestre
au sujet
des voies romaines.

Le même membre donne lecture du rapport dont il a été chargé, concernant un nouveau Mémoire de M. Cestre sur les voies romaines du Haut-Rhin.

Ce rapport est ainsi conçu :

« On peut, par une opération facile de l'esprit, diviser en deux parties le travail que M. Cestre a soumis à votre appréciation et dont vous m'avez chargé de faire une courte analyse: la partie des faits et celle des conjectures, la science et ses aspirations.

« La première partie est un nouvel hommage rendu aux travaux de nos devanciers; elle confirme, la chaîne à la main, la plupart des stations et des routes reconnues par les pères de notre histoire. La seconde cherche à ouvrir à la science des horizons nouveaux, noble et périlleuse entreprise qui mérite tous nos encouragements.

« La science a différents moyens d'investigation pour constituer son édifice. A l'époque de la Renaissance, les ruines et les autres vestiges de l'antiquité romaine étaient plus apparents que maintenant, la population moindre et conséquemment l'agriculture moins active. Béatus Rhénanus pouvait donc parler *de visu* de choses qui n'existent plus. Schœpflin cultivait encore un terrain moins battu que le nôtre. Mais, chose curieuse, plus le sol s'appauvrit, plus les investigations deviennent ardentes. De notre temps, l'archéologie a appelé à son aide l'étude des langues, et avec son concours elle a fait d'importantes découvertes. Elle a relevé les lieux dits de nos cantons ruraux et leur a demandé leur raison d'être.

« M. Coste, notre collègue regretté, pour arriver, à l'endroit de la géographie romaine de notre pays, à une certitude aussi absolue que possible, tirait un excellent parti de la connaissance des lieux. Il envoyait un calque, en ce qui concerne les chemins et les cours d'eau, de la carte de l'état-major, à une personne intelligente de la localité, avec prière d'y tracer les noms de ces lieux. Il se rendait ensuite sur place, pour reconnaître l'exactitude des renseignements qu'il avait ainsi obtenus et les coordonner avec ceux qu'il avait recueillis dans les localités limitrophes. Puis il collait ces petites cartes les unes au bout des autres. C'est ainsi qu'il est parvenu à faire ces belles cartes de Schlestadt et de Brisach qui seront toujours des modèles de parfaite exactitude. Ce procédé, il l'aurait appliqué à tout le département, si la mort n'était venue l'enlever. Pour lui, l'étymologie n'était qu'une présomption ; pour l'élever à la hauteur d'une certitude, il lui fallait plus de présomptions graves, précises et concordantes. Jamais il n'a perdu de vue que l'archéologie est avant tout une science de faits et non de spéculations étymologiques, que les mots sont des mots et non des faits. Il voulait toujours, autant que faire se peut, des preuves matérielles.

« M. Cestre se laisse plus facilement persuader. Frappé des nombreuses lacunes que présente encore l'histoire de notre département pendant la période romaine, et animé du désir de les combler, il a dû se dire que le même mot ayant un sens historique certain dans un pays limitrophe, devait avoir le même sens chez nous, et qu'après tout, les mots ne sont que l'expression des choses. Il a dû se dire aussi que certains monuments communs chez nos voisins, comme les vigies, les spéculum, les camps, etc., etc., ne pouvaient pas n'avoir pas eu chez nous leurs similaires.

« Lorsqu'on est animé de la foi naïve du néophyte et qu'on est engagé dans la voie glissante des conjectures et des présomptions, on s'arrête difficilement. Armé d'un dictionnaire polyglotte, on a bien vite parcouru le monde connu des anciens ; la traduction simple, naturelle du mot vous répugne ; on lui préfère une acception héroïque. On méconnaît le génie des langues ; on passe d'une langue dans une autre avec une facilité merveilleuse. Le mot que l'on a sous la main, on le tire du celtique, du latin, du grec, de l'allemand, selon les besoins de la cause.

« Mais assez de ces généralités. Appliquons-les à l'examen des questions que soulève le travail de M. Cestre. Étudions surtout les principes qui lui servent de base ; car les principes admis, leurs conséquences s'imposeraient à nous de toute l'importance d'un fait acquis à la science.

« Comme prolégomènes, M. Cestre établit que l'archéologie alsacienne

n'a pas encore reconnu la valeur historique d'un certain nombre de mots d'une grande portée.

« Les mots *Steinweg*, *In Stein*, *Steinert*, indiqueraient une voie pavée; le lieu dit *Steinberg*, une montagne desservie par une voie antique. Mais ne pourrait-on pas y voir tout simplement un chemin rocailleux, une montagne rocheuse?

« *Vie weeg*¹ viendrait de *via vehere*. Qui de nous n'a cru et ne croit encore que ces deux mots *Vie weeg* forment une de ces duplications par traduction si communes dans la province, comme *Thur*, *Thurbach*, dont nous sommes même parvenus à faire la triplication, la *rivière de la Thurbach*?

« *Ritti*, signifierait chevauchée ou route postale; mais M. Mone, le savant archiviste du grand-duché de Bade, qui fait autorité en matière pareille, enseigne dans ses *Celtische Forschungen*, pages 126, 127, que le mot *Ritti* et ses congénères *Rudlen*, *Ruttel*, *Rutténé*, signifient montagne, forêt, et, page 237, que les mots *Rid* et *Reidh* signifient une plaine unie comme le *Ritti* de Wittelsheim.

« Selon M. Cestre, *Meeren* signifie marcher; selon Mone, page 114, ce mot signifie une petite montagne.

« *Elhren*, selon le premier, signifie colline, page 71, ou rivière, page 18; selon le second, ce mot signifie traîner, de *vehere*.

« M. Cestre enseigne que *weyer* dérive de *via*; M. Mone dit que, dans les plus anciens idiomes du pays, le mot exprime une rivière, page 35, ou une montagne, page 146.

« *Fellons* viendrait du grec et signifierait endroit rocailleux.

« *Petrosa via* ne signifierait pas chemin pierreux, mais route commerciale, grec *Perousa* (aller pour vendre).

« *Les Estayes* ne viendrait pas de *Strada via*, mais d'*extrahere*, entraîner à l'étranger.

« *Risenfeld* est traduit par terre des géants; Mone, page 32, enseigne que *Ris* signifie rivière.

« *Nageliberg*, selon M. Cestre, veut dire le *mont des fers de flèche*; selon Mone, page 117, *grande colline*.

« *Hatten* signifierait défaite; selon Mone, page 91, ce mot signifierait, au contraire, petite montagne.

« *Buck* et ses composés *Buckenrein*, *Buckstritt*, *Buxenberg* signifieraient invariablement une vigie, un spéculum, un poste de *speculatores* ou de

1. Ne serait-ce point un chemin pour les bestiaux?

buccinatores; selon Mone, pages 53 et 54, le mot *Bug* signifie tout simplement une montagne.

« Nous sommes reconnaissants à M. Cestre de ce qu'il appelle notre attention sur les camps et les vigies qui jalonnaient nos voies romaines et sur les spéculum qui couronnaient nos hauteurs; mais nous doutons fort qu'on puisse les trouver sous le nom de *Buck* et de ses dérivés. C'est sous les noms de *Burg* et de *Schloss* qu'il faudra principalement les chercher.

« Ces étymologies et une foule d'autres plus hardies encore émaillent d'un bout à l'autre le travail de M. Cestre et servent d'échafaudage à des théories ingénieuses et séduisantes, qui ont le grand défaut de s'appuyer sur des bases trop peu certaines.

« Est-ce à dire pour cela qu'il faille repousser le secours précieux de l'étymologie ou croire qu'on peut lui faire dire ce que l'on veut? Nous ne le pensons pas: les étymologies sont comme les désirs, en morale, que la froide et saine raison nous fait adopter ou rejeter après mûr examen.

« M. Cestre paraissant attribuer aux étymologies une trop grande importance et ne nous disant pas qu'il en a vérifié lui-même la valeur sur les lieux mêmes auxquels ils se rapportent, il nous est impossible de les rejeter ou de les adopter à titre d'indications de faits certains. Aussi ne pensons-nous pas que vous puissiez leur donner la sanction de votre autorité. J'estime donc qu'il y a lieu, tout en rendant hommage à M. Cestre du dévouement dont il a fait preuve dans la circonstance, de le prier de séparer dans son travail les faits notoirement acquis à la science et les faits dont la certitude n'est pas suffisamment établie; si mieux vous n'aimez ordonner le dépôt de ce mémoire dans nos archives, où il pourra être consulté avec fruit par tous ceux qui voudront reprendre en sous-œuvre le même examen. Certes, ce mémoire renferme des aperçus ingénieux et nouveaux. Sa théorie de la voie des castels, par exemple, nous plaît singulièrement. Si l'existence de ces castels, construits le long du Rhin pour défendre nos frontières contre les incursions des barbares, est établie historiquement, il n'en est pas moins vrai que leur topographie n'est point encore reconnue. Il ne suffit pas de citer deux ou trois de ces castels, d'une manière plus ou moins certaine, pour en fixer la série quelque peu complète.

« Si M. Cestre se décidait à remanier son travail, nous émettrions aussi le vœu qu'il mît davantage à profit les travaux de ses devanciers: M. de Golbéry, la *Revue d'Alsace*, les travaux de M. Coste et les bulletins de notre Société lui fourniraient des indications précieuses qu'il ne nous semble pas avoir assez consultées. Mieux que tout autre, M. Cestre pour-

rait nous gratifier d'une carte du Haut-Rhin comme celle que nos collègues du Bas-Rhin ont éditée d'après Schweighæuser, et qui fait un des plus beaux ornements de nos annales. Il la ferait sur la même échelle et y porterait, au moyen des mêmes légendes et signes conventionnels, tous les sites d'antiquités romaines connus; ce serait la science mise à jour. Pour cet excellent service qu'il rendrait à tous les amis de nos antiquités nationales, il trouverait chez nous tous l'appui le plus actif. »

Le comité, qui a entendu la lecture de ce rapport avec un vif intérêt, décide qu'il sera transcrit dans son procès-verbal.

La séance est levée.

Séance du Comité du 10 mai 1869.

Présidence de M. SPACH.

Présents : MM. Eissen, Lehr, Straub et Rodolphe Reuss, secrétaire-adjoint en fonctions.

Le procès-verbal des deux précédentes séances est lu et adopté. M. le président dépose sur le bureau les publications suivantes :

Ouvrages déposés
sur le bureau.

Bulletin de la Société nivernaise des sciences, lettres et arts. Tome III de la seconde série. Nevers, 1868. 1 vol. in-8°;

Revue des sociétés savantes des départements. Janvier 1869, 1 broch. in-8°;

Bulletin de l'Institut archéologique liégeois. Tome IX, première livraison, 1868, 1 vol. in-8°;

Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit. Janvier-décembre 1868.

Lecture
d'un mémoire
de M. Lehr
sur
les Géroldseck.

La parole est à M. Lehr pour donner lecture d'un mémoire historique et généalogique très-détaillé sur les Géroldseck d'Alsace, faisant suite au travail inséré dans le Bulletin sur les Géroldseck de l'Ortenau. Le présent mémoire, composé principalement sur des documents inédits, renfermés dans les archives départementales et de la ville, et d'autres documents, est accompagné d'une carte et d'une table généalogique. Après la lecture, l'insertion au Bulletin est votée.

Peintures murales
de l'église
de Wissembourg;
leur
débadigeonnage.

M. l'abbé Straub entretient le comité des travaux de débadigeonnage exécutés dans l'église de Wissembourg et rend hommage au zèle prévenant de M. le curé Schaffner, ainsi que de M. le professeur Ohleyer. Ce membre n'a pas seulement enlevé avec le plus grand soin la double ou triple

couche de badigeon qui voilait depuis des siècles une série de peintures remarquables, il s'est aussi donné la peine de reprendre les contours de la gigantesque figure de saint Christophe, peinte sur un grand pilier, à l'entrée du chœur; de sorte qu'il sera facile d'en produire un dessin exact ou une photographie qui conservera à la postérité ce souvenir de la manière la plus exacte. M. Straub a cru reconnaître deux mains dans la peinture de saint Christophe; selon lui, la figure du saint remonte au treizième siècle, tandis que les accessoires de la base, figurant un ermite au bord de l'eau, etc., rappellent de prime abord le xylographe connu du commencement du quinzième siècle et pourraient bien être une addition postérieurement faite. Dans l'intérêt de l'histoire de notre pays, M. Ohleyer n'a pas craint de repeindre avec la plus grande fidélité une figure peu correcte, même difforme sous plus d'un rapport, et qui devra disparaître quand le souvenir en sera sauvé moyennant photographie ou dessin exact.

Séance du Comité du 24 mai 1869.

Présidence de M. SPACH.

Sont présents : MM. Guerber, Lehr, Merck, Sieffer, Straub, et Rodolphe Reuss, secrétaire-adjoint en fonctions.

M. Sabourin de Nanton assiste à la séance.

La séance est ouverte à 2 heures.

M. Reuss donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté.

M. le président dépose sur le bureau les publications suivantes, envoyées à la Société :

Ouvrages reçus
par la Société.

Charles Doll : *les Relations diplomatiques de l'ancienne république de Mulhouse*. Mulhouse, 1869, broch. in-8°;

Revue des sociétés savantes des départements. Janvier-mars 1869, 2 broch. in-8°;

Les Casques de Falaise et d'Amfreville-sous-les-Monts (Normandie), par Charles de Linas. 1869, in-8°;

Bulletin de l'Institut archéologique liégeois. Tome IX, livr. 1. 1868, in-8°;

Notice sur l'eau de Martigny-les-Bains, par le docteur Aimé Robert. Strasbourg, 1869, broch. in-8°;

H. Schuermans: *Inscriptions belges à l'étranger*. Extraits du Bulletin des commissions royales. Mars, octobre, décembre 1868, avec planches, 3 broch. in-8°;

Idem: *Inscriptions romaines trouvées en Belgique*. Extrait du Bulletin des commissions royales. 1868, in-8°.

Don d'un jeton
rendu à l'inventeur
de l'imprimerie.

Il dépose également un jeton offert par M. Fuchs, d'Ilkirch, trouvé dans la forêt de Saint-Nabor, et qui semble se rapporter à l'invention de l'imprimerie.

Exercice du Bulletin.

M. Lehr propose au comité de changer le mode actuel d'expédition du Bulletin pour économiser les frais de port. On mettrait le Bulletin en dépôt chez les principaux libraires d'Alsace, où les souscripteurs pourraient le retirer. Après discussion, cette proposition est ajournée.

Basilique
des Hohenstauffen
à Haguenau.

M. Guerber rappelle qu'à l'avant-dernière séance générale de la Société, il a donné lecture d'un mémoire sur l'ancienne basilique des Hohenstauffen à Haguenau; le manque de renseignements authentiques l'avait obligé de recourir, en plusieurs endroits de son travail, à des hypothèses. On vient de découvrir, il y a quelque temps, à Haguenau même, un dessin de la basilique exécuté au commencement du dix-septième siècle, qui confirme la plupart des assertions de l'auteur et en rectifie quelques autres. M. Guerber présentera bientôt sur ce sujet un travail définitif, en même temps qu'un autre mémoire sur les *Burgmänner* de Haguenau.

Échange
de Bulletins
avec la Société
archéologique
de la Drôme.

M. Spéach communique à la commission une lettre de M. Silbermann, en date du 14 mai, par laquelle ce dernier l'informe du désir qu'aurait la Société archéologique de la Drôme, dont M. Silbermann est membre, à entrer en rapport avec la Société des monuments historiques. Depuis, M. le président de la Société archéologique lui a écrit pour proposer l'échange des publications des deux sociétés. Cette offre est acceptée.

La Société d'agriculture du Haut-Rhin demande également l'échange des deux Bulletins; mais le comité, considérant que les deux sociétés poursuivent un but absolument différent et que leurs travaux ne présentent aucune analogie, est d'avis que cette proposition ne doit pas être acceptée.

M. le président est chargé de remercier, au nom de la Société, M. Schuermans, conseiller à la Cour d'appel de Liège, de l'envoi de ses brochures sur les inscriptions romaines en Belgique, etc.

Affaire du jeton
de M. Meyer.

M. Spéach fait ensuite connaître au comité les nouvelles qu'il a reçues de la part de M. Meyer, banquier à Genève, relativement au refus de l'en-

trée du château de Morimont éprouvé par plusieurs membres de la Société. M. Meyer proteste contre la réalité de ces faits relatés dans nos procès-verbaux et en demande la rectification. M. le président a écrit pour s'informer ; l'affaire est en suspens.

M. Lehr présente au comité, avec toutes les pièces à l'appui, le compte détaillé des recettes et des dépenses de la Société pour l'exercice 1868. Après examen des pièces et vérification, le comité approuve ce compte, sous réserve de l'approbation définitive qui devra y être donnée par l'assemblée générale en sa séance ordinaire de décembre. Le comité vote, en outre, des remerciements au trésorier. M. l'abbé Hubert, membre de la Société, ayant quitté la France, est déclaré démissionnaire et décharge est donnée à M. Lehr pour ses quittances en défaut.

Présentation
du compte de 1868
par M. Lehr,
trésorier.

M. Gérard, président du sous-comité de Colmar, annonce que les deux membres désignés par le sous-comité pour faire partie du jury académique sont MM. Ignace Chauffour et Xavier Mossmann.

Membres
du Haut-Rhin
faisant partie
du jury académique.

M. Spach annonce qu'il a écrit à M. Gérard pour s'entendre sur la date de l'assemblée générale qui doit avoir lieu à Colmar.

M. Sieffer donne lecture d'un mémoire sur les monuments et inscriptions de Gundershoffen, conservés chez M. le docteur Schnœringer, et sur un temple gaulois près de Gundershoffen, datant du commencement du troisième siècle. Une partie de ces inscriptions ayant déjà été publiée dans le Bulletin, le comité décide que la partie du mémoire contenant des additions ou des rectifications aux données déjà connues paraîtrait seule au Bulletin.

Lecture
de M. Sieffer
au sujet
des monuments
de Gundershoffen.

M. Lehr propose de dresser à neuf, pour l'année prochaine, la liste générale des membres de la Société. Cette proposition est adoptée.

La séance est levée à 4 heures.

Séance du Comité du 21 juin 1869.

Présidence de M. SPACH.

Présents : MM. Guerber, Mathieu de Faviers, Matuszynski, Merck, Morin, de Morlet, Ringeisen, Straub et Rodolphe Reuss, secrétaire-adjoint en fonctions. M. Sabourin de Nanton assiste à la séance.

M. Reuss donne lecture du procès-verbal, qui est adopté, après une rectification faite par M. Merck au sujet du jeton trouvé dans la forêt d'Ill-

Jeton trouvé
dans la forêt
d'Illkirch.

kirch et déposé sur le bureau dans la dernière séance. C'est une médaille de récompense, autrefois en usage dans les écoles de Nuremberg, qui n'a point de rapports avec l'invention de l'imprimerie.

Ouvrages reçus
par la Société.

M. Spach dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

Description d'un ornement de bronze conservé au musée de Saint-Omer, par M. Ch. de Linas;

Catalog der Münzen und Medaillen. Sammlung des Herrn von Klebelsberg. Wien, 1869. 1 broch. in-8°;

Verhandlungen des Vereins für Kunst und Alterthum in Ulm und Oberschwaben. Neue Reihe. Erstes Heft. Ulm, 1869. 1 broch. in-4°;

Jahrbücher für die Landeskunde der Herzogthümer Schleswig-Holstein und Lauenburg. Band X. Heft I und II. Kiel. 1869. 1 vol. in-8°.

Gratification
de 20 fr. accordée
au sieur Brandel.

M. de Morlet propose au comité d'accorder une gratification de 20 fr. au sieur Brandel, aubergiste à Mackwiller, pour avoir fait quelques réparations à la clôture des thermes de Mackwiller, dégradée par les intempéries des saisons. — Adopté.

Inventaire
du musée
de Saverne ;
vote d'insertion
au Bulletin.

M. de Morlet annonce en outre que l'inventaire du musée de Saverne vient d'être terminé par MM. Dagobert Fischer et H. Audiguier ; il propose d'insérer ce travail au Bulletin et d'en faire un tirage à part pour les visiteurs du musée. L'insertion au Bulletin est votée.

M. Spach attire encore une fois l'attention du comité sur la question, soulevée déjà dans une séance précédente, de savoir s'il ne conviendrait point de choisir un papier plus épais pour l'impression du Bulletin. Le comité ne prend point de résolution définitive à ce sujet.

Admission
de membres.

M. Klenck propose l'admission comme sociétaire de M. Léon Kœchlin, de Mulhouse ; M. Straub propose l'admission de M. Petit-Gérard fils, peintre verrier à Strasbourg ; M. Schimpff, celle de M. Willmann, de Molsheim, actuellement lieutenant-trésorier de la province de Constantine ; M. Guerber, celle de M. Ch. Winckler, inspecteur des travaux publics à Haguenau.

Puits de Kertzfeld.

M. Ringeisen rend compte en quelques mots de la découverte d'un puits prétendu romain à Kertzfeld ; il promet ultérieurement un rapport sur la question. Il donne ensuite lecture d'une lettre adressée au président par M. le maire de Gertwiller, relative à l'authenticité des armoiries de cette localité sculptées au-dessus de l'école communale.

Don de médailles
par M. Deharbe.

M. Matuszynski dépose sur le bureau, de la part de M. Deharbe, curé d'Andlau, les cinq pièces de monnaies, en or, en argent et en billon, suivantes :

1^o Pièce de billon de la république de Berne, 1792.

2° Pièce de billon de Louis XV, 1744.

3° Pièce en billon, dite *Losnitzer Pfennig*, ayant eu cours à Strasbourg jusqu'en 1719.

4° Pièce d'argent d'un quart de pfennig, telle qu'on en frappa en 1431, 1445, 1537, 1546, 1585.

5° Pièce d'or de la ville de Nœrdlingen, frappée sous Frédéric III d'Autriche. — Remercements votés.

M. le Préfet du Bas-Rhin adresse au président ses remerciements pour l'envoi du Bulletin et lui exprime ses regrets de ne pouvoir assister à l'assemblée générale de Colmar.

M. Sabourin de Nanton dépose sur le bureau la photographie d'une tête de Christ due au ciseau de l'artiste lorrain Ligier-Richier, dont l'original se trouve en ce moment entre les mains de M. Ducque, membre de la Société. M. Sabourin de Nanton lit à cette occasion une note sur les origines de la sculpture en France et sur Richier lui-même, qui, né à Saint-Mihiel, à la fin du quinzième siècle, fit ses études artistiques à Rome et retourna plus tard dans son pays, qu'il enrichit de nombreux chefs-d'œuvre. Une discussion, à laquelle prennent part MM. Guerber, Matuszynski, Ringeisen et Straub, s'engage à la suite de cette lecture, et certaines assertions de l'auteur, sur le développement de l'art religieux au quinzième et au seizième siècle, sont vivement contestées.

Photographie
d'une tête de Christ
de Ligier-Richier.

M. Ringeisen rend compte d'une tournée d'inspection qu'il vient d'accomplir. Il a visité les châteaux de Landsperg et de Frankembourg, où les fouilles avancent. A Kientzheim on a découvert un curieux collier de bronze, dont un dessin sera inséré au Bulletin avec une note explicative ; à Zellwiller, il a vu deux tombeaux en dalles avec des restes d'ossements ; à Kertzfeld, le prétendu puits romain ; à Gerstheim enfin, des pierres tumulaires de la famille de Bœcklin. M. Ringeisen demande des fonds pour continuer les travaux au Landsperg et au Frankembourg.

Compte rendu
de M. Ringeisen
sur différentes
découvertes,
entre autres
d'un collier
trouvé à Kientzheim
dont un dessin
sera inséré
dans le Bulletin.

La discussion sur ce point est ajournée après l'assemblée générale de Colmar.

M. le président donne lecture au comité de la partie du rapport d'ensemble qu'il se propose de faire à Colmar, relative à l'entreprise des chroniques alsaciennes.

M. Merck fait son rapport sur le travail de M. Sieffer, lu dans la séance précédente. Les matériaux de ce mémoire se retrouvant tous, soit dans ceux de M. de Morlet, publiés au Bulletin, soit dans la traduction de Schœpflin, par Ravenez, il n'y a pas lieu d'insérer le mémoire au Bulletin. — Adopté.

M. Merck dépose sur le bureau deux médailles offertes à la Société par

Don de médailles
par M. Decheppe.

M. Decheppe. La première, frappée au dix-septième siècle, se rattache au culte de saint Ulrich, principal patron d'Augsbourg ; l'autre date de 1772 et a été frappée en commémoration de l'affreuse famine qui désola l'Erzgebirg saxon en 1771 et 1772. Cette dernière médaille est de forme ronde, en plomb ; l'avvers porte les armes de l'électorat de Saxe avec l'inscription :

Sachsens Denckmahl

1771-1772.

En légende : *Grosse Teurung. — Schlechte Nahrung.*

Au revers : *Im Gebürge galt*

1	<i>Scheffel Korn</i>	10	<i>Thaler</i>	(36 ^f 50 ^c)
1	— <i>Weizen</i>	14	—	(51 10)
1	— <i>Gerst</i>	9	—	(32 85)
1	— <i>Haber</i>	6	—	(21 90)
1	<i>Pfund Butter</i>	8	<i>Groschen</i>	(1 28)
1	— <i>Brod</i>	2	—	(0 32)

Remerciements votés à M. Decheppe.

La séance est levée à 4 heures et demie.

SOUS-COMITÉ DU HAUT-RHIN.

Séance du samedi 26 juin 1869.

Présidence de M. Ch. GÉRARD.

Sont présents : MM. Chauffour, Fleischhauer, Hamberger, Liblin et Mossmann, membres du comité ; ce dernier faisant fonctions de secrétaire.

M. Commerson, membre libre, assiste à la séance.

Après la lecture du procès-verbal, qui est approuvé, le président donne communication des lettres que lui ont écrites MM. Engel-Dollfus, Huot et Ingold, pour s'excuser de ne pouvoir prendre part à cette réunion.

Puis il rend compte au comité des démarches qu'il a faites auprès de la municipalité de Kayserberg pour obtenir à l'ancien château l'établissement d'une clôture propre à fermer au public l'accès de la propriété de M. Rieff. M. Auguste Hartmann, architecte à Colmar, l'intermédiaire de cette négociation, informe le comité que les travaux, dirigés par lui, sont en cours d'exécution et qu'ils seront terminés prochainement. Le comité en prend acte et prie son président d'en faire part à M. Rieff.

Sur la demande de M. Spach, le président annonce qu'il s'est entendu avec MM. Schelbaum et Hartmann sur les monuments du Haut-Rhin dont il y aurait lieu de proposer la restauration à la séance générale fixée à Colmar, le 30 juin prochain. M. Schelbaum s'est engagé à entretenir lui-même l'assemblée des travaux qu'il jugerait opportun d'entreprendre. Quant à M. Hartmann, il croit que les restes de l'église romane d'Alspach Église d'Alspach. offrent assez d'intérêt pour que la Société consacre quelques fonds à leur conservation. M. Hamberger fait observer que les ruines d'Alspach se trouvent dans un clos appartenant aux héritiers Barthélemy, et qu'il serait à craindre que ni le public ni la Société n'eussent le bénéfice de ces dépenses, ainsi qu'il est arrivé pour le château de Morimont. Le comité ajourne la proposition de M. Hartmann jusqu'à plus ample informé.

M. Chauffour saisit cette occasion pour rappeler, encore une fois, les procédés du banquier Meyer, de Genève, propriétaire du château de Morimont, dont la Société a fait déblayer, à grands frais, les ruines, à charge, par le sieur Meyer, d'en accorder l'entrée à ses membres. Loin de remplir loyalement cette condition, il a profité des travaux pour clore son château et en utiliser les caves. M. Chauffour croit que, par application de l'article 1375 du Code civil, la Société serait en droit d'actionner le sieur Meyer en remboursement de ses dépenses. Le comité appuie la proposition et charge MM. Chauffour et Gérard de s'entendre sur les mesures à prendre. Château de Morimont.

M. Commerson propose l'établissement de garde-fous autour du puits ouvert au haut de l'escarpement qui domine l'intérieur du château du Haut-Landsperg. Adopté. Travaux à faire au Haut-Landsperg

Le président rend compte de ses démarches auprès de M. Schacre, à qui, sur la proposition de M. Auguste Stœber, il avait écrit au sujet de la restauration du clocher et du cimetière anciennement fortifié de Dirlinsdorff. Jusqu'ici sa lettre est restée sans réponse.

M. Mossmann propose de demander à l'assemblée générale une médaille en bronze pour le garde forestier Rodé, à qui le musée lapidaire des Unterlinden doit une stèle funéraire trouvée dans les défrichements du Rothlœublé, portant les sigles suivants :

D M

PA. S(*ibi*) V(*xori*) AVIS.

Adopté.

Le président entretient le comité du projet de *Dictionnaire biographique de l'Alsace*, que M. Stoffel doit publier sous les auspices de la Société, et dont la liste préparatoire vient d'être distribuée; il lui communique les

Dictionnaire
biographique
alsacien.

premières adhésions envoyées à M. Stoffel et en tire le meilleur espoir pour l'avenir de ce travail. Puis il parle de la nécessité de ne pas l'étendre jusqu'aux temps les plus récents; il voit des inconvénients à ne s'arrêter qu'aux décès survenus pendant l'impression et propose de se limiter à l'année 1830; il pense aussi qu'en parlant de contemporains, les collaborateurs risqueraient d'éveiller certaines susceptibilités et de froisser le sentiment des familles. M. Chauffour appuie ces observations. M. Mossmann objecte qu'il y aurait plus d'inconvénients à ne pas mettre le dictionnaire absolument au courant, à y introduire, de parti pris, une lacune considérable; qu'à sa connaissance aucun ouvrage de ce genre ne s'arrête à une époque antérieure à sa publication; qu'un supplément de quelques pages permettrait de tenir la rédaction à jour, sans préjudice pour aucun nom recommandable, et, qu'en thèse générale, les notices devant fournir plutôt des faits que des appréciations, personne n'aurait le droit de se plaindre d'une publicité restreinte à ce qui est notoire, incontestable et incontesté.

Château
de Hohnack;
offre de copropriété

M. Hamberger offre à la Société des monuments historiques, de la part des héritiers de feu M. de Golbéry, cinq dix-huitièmes des ruines du château de Hohnack. Le savant éminent qui a été dans notre province, avec feu M. G. Schweighæuser, le promoteur des études archéologiques, avait eu l'idée, en 1822, d'acquérir une partie du Hohnack, pour le mettre à l'abri des dévastations qui, dès cette époque, en compromettaient l'existence. Aujourd'hui que le vandalisme des populations s'acharne de nouveau contre l'un des plus nobles débris du passé, M. Hamberger pense qu'en se substituant aux droits de la famille de Golbéry, la Société pourrait utilement intervenir pour assurer sa conservation, peut-être arriver à acquérir les treize dix-huitièmes restés entre les mains des premiers détenteurs ou de leurs ayants droit. Le comité fait à cette offre l'accueil qu'elle mérite et décide qu'elle sera reportée à la séance générale du 30 juin.

La séance est levée.

Séance générale tenue à Colmar, le 30 juin 1869.

Présidence de M. le baron PONSARD, Préfet.

La séance est ouverte à 2 heures, à l'hôtel de la Préfecture. 54 membres, venus des deux départements, assistent à la réunion.

Le comité du Bas-Rhin est représenté par son président, M. L. Spach;

par l'un des secrétaires, M. l'abbé Straub ; par MM. Ringeisen, Levrault et Merek ; celui du Haut-Rhin, par M. Gérard, vice-président ; MM. Hamburger, I. Chauffour, Liblin, Dietrich, Franz, Ingold, etc. M. le baron de Mullenheim, secrétaire général de la préfecture, occupe un des fauteuils du bureau.

Sur la table on voit exposés quelques objets offerts par divers membres de la Société, entre autres : un *ex-voto* romain en forme de tête, donné par M. Mehn ; l'inventaire des archives de Guebwiller, donné par M. Jung, imprimeur, et quatre vues de l'église de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, à Neuwiller (Bas-Rhin), photographiées par M. l'abbé Straub.

Ouvrages déposés
sur le bureau.

M. le Préfet donne la parole à M. Spach qui prononce le discours suivant :

« MESSIEURS,

« Le fait majeur de votre dernière réunion générale à Colmar a été, sans contredit, celui qui constituait, grâce à la munificence de M. Engel-Dollfus, un fonds pour la rédaction d'un dictionnaire biographique alsacien. Confiée à la direction d'un homme érudit et zélé, cette entreprise est en voie d'exécution. M. Stoffel, après avoir, de concert avec nos deux comités, fixé les bases de son travail, et après avoir préalablement rédigé la liste des noms qui devront figurer dans ce recueil, a fait un appel dans les rangs des littérateurs et hommes de science alsaciens, et je crois que plus d'un collaborateur bénévole lui a répondu avec empressement.

« Voilà donc une œuvre d'ensemble entamée. Quelques divergences d'opinion se sont manifestées dans l'origine sur l'époque à laquelle il fallait arrêter la série ou la liste des noms. Il est convenu maintenant qu'aucun contemporain, encore en cours d'existence, ne figurera dans le dictionnaire, mais que l'on pousserait jusqu'à la limite du temps actuel l'inscription de tous les Alsaciens défunts, qui ont acquis quelque célébrité ou notoriété. Des suppléments postérieurs maintiendront le recueil au niveau des incidents, je veux dire des décès prématurés ou prévus par limite d'âge qui donneront droit d'entrée dans ce Panthéon local. Je suis à peu près sûr que peu de nos compatriotes se hâteront, de leur plein gré, de participer à cette glorification.

« Après ce projet, auquel tout promet une réussite prochaine, j'ai le vif regret de vous annoncer un mécompte. Vous devinez, Messieurs, que je veux parler de la publication des *Chroniques alsaciennes*.

« Je m'expliquerai en toute franchise : nous sommes ici en quelque sorte en famille. Avant de mettre en train cette entreprise, bien autrement con-

sidérable que celle du *Dictionnaire biographique*, le comité de rédaction ou de publication, choisi au sein de vos deux comités, avait fixé le chiffre auquel devait atteindre la liste des souscripteurs. Ce chiffre (250) n'a pas été atteint; à peine si la moitié, c'est-à-dire 120 souscripteurs de bonne volonté se sont présentés dans nos deux départements et à l'étranger. A quoi tient cette tiédeur? Évidemment, on reculait devant la quotité de la souscription (20 fr. par an), sans que les hommes de bonne volonté qui s'étaient mis en avant, aient pu garantir d'une manière certaine que, dans cet espace de temps, deux forts volumes paraîtraient et compenseraient cette avance.

« Quant à moi, je dirai maintenant que 250 souscripteurs me semblaient insuffisants, et que j'eusse désiré, dès le principe, fixer *au moins à trois et même à quatre cents* le minimum des contribuables, en vue de toutes les éventualités de décès, de rétractations, de faux frais de toute nature qu'entraîne une semblable organisation. Je me suis laissé, non pas convertir, mais entraîner par quelques-uns de mes honorables collègues, et je vous prie de croire, Messieurs, que, pour avoir différé, dans l'origine, de manière de voir avec eux, je n'aurais pas apporté moins de bonne volonté et de zèle à la mise en œuvre.

« Ce qui se dressait devant moi comme un véritable épouvantail, c'était l'énorme dépense qu'avait occasionnée, il y a tout à l'heure trente ans, une entreprise toute pareille, entamée sous les auspices et aux frais de ma cité natale de Strasbourg, par un homme éminent, par un ami que je ne cesserai de regretter jusqu'au dernier jour de ma vie, par feu Schützenberger, maire de Strasbourg.

« Plus récemment vous avez eu sous vos yeux, à Colmar même, la cessation des *Curiosités alsaciennes*, qui ont, si je suis bien informé, coûté à leur généreux entrepreneur des sacrifices d'argent très-considérables. Toutes les publications de ce genre écloses sur le sol de l'Angleterre ou de l'Allemagne doivent leur existence, soit à la munificence de riches particuliers, de cités entières, de gouvernements royaux ou princiers, soit à l'intérêt historique général, pas exclusivement provincial, qu'offre leur programme.

« La collection de documents de la vallée rhénane publiée, depuis 1850, sous les auspices de *Mone*, l'éminent archiviste et historien badois, n'a dû le prolongement de son existence qu'à l'activité désintéressée du fondateur et à l'appui du gouvernement grand-ducal.

« Dans un pays voisin du nôtre, mais ayant une constitution toute différente, les *Regestes* ou les *Codices diplomatici* ont pu voir le jour, grâce

à l'initiative de quelques savants qui se croyaient engagés d'honneur, comme citoyens, à faire des sacrifices de temps et d'argent pour des œuvres de pure érudition, lorsqu'elles touchent à un passé historique glorieux.

« Ce que nous avons conçu se fera aussi chez nous, soyez-en bien persuadés, dans un temps plus ou moins rapproché. On reprendra notre plan ; je puis dire qu'il était bien conçu, car il n'émane point de moi. Il ne faudra, dans le principe, que le concours de deux fortes volontés, celle d'un généreux donateur, décidé à aller de l'avant quand même ; puis celle de quelque jeune savant, décidé de même à marcher, je veux dire à travailler seul dans le commencement et se déclarant satisfait d'une modeste compensation pour le temps matériel qu'il vouera à l'œuvre de reproduction. Ce noyau trouvé, la cristallisation se fera, c'est-à-dire que d'autres forces se grouperont autour de ce centre. Mais, ce premier centre, il faut qu'il soit solide, inébranlable, à l'abri de l'indifférence du grand public.

« Pour expliquer la non-réussite de l'appel du comité, il s'agit de relever une autre circonstance. La majeure partie des personnes qui s'intéressent en Alsace à l'histoire de notre province parlent de préférence la langue française et lisent de préférence les œuvres écrites en français ; beaucoup de ces lecteurs sont même totalement étrangers à l'usage de l'allemand. Il est évident, il est naturel et pardonnable que la publication de *Chroniques*, presque toutes composées en allemand, leur offrirait un médiocre intérêt. Les souscripteurs que nous aurions trouvés peu à peu en Allemagne n'auraient point compensé ce déchet ou cette abstention chez nous.

« Je me suis peut-être trop longtemps arrêté à une entreprise, sinon manquée, du moins ajournée. J'ai cru devoir donner ces éclaircissements aux membres alsaciens, ainsi qu'aux étrangers qui ont bien voulu nous honorer de leur confiance anticipée.

« Je dois vous entretenir sommairement d'un autre sujet qui touche à nos deux comités. Nous avons été invités, il y a deux mois environ, par M. le recteur de l'Académie, à concourir à la formation du jury d'examen qui décernera le prix départemental annuel de 1,000 fr., récemment fondé par décret impérial, sur l'initiative prise par M. le Ministre de l'instruction publique. Ce prix est destiné, vous ne l'ignorez point, à récompenser, dans un *turnus* de trois années, l'ouvrage historique, archéologique et scientifique qui aura été jugé le meilleur par ledit jury, dans le ressort de chaque Académie respective. Cette année, la joute paisible s'engagera sur le terrain de l'histoire locale. Nos deux comités ont désigné MM. Ignace

Chauffour, Mossmann, Straub et le membre qui a l'honneur de vous parler en ce moment pour faire partie dudit jury en qualité de délégués ou de fondés de pouvoir. *La Société littéraire de Strasbourg* a délégué MM. Goguel, Maurial et Mury. M. le recteur de l'Académie a, de son côté, choisi dans le corps savant de Strasbourg et a présenté à l'agrément du Ministre MM. Fustel de Coulanges, Campaux et Charles Schmidt. Le jury ainsi composé sera présidé par le recteur, mais ne se réunira qu'après le 31 juillet, terme fixé aux concurrents pour l'envoi de leurs œuvres imprimées ou manuscrites.

« Après ces excursions sur un terrain qui, sans nous être complètement étranger, ne touche toutefois qu'indirectement à nos affaires intérieures, vous me permettrez de dire quelques mots sur ces dernières. Je pourrai être succinct : vous allez entendre des rapports sur les travaux qui sont spécialement de notre domaine.

« Je dois rappeler ici le don généreux que nous a fait un habitant de Strasbourg, attaché depuis une trentaine d'années au service des ponts et chaussées. M. Decheppe — nos procès-verbaux vous l'ont déjà annoncé — a remis entre nos mains une collection considérable d'armes anciennes découvertes par le dragage dans la rivière d'Ill, à Strasbourg, pendant une longue série d'années, depuis que le donateur est en activité de service. Notre comité a décerné à M. Decheppe une médaille en vermeil, mais en se réservant de la lui remettre en séance générale de décembre, pour ne point l'obliger à un déplacement.

« M. Rouis, sous-directeur de l'École impériale de santé militaire, nous a transmis plus récemment quelques armes antiques trouvées dans des décapements sur les plateaux près de Hochfelden.

« A l'occasion de ces dons, je me sens entraîné à exprimer, même chez vous, le regret que nous éprouvons de ne point trouver à Strasbourg un local convenable pour y établir notre embryon de musée. La rareté, la cherté des édifices, dans une ville impitoyablement encerclée dans ses fortifications, en dépit d'une population de plus en plus nombreuse, hors de proportion avec son étroite enceinte, voilà la vraie cause d'une situation qui fait notre désespoir. Colmar peut, sous ce rapport, à bon droit se glorifier de l'installation de son musée à Unterlinden. Nous vous porterions envie, Messieurs, s'il était permis de donner accès à un sentiment aussi condamnable, lorsqu'il s'agit de simple émulation entre deux cités fraternelles.

« Vous avez dû remarquer, Messieurs, dans les procès-verbaux et les mémoires de notre Bulletin, les dons fréquents de volumes ou de brochures

pleins d'intérêt qui nous arrivent, soit des sociétés françaises, soit de la Belgique, de la Suisse et de l'Allemagne, voire même de la Livonie et de Saint-Petersbourg. Dans ces envois se distinguent toujours ceux de Constantinople; c'est que la minière, sur ce sol labouré par les Romains et les Arabes, est riche; mais il faut convenir aussi qu'elle est dignement exploitée.

« Dans la livraison du Bulletin dont nous allons réunir les matériaux, vous trouverez les communications de M. le professeur Straub sur des cimetières fortifiés dans le Palatinat et dans nos deux départements. Plusieurs églises fortifiées de votre département y figurent; je citerai celles d'Eschentzwiller, de Rœdersdorff, de Rixheim. Le même membre, toujours actif, malgré ses nombreuses occupations journalières, nous a montré et décrit une croix processionnelle provenant de l'église d'Eschentzwiller et qu'il rapporte au quinzième siècle.

« J'appelle aussi à l'avance votre attention sur un travail généalogique très-étendu de l'un de nos jeunes membres; c'est la seconde partie de la monographie consacrée aux *Géroltseck*; la branche d'Alsace en constitue le sujet. Le premier article traitait des *Géroltseck* de la rive droite du Rhin. Cette monographie de M. E. Lehr épuisera le sujet.

« Je ne puis terminer cette rapide esquisse de notre dernier semestre sans faire un appel réitéré aux membres jeunes de nos comités et de la Société pour obtenir d'eux une collaboration active.

« Nous avons fait, pendant ces dernières années, des pertes sensibles: l'âge, avec ses infirmités, les deuils de famille, les déplacements, écartent de notre comité des membres naguère encore très-actifs. Et qu'il me soit permis de dire ici les sentiments douloureux que nous inspire le départ de M. Véron-Réville, qui, depuis la constitution du comité du Haut-Rhin, l'a présidé avec un tact, une bienveillance, une urbanité au-dessus de tout éloge. Dans mes rapports personnels avec M. le conseiller Véron-Réville, je n'ai eu que des grâces à rendre à sa bonne volonté d'aplanir, de prévenir toute difficulté. Par ses œuvres imprimées, M. Véron-Réville se place d'ailleurs au premier rang de nos écrivains locaux. Le seul vœu que nous puissions émettre, c'est que, dans sa nouvelle résidence, et à près de 300 lieues d'éloignement, il consente à ne pas devenir tout à fait infidèle à ses premiers travaux. Je pense que son digne successeur dans la présidence de votre comité s'accordera avec moi en vous proposant de transmettre officiellement à M. Véron-Réville *nos remerciements les plus vifs pour le concours actif qu'il nous a prêté pendant près de dix ans* et de lui décerner le titre de président honoraire de votre comité.

« Je vous prie d'accorder le titre de membre honoraire du comité du Bas-Rhin à M. le baron Lebel, juge au tribunal de première instance, qui passe de la résidence de Strasbourg à celle de Corbeil.

« En vue des lacunes que laissent les décès et les départs, c'est dans la jeune génération qu'il s'agit de recruter des forces. Nous tentons de le faire ; mais ce n'est pas assez de notre voix ; il faut qu'un écho nous réponde. Je ne me dissimule point que les revues locales et les journaux des deux départements absorbent déjà une partie des loisirs disponibles et prélèvent une contribution dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie. Cependant le champ des recherches érudites est si vaste que les sujets ne feront point défaut, si on veut bien se donner la peine de les chercher, pour fournir de l'alimentation à un Bulletin, qui a, j'aime à le croire, prouvé par quatorze années d'existence son droit de cité dans l'Alsace scientifique et littéraire.

« Je termine, Messieurs, en vous proposant de voter des remerciements au conseil général du Haut-Rhin pour l'allocation qu'il a bien voulu nous accorder jusqu'ici, et à M. le Préfet de votre département, qui a consenti à provoquer et à maintenir cette générosité. »

M. Véron-Réville
nommé
président honoraire
du comité
du Haut-Rhin.

L'assemblée, qui a écouté avec une vive sympathie les paroles de M. Spach, partage hautement les regrets payés par l'orateur à M. Véron-Réville et lui décerne, séance tenante, le titre de président honoraire du comité du Haut-Rhin.

Rapport
de M. Hartmann,
architecte,
sur le château
de Kayzersberg,
l'église d'Alspach
et les anciennes
fortifications
de Türekheim.

La parole est à M. Hartmann, architecte, qui rend compte de l'état actuel du château de Kayzersberg, des ruines de l'église d'Alspach et des anciennes fortifications de Türekheim.

Après avoir rappelé divers travaux exécutés au château de Kayzersberg, notamment l'ouverture d'une poterne, M. Hartmann annonce que M. Rieff, propriétaire des ruines, abandonne au public un terrain plus considérable que l'espace qu'il avait promis de concéder. Une clôture en palissades de bois injecté sera incessamment établie, moyennant une subvention votée par le conseil municipal et le reliquat de la somme allouée pour les travaux du château.

Après quelques détails sur les restes de l'ancienne église d'Alspach, dont on admire le portail de la façade occidentale, les sept travées de la nef centrale et du collatéral sud, avec leurs restes de peintures murales et quelques remarquables chapiteaux historiés, M. Hartmann entretient l'assemblée des dispositions obligeantes dans lesquelles il a trouvé M. Barthélemy, le propriétaire de ces ruines. M. Barthélemy consent à

dégager l'édifice, à faire soigneusement nettoyer les sculptures et à préserver tout le monument de l'infiltration des eaux pluviales. Le sol naturel sera rétabli et nivelé dans toute l'enceinte; une palissade sera placée à un mètre de distance des murs, en signe de la protection que la Société donnera au monument.

La construction des nouvelles écoles de Türkheim, sur le quai de la Fecht, masquera une partie des anciens murs d'enceinte de la ville. Toutefois deux bastions reliés à ces murs resteront en vue. M. Hartmann réclame l'intervention de la Société pour la conservation de ces restes de l'architecture militaire du quatorzième siècle, hauts de 14 mètres environ, et divisés à l'intérieur en trois étages, dont le second est percé de trois meurtrières de forme spéciale pour le tir à l'arbalète.

M. le Préfet remercie M. Hartmann des intéressants détails qu'il vient de donner et assure son concours pour la conservation des tours de Türkheim.

À la suite de cette communication, M. Schelbaum, architecte, instruit l'assemblée de quelques regrettables actes de vandalisme commis au château de Plixbourg et d'un accident occasionné par l'enlèvement d'une grille, posée par les soins et aux frais de la Société. — La clôture sera rétablie.

Château
de Plixbourg;
actes de vandalisme

M. Hamberger annonce, de la part des héritiers de feu M. de Golbéry, que la famille serait disposée à céder à la Société archéologique d'Alsace une part de propriété qu'elle a dans les ruines du château de Hohnack. En devenant copropriétaire, la Société empêcherait la dégradation ultérieure de ces ruines. L'assemblée accepte avec reconnaissance la proposition faite par l'entremise de M. Hamberger, qui voudra bien se charger des détails d'exécution.

Château
de Hohnack;
la famille Golbéry
en propose
la copropriété.

Sur la proposition de M. Gérard, une médaille en bronze a été décernée au sieur Rodé, garde forestier au Rothlæuble. Cet agent a donné des preuves de zèle intelligent pour la conservation d'objets anciens, notamment d'une stèle funéraire, gravement menacée. La médaille sera remise au destinataire par le comité de Colmar.

Médaille de bronze
décernée
au sieur Rodé,
garde forestier.

M. Spach donne lecture d'une lettre de M. Nicklès, de Benfeld, empêché d'assister à la réunion. La note de ce membre actif rend compte de découvertes récentes faites par M. Barthelmé, propriétaire à Sand, dans un tumulus des environs d'Ehl. — Des remerciements sont votés à M. Nicklès.

Découverte
d'antiquités
faite à Sand.

Plusieurs nouveaux membres sont inscrits : M. Krug-Basse, procureur impérial à Colmar, présenté par M. Hamberger; M. Klemm, Alphonse,

Inscription
de membres.

sculpteur, sur la proposition de M. Schelbaum ; M. J. B. Kübler, maître d'hôtel à Altkirch, sur la proposition de M. Stoffel.

Lecture
d'un mémoire
de M. Spach
sur les thermes
de Badenweiler.

La séance est terminée par la lecture d'un mémoire de M. Spach sur les thermes de Badenweiler. Ce mémoire sera imprimé avec le plan.

Avant de lever la séance (à 4 heures), M. le baron Ponsard prononce une allocution fort applaudie ; il donne à la Société l'assurance de son concours et de son appui.

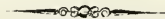


TABLE DES MATIÈRES DE LA PREMIÈRE LIVRAISON.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

	PAGES.
Séance du Comité du 18 janvier 1869	1
Séance du Comité du 15 février 1869	2
Séance du Sous-Comité du Haut-Rhin du 28 février 1869	5
Séance du Comité du 15 mars 1869	7
Séance du Comité du 19 avril 1869.	9
Séance du Comité du 26 avril 1869.	12
Séance du Sous-Comité du Haut-Rhin du 24 avril 1869.	13
Séance du Comité du 10 mai 1869	18
Séance du Comité du 24 mai 1869	19
Séance du Comité du 21 juin 1869.	21
Séance du Sous-Comité du Haut-Rhin du 26 juin 1869	24
Séance générale du 30 juin 1869, à Colmar.	26

MÉMOIRES.

Les Hadstatt de Soultzbach, par M. Sabourin de Nanton	1
Les Tombes de Saint-Pierre-le-Vieux, à Strasbourg, par M. Sabourin de Nanton. .	8
Rapport sur les ouvrages donnés à la Société, par M. L. Spach	13
Les Dynastes de Geroldseck-ès-Vosges, par M. E. Lehr	22
Les Thermes de Badenweiler, par M. L. Spach.	65

Séance du Comité du 19 juillet 1869.

Présidence de M. SPACH.

Présents : MM. Matuszczinsky, Merck, Ringeisen, Straub et Rodolphe Reuss, secrétaire en fonctions. M. Sabourin de Nanton assiste à la séance.

M. Straub, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la séance générale de la Société, tenue à Colmar le 30 juin 1869.

M. le président dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

Ouvrages déposés
sur le bureau.

Inventaire des Archives de la ville de Guebwiller. 1869. In-8°;

Der Geschichtsfreund (de Lucerne, Uri, Schwyz, Unterwalden, Zug).
Tome XXIV;

Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard. 2^e série, volume II;
3^e série, volume I;

Revue des Sociétés savantes des départements. 4^e série. Tome IX. Avril-mai 1869;

Schweizerisches Urkundenregister. 2^{ter} Band, 1^{tes} Heft. Berne, 1869, in-4°;

Schriften der Universität zu Kiel, aus dem Jahr 1868. 1 vol. in-4°;

Compte rendu de la Commission impériale archéologique pour l'année 1868. Saint-Petersbourg, 1868, 1 vol. in-folio, avec un cahier de planches grand in-folio.

M. Straub fait don à la Société d'une série de six belles vues photographiques de l'église de Neuwiller, exécutées par lui-même.

Photographies
de l'église
de Neuwiller
données par
M. l'abbé Straub.

Remercîments.

M. Merck fait part au comité de la mort de M. le docteur Schnœringer; quelques membres du comité se rendront à Brumath pour assister aux funérailles de cet ancien sociétaire. Ils pourront examiner à cette occasion les collections archéologiques du défunt, en vue d'acquisitions éventuelles à faire par la Société.

Le comité, sur la proposition de M. Merck, vote également l'achat d'une monnaie en or de l'empereur Néron.

Achat
d'une monnaie
en or
de Néron.

Don
de monnaies
par
M. Sabourin de
Nanton.

La parole est à M. Sabourin de Nanton, qui offre au comité une cinquantaine de monnaies en bronze, trouvées à différentes reprises dans sa propriété de Michelfeld (Haut-Rhin).

«J'ai l'honneur d'offrir au comité de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace une cinquantaine de monnaies de toutes dimensions, qui ont été trouvées à Michelfeld, près de Illuningue. Plusieurs de ces monnaies ont été trouvées par moi, les autres par des ouvriers occupés au creusement des fossés de cette propriété.

«En 1838 déjà, en creusant les fondements d'un mur de clôture, on a trouvé, outre des monnaies romaines, des fragments d'épées, à lames larges à deux tranchants.

«Ces découvertes de monnaies et d'armes anciennes méritent notre attention et nos études.

«Il n'est fait mention jusqu'ici de Michelfeld qu'en 1252, époque où un monastère y a été érigé, hors des murs de la ville de Bâle, par la munificence et avec le consentement de l'évêque Berthold II, fils de Frédéric, comte de Ferrette, et de son frère Ulric, en faveur des religieuses de l'ordre de Cîteaux, qui venaient du val des Lys. Fulco, chef du chapitre de Saint-Bernard sur le mont Jupiter, ratifia et confirma par un décret la cession de ce monastère, comme nous l'apprend le cartulaire de Lucelle, à la date de 1450.

«Mais les Romains ont évidemment laissé des traces de leur passage sur ce petit coin de terre; la question est de savoir s'ils y ont eu un établissement. Je ne suis pas éloigné de le croire, et voici pourquoi :

«Michelfeld est à une distance moyennée de deux lieues de l'ancienne Augusta Rauracorum, d'une demi-lieue de Basilia, d'Ariabinnun et du fort de Robur, construit, en 374, par Valentinien I^{er}, auprès de Bâle. Ce fort, situé où se trouve maintenant la cathédrale de Bâle, porte encore aujourd'hui le nom de l'emplacement du fort (*auf Burg*); les Barbares le détruisirent trente-trois ans après sa construction. Michelfeld se trouve aussi à deux lieues de Cambes, le grand Kembs, situé sur la route du Rhin.

«En face de Michelfeld, et à une distance d'un quart de lieue, sur le territoire de la commune de Blotzheim, il existe sept tumuli, dont j'ai parlé dans une monographie sur cette localité, qui a paru en 1867. Je suis donc porté à croire que Michelfeld a été bâti sur les fondations d'une villa de l'époque romaine, et ce qui le fait supposer, c'est qu'on y a trouvé et qu'on y trouve encore, dans les champs et dans la forêt de la Hardt, de nombreux vestiges d'armes des premiers siècles de notre ère, des monnaies romaines et divers objets de ces temps reculés. D'un autre côté, Michelfeld se trouve

placé sur le tracé de la route romaine qui existait au quatrième siècle, mentionnée dans l'*Itinéraire d'Antonin*, celle du Rhin, qui allait de l'Italie, par l'Helvétie, à Augusta Rauracorum, Cambes et Argentoratum.

« Je crois qu'il serait utile, en attendant que de nouvelles découvertes se produisent, de mentionner sur la carte des emplacements du département du Haut-Rhin remarquables par des antiquités romaines, qu'on trouve des monnaies romaines à Michelfeld. »

Voici l'énumération, faite par M. Merck, des médailles données par M. Sabourin de Nanton :

1. L'empereur Gallien (Publius Licinius Gallienus).

Avers : La tête de l'empereur. IMP. C. P. LIC. GALLIENVS. P. F. AVG.

Revers : VIRTVS. AVGG. Figure militaire debout.

2. Antonin le Pieux.

DIVVS. ANTONINVS, tête de l'empereur.

Revers : CONSECRATIO, bûcher. (2 exemplaires.)

3. Faustine mère, femme d'Antonin le Pieux. (Inscription illisible.)

4. Marc-Aurèle, tête de l'empereur.

IMP. M. AVREL. ANTONINVS. AVG. P. M.

Revers : Inscription illisible, femme debout sacrifiant. (?)

5. Faustine jeune, femme de Marc-Aurèle.

FAVSTINA. AVGVSTA. (Revers illisible.)

6. L'empereur Néron.

IMP. NERO. CAESAR. AVG. P. MAX.

Revers : Génie marchant. (2 médailles.)

7. L'empereur Titus.

IMP. CAES. VESP. AVG. P. M. TR. COSV. CENS.

Revers : FELICITAS REIPVBLICAE. Femme debout.

8. L'empereur Titus.

T. CAESAR. IMP. COS III. CENS.

Revers : FELICITAS REIPVBLICAE. Femme debout.

9. L'empereur Vespasien.

IMP. CAES. VESPASIAN. AVG. COS...

Revers : ...TAS AVGV... Femme debout.

10. L'empereur Marc-Aurèle.

M. ANTONINVS AVG...

Revers illisible. (Femme debout sacrifiant.)

11. L'empereur Antonin le Pieux.

ANTONINVS. AVG. PIVS...

Revers illisible. (Figure militaire debout.)

12. L'empereur Commode.
L. AVREL. COM...
Revers : P. M. TR. IMP. III. COS III.... Mars passant.
13. L'empereur Constantius.
CONSTANTIVS. NOB. CAES.
Revers : GENIO. POPVLI. ROMANI. (Génie debout.)
14. Claudius Gothicus.
IMP. C. CLAVDIVS. AVG.
Revers : VIRTVS. AVG. Figure militaire debout tenant un rameau et une lance.
15. Le même.
IMP. C. CLAVDIVS. AVG.
Revers : Femme debout tenant deux enseignes militaires :
CONCORD. EXERCIT.
16. Le même.
IMP. CLAVDIVS. AVG.
Revers illisible. (Figure debout tenant une haste.)
17. Maximianus.
MAXIMIANVS AVG.
Revers : SECVRIT. AVG. (Femme debout appuyée sur une colonne.)
18. Gallienus.
GALLIENVS. AVG. Tête de l'empereur.
Revers : DIANA. CONSERV. AVG. (Chèvre.)
19. Gratianus.
GRATIANVS. P. F. AVG. Tête de l'empereur.
Revers : REPARATIO. REIPVBL. Figure militaire debout relevant une personne prosternée à ses pieds.
20. Probus.
IMP. C. M. AVG. PROBVS. AVG. Tête.
Revers : VIRTVS. L'empereur debout.
21. Constantin.
IMP. CONSTANTINVS. AVG. Tête.
Revers : SOLI. INVICTO. COMITI. Le soleil debout, la main droite levée et un globe sur la gauche.
22. Constantinus.
CONSTANTINVS. AVG. Tête.
Revers : PROVIDENTIA. AVG. Porte.
23. Constantius II.

D. N. CONSTANTIVS. P. F. AVG.

Revers : FEL. TEMP. REPARATIO. Phénix (?) couronné sur un tertre.

24. Le même.

D. N. CONSTANTIVS. P. F. AVG.

Revers : FEL. TEMP. REPARATIO. L'empereur debout, à ses pieds une figure prosternée.

25. Le même.

Même inscription.

Revers : GLORIAE. EXERCIT. (Deux figures militaires debout, au milieu d'elles le labarum portant le chiffre X.)

26. Magnentius.

D. N. MAGNENTIVS. P. F. AVG.

Revers : SECVRITAS. REIPVBLICAE. L'empereur debout, en habit militaire, portant sur la main droite une petite victoire et tenant le labarum de la gauche.

Le donateur voit donc dans ces trouvailles, souvent répétées depuis 1836, la preuve de l'existence d'un établissement romain dans cette localité, située à peu de distance d'Augusta Rauracorum.

Le comité s'engage, à cette occasion, dans une longue discussion sur la nécessité de dresser enfin une carte archéologique détaillée de l'Alsace. En attendant des mesures plus générales, on propose d'acheter la grande carte d'Alsace que vient de publier M. Weissandt et d'y reporter dorénavant toutes les découvertes nouvelles qui viendraient à la connaissance du comité. Cette proposition est acceptée et M. Merck est chargé de la mettre à exécution. M. Matuszczinsky offre de dresser lui-même une carte spéciale de ce genre pour l'arrondissement de Strasbourg. Cette offre est acceptée avec reconnaissance.

M. le président communique successivement des lettres : 1^o de M. Berger-Levrault, relativement aux objets romains trouvés dans les fondements de l'ancienne maison Laquante; 2^o de M. Rathgeber, de Sultzern, sur un nouvel essai à tenter relativement à la publication des chroniques alsaciennes, et 3^o de M. Nicklès, de Benfeld, au sujet du château de Hohen-geroldseck. Cette dernière lettre est accompagnée d'une photographie.

M. Spach donne lecture d'un mémoire de M. Paul Ristelhueber sur différentes inscriptions tumulaires trouvées à Seltz, ainsi que sur la série des abbés de ce monastère. Le comité, après avoir exprimé le désir de voir l'auteur joindre à son travail l'indication détaillée des sources auxquelles il a puisé, vote l'impression du mémoire.

Propositions
au sujet
de la confection
d'une carte
archéologique
détaillée
de l'Alsace.

Lecture
d'un mémoire
de M. Ristelhueber
au sujet
d'inscriptions
tumulaires de Seltz.

M. Siffer envoie au comité une lettre de M. le docteur Rauch, d'Oberbronn, relative aux antiquités gallo-romaines de la localité. Cet envoi est accompagné de plusieurs planches photographiées et d'un mémoire supplémentaire à celui de M. Siffer, présenté en 1865.

La séance est levée à 4 heures.

Séance du Comité du 20 septembre 1869.

Présidence de M. SPACH.

Présents : MM. Guerber, Ringeisen, Merck, Siffer, baron de Favier, Morin. M. Sabourin de Nanton, membre libre, assiste à la séance.

On donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, tenue le 19 juillet; cette rédaction est adoptée.

Le président s'excuse d'avoir convoqué le comité au mois de septembre, ordinairement réservé aux vacances; il n'a pas cru devoir s'en dispenser, n'ayant pas réuni ses collègues au mois d'août dernier, à raison de circonstances indépendantes de sa volonté.

En l'absence de MM. les secrétaires, il s'engage à rédiger le procès-verbal de la présente séance.

Il dépose sur le bureau une série d'ouvrages qui ont été envoyés au comité depuis la fin de juillet dernier :

Messenger des sciences historiques de Belgique. 2^e livraison de 1869, 1 broch. in-8°;

La Société populaire de Saverne pendant les années 1791 à 1794, par Dagobert Fischer. Mulhouse, 1869, 1 broch. in-8°;

Matériaux d'archéologie et d'histoire, par MM. les archéologues de Saône-et-Loire et des départements limitrophes. Février 1869, 1 broch. in-8°;

Mémoires de la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle. 1868, 2 vol. in-8°;

Bulletin de la Société impériale des antiquaires de France. 3^e et 4^e trimestres de 1868 et 1^{er} trimestre de 1869. 2 broch. in-8°;

Josias Glaser et son projet d'annexer l'Alsace à la France en 1639, par Rodolphe Reuss. Mulhouse, 1869, broch. in-8°;

Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise. Première partie du tome VII. Beauvais, 1868, 1 vol. in-8°;

Smitsonian Report, 1867. 1 vol. in-8°;

Revue des Sociétés savantes des départements. Juin 1869, 1 broch. in-8°.

M. Merck, obligé de s'éloigner avant la fin de la séance, demande à donner lecture de la liste complète des médailles dont M. Sabourin de Nanton a fait don à la Société. On décide que ce relevé sera joint au procès-verbal de la séance de juillet.

Médailles
données à la Société
par
M. Sabourin de
Nanton.

L'admission des membres suivants est proposée et adoptée :

Inscription
de membres.

M. Rauch, curé de Niederbronn, et M. Rauch, docteur en médecine à Oberbronn, présentés par M. le curé Siffer.

M. Félix Voulot, professeur au collège de Guebwiller, présenté par M. le baron de Schauenburg et M. Sabourin de Nanton.

M. Jules Zinck, propriétaire (faubourg de Saverne, 25), à Strasbourg, présenté par M. Merck.

M. Jadelot, garde général des forêts à Obernai, présenté par M. Ring-eisen.

M. Morin rend compte d'une visite qu'il a faite dans le château de Fleckenstein, sur l'extrême lisière du département du Bas-Rhin; il a déboursé sur place une très-modique somme pour réparation d'un escalier. On remercie le visiteur; le remboursement est voté.

Château
de Fleckenstein;
réparation
d'un escalier.

M. le curé Guerber lit un rapport sur une promenade archéologique faite par lui dans la vallée supérieure du Rhin, depuis Fribourg en Brisgau jusqu'à Coire. M. Guerber caractérise les édifices religieux visités par lui sur ce parcours, à Seckingen, Reichenau, Constance, etc. Dans l'église paroissiale de l'île de Reichenau, il examine en détail le trésor de l'église, et à Coire il rectifie des opinions erronées admises jusqu'ici sur le prétendu style roman de ce monument. La lecture de M. Guerber est écoutée avec intérêt. — Impression votée.

Lecture
de M. le curé
Guerber
au sujet
d'une promenade
archéologique
faite par lui.

M. Ringeisen annonce un rapport détaillé qu'il prépare sur les pierres funéraires des quinzième et seizième siècles, récemment découvertes dans l'église de Boofzheim.

Le président donne lecture d'une lettre adressée par M. le docteur Schneider, de Quatzenheim, à M. l'abbé Straub, sur une dalle funéraire récemment mise à découvert pendant les travaux de réparation de l'église de Quatzenheim. A sa lettre est joint un croquis de la dalle, dont l'inscription, en langue allemande, indique le décès de Martin de Wilsperg, mais sans millésime. — Remerciments.

Dalle funéraire
trouvée
à Quatzenheim.

Tombe
présumée gauloise
mise à découvert
à Rossfeld.

M. Mathis, agent voyer à Benfeld, dans une note datée du 20 juillet dernier, annonce la découverte d'une tombe qu'il croit gauloise dans la gravière communale de Rossfeld. Il en donne les dimensions exactes. Au milieu du tombeau se trouvait une urne, entourée d'une vingtaine d'autres, mais qui ont été brisées à peu près toutes par les ouvriers qui fouillaient la gravière. M. Mathis n'a réussi qu'à trouver un seul vase entier, qu'il joint à son envoi. Il donne de plus, à titre d'annexe, le plan détaillé des lieux.

Le président annonce avoir déjà préalablement remercié M. Mathis. M. Ringeisen s'engage à se rendre sur les lieux pour de plus amples informations.

Autel de Jupiter
déconvert
par M. Bentz
à Lauterbourg.

M. Spach donne lecture d'une lettre de M. Bentz, de Lauterbourg, de la teneur suivante :

« On m'a informé, il y a quelque temps, qu'il se trouvait dans le jardin de M. Eckert, à Lauterbourg, une pierre ayant l'apparence d'un monument antique. Je me suis rendu sur les lieux pour examiner la pierre et j'ai reconnu que c'était un autel d'origine romaine consacré à Jupiter.

« Le cippe est de grès, de forme quadrangulaire, à base sculptée et surmontée d'une corniche au-dessus de laquelle on voit une espèce de petit bassin rond avec embranchements pour ornements. La base et la corniche font corps avec le monument, qui porte sur l'une de ses faces l'inscription suivante :

IOM
CEKIAN
VSPAC
A NI.K.

« *Jovi optimo maximo Celianus pacator* (ou *pagarcus*); *pacator*, si la dernière lettre de *pac* est un *c*, *pagarcus*, si cette lettre est un *g*, ainsi que l'on verra plus bas.

« A Jupiter très-bon et très-grand, *Celianus*, le pacificateur (ou le chef, sans doute du lieu), a érigé ce monument.

« Je n'ai pas pu déchiffrer les cinq dernières lettres de la quatrième ligne, dont deux grandes et deux plus petites que les autres sont devenues illisibles par l'influence du temps; cependant la sigle N de ces cinq lettres existe en entier, la sigle suivante semble être un I, et la sigle K, qu'on reconnaît à peine à sa forme pour un L romain, est à peu près effacée.

« M. Eckert, garde du génie en retraite à Lauterbourg, à qui l'on doit la conservation de l'autel, en a fait un croquis que j'ai l'honneur de

joindre à la présente notice. Tout le monument a une hauteur de 0^m,75, une largeur de 0^m,34 et une épaisseur de 0^m,25. Il a été trouvé, en 1860, lors de la démolition de la tour qui existait à l'angle ouest du château des Burgraves à Lauterbourg, devenu plus tard la résidence des princes-évêques de Spire, et était inséré dans le mur de la tour; mais une rainure qu'on y remarque à gauche de l'inscription, effaçant en partie la lettre N de la seconde ligne et laissant subsister quelque doute sur la lettre C à la fin de la troisième ligne qui pourrait passer aussi pour un G, permet de croire que l'autel avait d'abord été élevé isolément, et que plus tard seulement il fut encastré dans le mur de la tour du château construit, selon la tradition, sur les ruines du fort romain de Lauterbourg.

« Il est difficile d'assigner une date certaine à ce monument, qui paraît remonter au deuxième ou au troisième siècle de notre ère. C'est une addition à faire au groupe de monuments-épigraphes décrits par M. le colonel de Morlet. L'autel est surtout intéressant en ce qu'il est consacré à Jupiter seul, qui ne compte jusqu'aujourd'hui, dans la Basse-Alsace, qu'une inscription en son honneur où il est associé à Junon.

« Cette découverte est d'une véritable importance archéologique pour Lauterbourg, où l'on a déjà déterré des objets antiques, tels que des médailles, des monnaies romaines, des vases, des coupes dont M. Samuel Auscher, de cette ville, possède une partie dans son cabinet d'antiquités; mais le monument que je viens de mettre à jour est à présent pour cette localité un témoignage irréfutable de son origine commune avec les établissements romains en Alsace. »

Le président donne lecture d'une note de M. Dagobert Fischer, sur un sarcophage trouvé à Wasselonne et que M. Fischer croit appartenir à l'époque franque. La note de M. Fischer est de la teneur suivante :

Note
sur un sarcophage
de Wasselonne.

« Ce sarcophage est en grès bigarré et ne présente extérieurement aucune moulure ni inscription; il a la forme d'un coffre moins large vers les pieds que vers la tête; il mesure en longueur 1^m,96, en largeur vers la tête 0^m,74 et vers les pieds 0^m,50 et en hauteur 0^m,40. L'intérieur est évidé à la profondeur de 0^m,28 et mesure en longueur 1^m,74. La place où reposait la tête forme un demi-cercle et présente une profondeur un peu moindre que celle réservée au corps. Le couvercle ressemble à un toit aplati. Ce cercueil renfermait des débris d'un squelette, qui n'était accompagné d'aucun objet d'art, mais qui était orienté dans le sens du sud-ouest au nord-est. L'absence de tout ornement sur ce sarcophage indique qu'il a été destiné à être mis en terre. Il remonte sans doute à l'origine historique de Wasselonne, qui appartenait, au commencement du

huitième siècle, à Bodale, comté d'Alsace, et est sans contredit l'une des premières pages parlantes des annales de cette cité. »

Le musée de Saverne, qui possède déjà plusieurs objets antiques trouvés à Wasselonne, vient encore de s'enrichir de ce sarcophage que M. North, maire de cette ville, lui a généreusement offert.

Analysé,
par M. Spach,
d'un manuscrit
de 1772
relatif à Strasbourg
et sa constitution.

M. Spach rappelle que M. de Schauenburg a déposé sur le bureau de la Société, en novembre dernier, un volume manuscrit, in-folio, contenant un mémoire d'environ 400 pages, intitulé : *Établissements et changements à faire dans la ville de Strasbourg pour le bien de l'État, de la religion et du public. 1772.*

D'après son contenu et la calligraphie, le mémoire semble émaner de l'intendance et avoir été envoyé à Paris, pour pousser le gouvernement du roi à en finir avec l'ombre d'autonomie que conservait encore le Magistrat de la ville de Strasbourg. Le titre 1^{er} contient une introduction historique, très-faible et très-maigre. La copie de la capitulation de Strasbourg se trouve à la fin de ce titre.

Le titre suivant contient des réflexions de cette teneur : « La capitulation ne peut être opposée aux réformes et établissements à faire dans la ville, surtout lorsque ces réformes se rapportent au bien de l'État, de la religion et du public. » L'auteur s'applique à annuler la teneur de la capitulation par l'interprétation un peu judaïque de quelques articles du traité de Ryswick. Il rappelle la procédure contre le sieur Schrag, qui avait osé soutenir, vers la fin du dix-septième siècle, la non-valeur du traité de Ryswick dans ses rapports avec la capitulation de Strasbourg. Sa thèse est formelle : « La capitulation confirmée par le gouvernement du régent ne peut infirmer l'autorité du roi. » L'auteur récapitule ironiquement toutes les infractions faites depuis près d'un siècle au traité de capitulation par le gouvernement du roi. Il recommande de protéger et favoriser les mariages mixtes comme un excellent moyen de propagande religieuse.

Le titre III donne une version du *Schwärbrief* et dans le titre suivant il développe les motifs pour lesquels il faudrait supprimer le serment du *Schwärtag*. Son argument principal se base sur ce que la formule dudit serment, prêté chaque année le mardi après le jour des Rois, par les tribus de la bourgeoisie, renferme des dispositions contraires aux règles introduites et établies par le gouvernement français. Une considération accessoire est empruntée à la température ; il fait froid à Strasbourg au mois de janvier, et comme une partie de la garnison est mise en réquisition ce jour-là, il en résulte de graves inconvénients.

Le volume contient une analyse complète de tous les rouages du gouvernement municipal de Strasbourg. Cette récapitulation ne contient que des notions élémentaires; mais ce qui lui imprime un cachet particulier, c'est que l'auteur cherche à démontrer que la plupart des charges sont abusives. L'analyse de la marche que suivent les procédures, telles qu'elles se pratiquent à Strasbourg, offre aussi de l'intérêt.

A l'ancien système du gouvernement municipal, il oppose un projet de nouvelle réglementation que la révolution de 1789 a rendu inutile. Cette dernière partie du mémoire est d'une autre main que la longue série des titres précédents.

M. le curé Siffer ayant annoncé dans le cours de la séance que M. le docteur Rauch, à Oberbronn, serait disposé à faire photographier à ses frais les objets antiques concernant la localité d'Oberbronn, et faisant partie jusqu'ici du cabinet de feu le docteur Schnœringer, à Brumath, le comité prie M. Merck de demander à cet effet l'agrément des héritiers.

Cabinet
Schnœringer;
photographies à
prendre.

La séance est levée à 4 heures.

Séance du Comité du 18 octobre 1869.

Présidence de M. SPACH.

Présents: MM. de Faviers, Lehr, Morin, Ringeisen et Rodolphe Reuss, secrétaire adjoint en fonctions. M. Sabourin de Nanton assiste à la séance.

La séance est ouverte à 2 heures. M. Spach donne lecture du procès-verbal de la réunion de septembre, procès-verbal qu'il a rédigé. Il communique également au comité les procès-verbaux d'avril à juillet envoyés par le sous-comité de Colmar. Il dépose sur le bureau les ouvrages suivants:

Bulletin de la Société nivernaise des sciences, lettres et arts. Seconde série, t. III, 1 vol. in-8°;

Ouvrages reçus
par la Société.

Bulletin de la Société des antiquaires de la Morinie. Janvier-juin 1869, 1 broch. in-8°;

Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille.
Années 1868-1869, 1 vol. in-8°;

Mémoires de l'Académie de Stanislas. 1868, 1 vol. in-8°.

Présentation
d'un
nouveau membre.

M. Rodolphe Reuss présente M. A. Schillinger, pasteur-vicaire à Strasbourg. Le comité prononce l'admission.

Hoh-Kœnigsbourg.
Rapport
de M. de Favier.

M. de Favier parle de l'état regrettable dans lequel se trouvent les ruines du Hoh-Kœnigsbourg ; les réparations et appropriations faites aux frais de la Société courent risque d'avoir été entreprises en vain si on ne veille à la conservation du monument. Il se plaint aussi de l'exploitation du château comme lieu de récréation public. Après une assez longue discussion, le comité charge M. le président d'écrire à ce sujet à M. le Maire de Schlestadt.

M. Spach propose de fixer le jour de l'assemblée générale au 9 décembre prochain. Cette fixation est provisoirement adoptée.

Cimetière franc
de Niederbronn.

Note
supplémentaire
de M. Siffer.

M. Spach donne lecture d'une note de M. Siffer, servant de supplément à son travail sur le cimetière franc de Niederbronn. L'insertion partielle de cette note au procès-verbal est adoptée.

Note supplémentaire sur le cimetière franc de Niederbronn.

« Il y a quelques semaines, en séjour momentané à Niederbronn, je me suis informé de la suite des découvertes faites dans le cimetière franc mis à jour, l'année dernière, à peu de distance de la source thermale, dans le décapement du tracé du chemin de fer de Thionville. Les sépultures décrites dans le *Bulletin*, 2^e série, t. VI, p. 44 (Procès-verbaux), ne sont pas les seules que l'on ait rencontrées dans ce champ mortuaire ; la reprise des travaux pour la pose des rails a amené la découverte de sept autres corps, ensevelis en ligne et sans caisse sépulcrale ; ces squelettes étaient orientés et indiquaient le même mode d'inhumation que ceux que l'on avait déterrés d'abord ; d'autres morts restent très-vraisemblablement sous terre dans le même périmètre. Je penche à croire que ce sont des tombes chrétiennes, sans oser l'affirmer, faute de preuves matérielles ; le temps et des découvertes ultérieures viendront peut-être l'apprendre à la postérité.

« Parmi les objets archéologiques découverts dans les tombes déblayées en dernier lieu, je mentionnerai une lame parfaitement conservée, un glaive avec rainure le long de la lame, une hache quasi semblable à nos haches actuelles, avec douille, des anneaux de cuivre, des boucles d'armure, un sabre à un seul tranchant et avec poignée, un coutelas, un vase

brisé d'une très-belle forme en pōterie grise, enfin, un fragment orné d'un vase en poterie rouge. M. Patissier destine ces antiquités au musée de Niederbronn.»

M. Ringcisen rend compte des travaux exécutés au château de Landsberg, aux frais de la Société et de M. de Türekheim, pendant le courant de l'été et de l'automne ; il a trouvé les opérations, tant de déblayage que de reconstruction, en bonne voie et avançant assez rapidement.

Château
de Landsberg.
État des travaux
de consolidation.

M. Spach donne lecture d'un mémoire sur le château de Bernstein. Il a principalement utilisé pour son travail sept chartes inédites relativement à ce château et réintégrées aux archives du département par feu M. de Dartein. Il en donne une analyse détaillée. L'insertion du mémoire au Bulletin est votée.

Lecture
de M. Spach
au sujet
du château
de Bernstein.

Séance du Comité du 15 novembre 1869.

Présidence de M. SPACH.

La séance est ouverte à 2 heures (salle des Archives de la préfecture).

Présents : MM. V. Guerber, Lehr, Matusczinsky, Merck, Reuss et Straub, secrétaire en fonctions. M. Sabourin de Nanton assiste à la séance.

Après avoir fait inscrire au nombre des sociétaires M. Eugène Chaix, percepteur surnuméraire à Strasbourg, M. Spach entretient le comité de la séance générale fixée au 9 décembre. Il est décidé que M. le baron Ponsard, qui vient d'être appelé de la préfecture du Haut-Rhin à celle du Finistère, sera nommé membre honoraire de la Société. M. le curé Guerber annonce qu'il donnera lecture d'un mémoire sur l'ancienne chapelle palatine de Haguenau, figurée sur un dessin qui lui a été remis par un de nos plus zélés collectionneurs, M. Nessel, et qui remonte à l'année 1614.

Inscription
d'un membre.

M. Ponsard,
nommé
membre honoraire.

M. Merck expose sur le bureau un vase romain à anse et long goulot, trouvé dans une glacière de Koenigshoffen et donné à la Société par M. Wolff, confiseur. Un autre don, fait par M. Oschmann, greffier de la mairie de Bischwiller, et consistant en un as de Strasbourg en argent, est

Don
d'objets antiques.

enregistré par M. le conservateur du musée. Des remerciements sont votés aux donateurs.

Restauration
du château
de Birkenfels.

Une lettre, datée du 30 octobre et adressée à M. le président par M. Louis Levrault, informe le comité que des travaux de consolidation viennent d'être exécutés au château de Birkenfels, situé sur le chemin de Sainte-Odile au Hohwald et le pittoresque vallon du Fulloch. Ces travaux, faits avec beaucoup de soin, ont mis à découvert les premiers degrés d'un escalier qui devait conduire à quelque cave ou souterrain. Les déblais ont permis de pénétrer sans le secours d'échelle dans la tour qui ferme au sud-est ce réduit élevé du treizième au quatorzième siècle et remanié à la fin du moyen âge. Cette tour, qui n'a aucune baie ni ouverture, a un cabinet ménagé dans l'épaisseur du mur et qui, d'après M. Levrault, ne peut avoir sa raison d'être que parce que la tour servait de prison.

Ivoire
du onzième siècle
communiqué
par M. Straub.

M. l'abbé Straub met sous les yeux du comité un ivoire historié dont le petit musée du séminaire de Strasbourg vient de s'enrichir. Cet objet, presque carré de forme (115^{mm} sur 137^{mm}), a été trouvé par M. Martin, curé de Nordhausen, et généreusement offert par cet ecclésiastique au séminaire diocésain. L'ivoire est partagé en trois zones et représente le lavement des pieds au cenacle, la sainte Cène et la trahison de Judas, qui fait saisir le Sauveur au jardin des Oliviers. Le travail a peu de mérite artistique et rappelle de prime abord les ciselures de l'époque carlovingienne. Les figures sont toutes sans nimbe. Dans la seconde scène, le poisson symbolique ne figure point sur la table et le Sauveur donne à Judas une hostie ou une parcelle du pain consacré.

M. Straub se demande quelle a été la destination de cet ivoire et à quelle époque il peut remonter. «J'ai pensé d'abord, dit-il, qu'il a pu servir de décoration à un livre liturgique, mais le choix des sujets nécessite un complément en plusieurs ivoires. Il paraît dès lors plus probable que cette plaque décorait un reliquaire ou une cassette renfermant des objets précieux pour le service de l'église. Peut-être était-ce une des faces latérales d'un *altare viaticum*, qui avaient fréquemment la forme d'un coffret.

«En assignant à ce petit monument pour date le milieu du onzième siècle, je crois n'être pas loin de la vérité. La partie inférieure du cadre porte une ornementation dont les éléments se retrouvent entre autres à l'un des portails de Rosheim, reconnu pour être du douzième siècle.»

Épithaphe
d'une chanoinesse
d'Andlau,
en Suisse.

Une autre communication est faite par le secrétaire. Dans une récente excursion en Suisse, M. Straub a trouvé dans l'église de Saint-Nicolas,

près Soleure, la tombe d'une chanoinesse d'Andlau appartenant à une famille noble d'Alsace et morte en exil. Voici l'épithaphe :

†
RRA NOBILIS
HIC. JACET.
MARIA EWA
A REINACH
STEINBRVNN.
CANONICA.
IN. ANDLAU
56 ANNOS NA-
TA. DIE. QVAR-
TA. APRILIS.
OBIIT. REQUI-
ESCAT. IN. PACE
1796

M. Spach donne lecture d'un mémoire historique sur une maison, sise à Strasbourg, quai Saint-Thomas, 3, et appartenant aujourd'hui à M. E. de Billy, inspecteur général des mines. C'est à l'aide d'anciens titres de propriété remontant au quatorzième siècle que le président a raconté les mutations subies par cet immeuble. Des détails relatifs à la localité du Rhineckel et à divers personnages de l'ancien Strasbourg ressortent de ce travail.

Le mémoire paraîtra dans le Bulletin.

La séance est levée à 4 heures.

Séance générale du 9 décembre 1869, à Strasbourg.

Présidence de M. le baron PRON, Préfet du Bas-Rhin.

La séance est ouverte à 2 heures. Près de cinquante personnes assistent à cette réunion générale, la seizième depuis la fondation de la Société. Par les soins de M. Merck, plusieurs objets d'antiquité romaine

Objets déposés
sur le bureau.

récemment découverts et des moulages offerts à la Société sont exposés sur une table qui est dressée devant le bureau. Une série de photographies reproduisant : 1^o un autel romain trouvé à Lauterbourg et décrit par M. Bentz ; 2^o deux vues de Neuwiller, une vue d'ensemble de l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul de cette localité et les parties les plus intéressantes de ce monument, vues données par M. l'abbé Straub ; 3^o des photographies d'objets antiques trouvés à Niederbronn, données par M. Rauch, etc., garnissent une table de la première salle.

Les places du bureau sont occupées par M. le Préfet, président honoraire ; M. Spach, président ; M. le vicaire général Rapp, délégué par Mgr. l'évêque, absent ; M. Lehr, trésorier, et M. Straub, secrétaire en fonctions. M. Chéruel, recteur de l'Académie, et M. Gérard, vice-président du sous-comité de Colmar, s'excusent par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

Allocution de
M. le baron Pron,
préfet du Bas-Rhin.

M. le baron Pron prononce une allocution dont nous donnons la teneur à peu près comme il suit :

MESSIEURS,

« Je me félicite d'autant plus de pouvoir vous donner l'hospitalité dans les salons de la préfecture qu'ils ont été fermés pendant quelques mois pour des travaux de restauration. Grâce aux diligences de M. l'architecte du département, ces travaux ont pu être terminés à point nommé et je suis heureux, en continuant notre tradition de quatre années, de vous offrir ici un nouveau témoignage de sympathie et d'estime.

« Cette sympathie reste acquise à votre Société, dont je suis les travaux avec un intérêt toujours croissant. Aussi je dois vous exprimer sincèrement des regrets que j'éprouve rétrospectivement. Dans la session de 1868, le Conseil général avait manifesté le désir de voir supprimer les allocations que le département fait aux sociétés de charité et aux sociétés savantes ; j'ai essayé de remplir ces intentions du Conseil.

« Mais soyez persuadés, Messieurs, que si, dans la suite, votre Société avait besoin de l'assistance du Conseil général, cette assistance ne lui ferait point défaut, et vous trouveriez en moi toute espèce d'appui.

« Je vais, au surplus, produire quelques chiffres afin de vous prouver la sollicitude de l'administration pour les monuments historiques.

« Sur ma demande, plusieurs allocations importantes viennent d'être votées pour la restauration de quatre monuments religieux du Bas-Rhin. Des rapports antérieurs vous ont fait connaître la situation et l'état déses-

péré de l'église de Saint-Jean-des-Choux. La restauration de cet édifice a été évaluée à la somme de 31,000 fr. Sur cette somme, 15,000 fr. seront payés par l'État.

« Le devis des travaux de restauration de l'église abbatiale de Marmoutier s'élève à 20,000 fr.; 10,000 fr. viennent d'être accordés par le gouvernement, 3,000 fr. ont été votés par la commune, et j'ai l'espoir d'obtenir du ministère des cultes la somme complémentaire de 7,000 fr. déjà demandée.

« 4,100 fr. doivent être dépensés pour l'intéressante église d'Obersteigen, perdue dans les Vosges. L'État vient d'accorder 2,000 fr. à cet effet; j'ai demandé le reste à Son Excellence M. le Ministre des cultes.

« Enfin, la restauration des verrières qui ornent l'église de Haslach et constituent la plus importante collection de vitraux du département après ceux de la cathédrale, vient d'être confiée aux soins de notre peintre-verrier strasbourgeois, M. Baptiste Petit-Gérard, sous la direction de M. Bœswillwald, architecte du gouvernement. Une somme de 15,000 fr. a été accordée pour ce travail.

« J'allais vous entretenir du projet de restauration de l'église d'Andlau, mais le dossier ne m'est pas encore parvenu. Vous saurez plus tard le détail des travaux qui vont être exécutés sous les auspices du gouvernement.

« Avant de terminer, je dois, Messieurs, vous rappeler la distinction honorifique qui vient d'être accordée à M. L. Spach. Le grand prix pour le meilleur travail sur l'histoire d'Alsace a été décerné à votre président, et à cette occasion il s'est présenté un fait inouï dans nos annales littéraires. M. Spach, ne pouvant concourir comme président du jury d'examen, a dû, sur les instances unanimes de la commission, quitter son siège pour devenir justiciable de juge qu'il avait été et subir une violence à laquelle sa modestie n'a pu échapper. Lorsque le prix fut proclamé à la cérémonie qui inaugure chaque an la rentrée des Facultés, le lauréat fut absent. Messieurs, je propose une salve d'applaudissements en l'honneur de M. Spach. »

M. Spach répond à peu près en ces termes : « Sous l'empire de l'émotion que me causent les éloges inattendus et non mérités dont M. le Préfet veut bien m'honorer, je ne puis que le remercier du fond de mon cœur. Le témoignage de votre bienveillance, Messieurs, me confirme dans mon désir de consacrer à la Société le reste de mes forces et de remplir fidèlement mon devoir si Elle me conserve dans ma position actuelle. »

Après ces paroles, le président commence la lecture de son rapport :

Discours
de M. Spach,
président.

« MESSIEURS,

« En reléguant notre séance générale dans les derniers jours de l'année, nous restons volontairement aussi sur l'arrière-plan ; car dans l'assemblée tenue à Colmar, au cœur de l'été, les projets et les travaux à faire ont déjà été discutés, et il ne nous reste ici qu'à glaner sur un terrain déjà moissonné. Le dirai-je, d'ailleurs, sans détour ? les préoccupations politiques réagissent même sur nos paisibles études. Et ce n'est pas chez nous, en Alsace seulement, que ce symptôme s'est produit. J'ai eu l'occasion, il y a quelques mois, d'entretenir à ce sujet l'un des savants historiographes de la Suisse ; il m'a confié, sans détour et sans fausse honte, que, dans toutes les sociétés helvétiques vouées au culte de l'histoire et de l'archéologie, on a pu remarquer le même amoindrissement. Lorsque l'avenir de la grande société elle-même a pu sembler un instant compromis, on est moins tenté de s'occuper de son passé.

« Quoi qu'il en soit, je vais sommairement, comme toujours, vous entretenir de nos modestes réunions pendant les cinq derniers mois écoulés depuis celle de Colmar, et vous prier de nous conserver au milieu de notre époque agitée une faveur dont vous avez bien voulu nous honorer depuis quatorze ans.

« Au mois de juillet dernier, la mort d'un de nos anciens souscripteurs a été pour nous l'occasion de regrets très-vifs ; vous allez juger vous-mêmes de la sincérité littérale de l'expression dont je viens de me servir. Le docteur Schnœringer, de Brumath, a été l'un des plus ardents collectionneurs de notre province ; il a laissé, après sa mort, un cabinet considérable d'antiquités alsatiques, qui a fixé, en septembre 1856 déjà, l'attention et l'intérêt de feu M. Édouard Gerhard, l'illustre archéologue de Berlin. Ce cabinet est composé d'une magnifique collection de médailles, de monnaies, de vases et de bas-reliefs, surtout gallo-romains, d'armes et d'ustensiles ; nous en aurions volontiers fait l'acquisition en bloc ; mais, avec nos pauvres ressources, comment y atteindre ? Et en supposant l'acquisition faite, où placer le trésor, faute d'un local ? Nous étions cependant décidés à entrer en pourparlers avec les héritiers Schnœringer, pour la partie numismatique seulement, lorsque nous apprîmes que le tout était sous clef, vendu à M. Engel-Dollfus, de Dornach, c'est-à-dire au même citoyen généreux qui a déjà consacré préalablement une somme de 3,000 fr. à la rédaction du Dictionnaire des célébrités alsaciennes. De cette manière, le trésor reste au moins conservé à notre province ; mais j'éprouve une véritable affliction en faisant un retour sur nous-mêmes.

« Nous avons pu, toutefois, par quelques achats et par quelques dons, augmenter notre petite collection. L'un de nos membres vous entretiendra de ces objets avec plus de détails. Il doit suffire de rappeler ici que l'église de Neuwiller, puis quelques objets antiques trouvés à Niederbronn, enfin, le Hoh-Geroldseck badois ont été photographiés par des membres de notre Société (MM. Straub, Rauch, Nicklès), et que ces fidèles reproductions ont été déposées dans nos cartons; que des monnaies en bronze trouvées à Michelfeld nous ont été données par l'un de nos membres actifs, M. Sabourin de Nanton; qu'un beau vase en bronze de Königs-hoffen a été livré à notre musée par M. Wolff, et un mémoire manuscrit du dernier quart du dix-huitième siècle sur des changements à faire dans l'ancienne constitution de Strasbourg nous a été remis par M. de Schauenburg.

« Pour la confection de la carte archéologique du Bas-Rhin, M. Matuszinsky a promis son concours actif; il a choisi pour sa part l'arrondissement du chef-lieu. Des inscriptions tumulaires trouvées à Seltz ont été décrites par M. P. Ristelhueber, une pierre tumulaire à Quatzenheim par M. Schneider, des tombes à Rossfeld par M. Mathis, agent voyer, un cippe antique à Lauterbourg par M. Bentz. Les travaux du chemin de fer de Niederbronn à Bitché ont mis à jour toute une série d'objets antiques, tels que haches, anneaux, boucles d'armure, fragments de vases. M. le curé Siffer en a fait l'objet d'une notice.

« L'un des membres de notre comité s'est imposé, dans le courant de l'automne, le devoir de nous signaler l'abandon où se trouvait alors le château de Hoh-Königsbourg, depuis qu'il a passé entre les mains de la ville de Schlestadt. Vous vous rappelez, Messieurs, les soins continus que nous avons donnés à cette imposante ruine et les sommes, écrasantes pour notre caisse, que nous y avons consacrées à des travaux de consolidation et de soutènement. Les soins paternels du propriétaire ont paru faire défaut; des promeneurs stupides avaient brisé les portes d'entrée et commis quelques dégradations à l'intérieur. J'ai cru devoir entretenir, par écrit, M. le maire de Schlestadt de cet état de choses regrettable. Je sais, par un entretien que je viens d'avoir avec notre collègue, M. Ringeisen, que notre réclamation a été entendue.

« Je passe à un sujet plus satisfaisant.

« Les travaux entrepris dans le château de Landsberg, par son propriétaire, M. de Türkheim, avec le concours de la Société, sont en voie d'exécution; ils entraîneront le châtelain à plus de dépenses qu'il n'en avait prévu; mais la satisfaction qu'il devra retirer de cette œuvre de piété his-

torique contre-balancera, nous aimons à le penser, les sacrifices à faire. Ce ne sera pas un médiocre mérite, aux yeux des archéologues, d'avoir sauvé d'une dégradation ultérieure les tours et l'enceinte d'une demeure féodale où Herrade, la gloire de l'Alsace littéraire du moyen âge, a vu le jour. M. Ringeisen vous entretiendra en détail de ces travaux.

« Notre confrère, M. Louis Levrault, nous a fait part de quelques travaux de déblayement entrepris dans le château de Birkenfels par M. Jadelot, un membre récemment inscrit sur notre liste et dont le concours actif nous est garanti par ces premiers essais. Les personnes qui séjournent en été dans le couvent de Sainte-Odile et les nombreux promeneurs passagers qu'attire le sanctuaire seront reconnaissants lorsqu'ils trouveront un facile accès dans une pittoresque ruine jusqu'ici perdue au fond des forêts.

« Le château cyclopéen de Bernstein, qui était, il y a quelques années encore, la propriété de M. Félix de Dartein, a valu, de sa part, aux Archives du Bas-Rhin la restitution d'une série de titres anciens d'un intérêt historique assez considérable pour motiver, en dernier lieu, la confection d'un mémoire que j'ai soumis à mes collègues du comité historique. Je viens aussi de leur communiquer, sous le titre d'*Une Maison à Strasbourg*, la description et le narré des diverses destinées d'un bâtiment particulier, dont M. de Billy est propriétaire, et qui m'a semblé, à raison des titres anciens qu'il conserve, mériter une petite monographie.

« Maintenant que j'ai fait la récapitulation sommaire de nos acquisitions et de nos travaux, soit artistiques, soit scientifiques, vous me permettrez de passer à un tout autre sujet.

« Dans la dernière assemblée générale du 10 décembre 1868, l'un des membres présents à la séance a émis le désir qu'un mode nouveau plus simple et plus économique pour les lettres de convocation fût adopté. Nous avons sur-le-champ fait droit à sa demande, en ce sens, que nous avons ouvert des négociations avec l'administration des postes et celle du chemin de fer de l'Est ; mais l'une et l'autre se sont vues dans la nécessité d'opposer une fin de non-recevoir à notre réclamation. Pour constater l'identité des membres munis de lettres d'invitation, il est indispensable que le nom de chaque porteur soit inscrit à l'intérieur ; or, la poste n'acceptant pas au taux des simples imprimés sous bande un envoi quelconque portant dans l'intérieur le nom du destinataire, le mode qu'on nous recommandait était insuffisant. Nous pensons que c'est là une affaire vidée.

« Vous avez appris par les journaux la nouvelle destination de M. le baron Ponsard, qui a quitté, dans la seconde moitié de novembre, le départ-

tement du Haut-Rhin pour celui du Finistère. Pendant toute la durée de son administration, M. Ponsard nous a donné des témoignages de sa bienveillance active ; il a présidé, le 30 juin dernier, la réunion générale de Colmar et accueilli avec une aménité toute spéciale ceux d'entre nous qui s'étaient rendus dans le chef-lieu du Haut-Rhin. J'ai commencé par témoigner au nouveau préfet du Finistère la reconnaissance du comité ; j'ai l'honneur maintenant de vous demander la confirmation de ma première démarche spontanée et de conférer à M. le baron Ponsard le titre de membre honoraire de notre Société.

« Je me suis mis en rapport avec son successeur et l'ai prié de vouloir bien continuer les bons soins que nous avons rencontrés depuis une dizaine d'années auprès de l'administration départementale du Haut-Rhin. Voici la lettre que M. Salles, le nouveau préfet du Haut-Rhin, me fait l'honneur de m'écrire :

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Je reçois la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et les documents qui l'accompagnent.

« Je connaissais, avant de venir en Alsace, les remarquables travaux de votre Société ; je savais aussi la légitime autorité dont jouit son président.

« C'est assez dire, Monsieur, que mon concours le plus actif, le plus sympathique est acquis à votre œuvre dont le cercle s'étend sur le Haut-Rhin, si intéressé à la conservation de ses précieux monuments historiques.

« La ville de Colmar considère, à bon droit, comme un honneur d'être, chaque année, le siège d'une séance générale de la Société, et le préfet du Haut-Rhin revendiquera le bénéfice des traditions en lui offrant l'hospitalité de l'hôtel de la préfecture.

« Les soins d'une installation récente me priveront du plaisir d'assister à votre réunion du 9 décembre. Veuillez être auprès de M. le président d'honneur et de vos honorables collègues l'interprète de mes regrets.

« Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

« J. SALLES,

• Préfet du Haut-Rhin. •

« Vous aurez, à la fin de la séance, après avoir entendu les divers rapports, et surtout celui de notre trésorier, à vous prononcer, comme

d'habitude, sur les membres sortants qui, d'après la rotation régulièrement établie depuis quatorze ans, se trouvent être cette fois MM de Faviers, Siffer, Merck et Charles Boersch. Ce dernier membre avait demandé itérativement à être remplacé, mais il a bien voulu se rendre aux vives instances que j'ai faites pour le retenir.

« La destinée du président est, à la même occasion, remise entre vos mains. Par votre indulgente appréciation de ses travaux et des soins qu'il donne, dans la mesure de ses forces et de sa capacité, à la gestion générale de vos affaires, vous l'avez, non point endormi dans une illusion coupable, mais vous l'avez fortifié dans le désir d'être utile à la Société; et certes, il peut vous donner l'assurance qu'il ne se départirait en rien de cette tendance, si vous jugiez à propos de confier à d'autres mains la direction de nos destinées futures.

« En nous reportant à notre point de départ, c'est-à-dire, presque jour par jour, à quatorze ans, puis au développement acquis par l'adjonction du Haut-Rhin; en voyant l'infatigable persistance de quelques membres travailleurs, j'ose espérer que le programme primitif ne cessera point d'être suivi, et que des adjonctions nouvelles viendront combler les inévitables lacunes que laissent les décès, les absences, les défaillances de l'âge. Honneur oblige: notre Société a conquis, par ses doubles travaux, un rang parmi les sociétés analogues qui couvrent le sol français; de jeunes forces la maintiendront au niveau de son passé. Nous comptons sur vous, Messieurs, pour nous encourager, nous patronner et nous soutenir. »

Lecture
de M. le curé
Guerber
au sujet
de la Burg et des
Burmänner
de Haguenau.

La parole est à M. Guerber, qui lit un mémoire sur la *Burg* et les *Burmänner*. Cet intéressant travail, qui captive l'attention de l'auditoire, sera ndblié dans le Bulletin avec un dessin à vol d'oiseau, exécuté en 1614, du haut de l'église de Saint-Georges et figurant l'ancien château, dont M. Guerber a fait, il y a deux ans, une description exacte, d'après de vagues indications.

Rapport
de M. Ringeisen.
sur les travaux.

Suit le mémoire de M. Ringeisen, sur les travaux exécutés sous les auspices de la Société.

MESSIEURS,

Les travaux de déblai et de consolidation, exécutés cette année pour le compte de la Société, sont peu considérables. Ils ont été limités par les prévisions du budget, qui voit tarir une source vive de ses revenus et sur lequel pèsent encore des engagements antérieurs. On a donc dû se con-

tenter de vivre sur les crédits déjà votés et non encore épuisés, sans se permettre de nouvelles allocations importantes.

Plixbourg et Hohenack (Haut-Rhin).

Parmi les premiers nous comprendrons les travaux du Haut-Rhin exécutés aux châteaux de Plixbourg et du Hohenack. Des notices particulières devaient être fournies par M. Schelbaum, ingénieur à Colmar. M. le vice-président du sous-comité de Colmar a informé M. le président du retard apporté à leur présentation.

Il vient de m'être communiqué deux mémoires de M. Hartmann, architecte à Colmar, l'un sur les deux anciennes tours de Türkheim, l'autre sur les ruines de l'église d'Alspach.

Je vais avoir l'honneur de vous en donner lecture :

Türkheim (Haut-Rhin).

« Les murs d'enceinte de l'ancienne ville libre impériale de Türkheim existent encore dans tout leur pourtour, avec les trois portes d'entrée surmontées de leur beffroi, et un certain nombre de bastions ou tours rondes à demi engagées dans l'enceinte et terminées par des créneaux. Ce sont deux de ces tours, adjacentes à deux nouvelles rues aboutissant au quai de la Fecht, que la municipalité se propose de conserver spécialement comme souvenir historique de l'ancienne cité.

« J'ai déjà fait, dans un rapport à la dernière réunion générale du 30 juin, une description sommaire de ces spécimens de l'architecture militaire du quatorzième siècle. Il serait facile de les restaurer en réparant les créneaux et meurtrières endommagés par le temps, et utile de les préserver de plus graves détériorations, en couvrant les voûtes supérieures et en faisant aux maçonneries tous les rejointoiements nécessaires. C'est ce travail que la commune demande à faire exécuter sous le patronage de la Société pour la conservation des monuments historiques, et à cet effet elle demande une légère allocation, ne serait-ce que celle de cent francs, pour que cette Société s'intéresse matériellement à l'œuvre et en dirige l'exécution de la manière la plus convenable. »

Alspach (Haut-Rhin).

« Les ruines de l'église d'Alspach sont encore dans le même état qu'au mois de juin, époque à laquelle j'ai eu l'honneur d'en faire l'objet d'un

rapport à la réunion générale qui a eu lieu à Colmar. Seulement, elles courent risque de se dégrader toujours davantage, une partie des toitures étant effondrée déjà depuis quelques années, et dès lors les intempéries des saisons, aussi bien que la chute des matériaux, tels que tuiles et charpentes, tendent à compléter l'œuvre de destruction dans une progression accélérée.

« A ma dernière visite, le 28 juin de cette année (1869), M. Barthélemy, un des propriétaires de l'enclos si intéressant d'Alspach, avait gracieusement offert l'abandon des ruines de l'église à la Société, en proposant de les dégager de toutes les constructions et appentis de date récente (1812), lorsque l'on appropria l'abbaye en bâtiments industriels. J'avais moi-même proposé, sur cette donnée, de rétablir les ruines dans leur ancien effet pittoresque, sans toiture, mais avec des travaux préservatifs en ciment. On avait décidé, dans la séance du 30 juin, de s'entendre à cet effet avec M. Barthélemy.

« Je ne sais quelle suite a été donnée à cette affaire, mais je reste à la disposition de la Société, tant pour relever le plan des lieux que pour faire les devis et estimations des travaux que l'on pourrait entreprendre dès que l'autorisation en aura été obtenue. »

Vous jugerez sans doute nécessaire, Messieurs, d'accepter les offres désintéressées de M. Hartmann et de l'engager à lever d'abord les plans et à estimer, au moins approximativement, les dépenses qu'elles sont susceptibles d'occasionner.

Pour le Bas-Rhin, nous mentionnerons :

Landsberg (Bas-Rhin), 500 fr.

Les travaux de consolidation et de déblai, entrepris par la famille de Türkheim au château de Landsberg, ont été continués cette année. On s'est principalement appliqué à refaire les parties menaçantes du donjon que nous avons signalées. Cette opération importante et très-urgente présente des difficultés d'exécution de plusieurs genres. Il s'agit d'abord de démolir les parements extérieurs condamnés et, pour cela, désagréger, pierre par pierre, chaque assise, afin d'éviter les éboulements; les descendre avec précaution pour ne pas les écorner et pouvoir les employer à nouveau; enfin mettre à nu et préparer la maçonnerie de blocage intermédiaire pour faciliter sa liaison avec la reconstruction nouvelle.

Ces opérations préliminaires ont été effectuées, sur la face ouest, dans une hauteur de 33 assises, à partir du sommet de la tour; de 27 assises

sur la face nord. Elles devront comprendre 13 assises sur la face est, lorsqu'on attaquera le côté, et seulement quelques pierres au sommet de la face sud, qui est bien conservée.

Nous avons pu constater avec plaisir que nos prévisions relativement à l'état de la maçonnerie de remplissage intermédiaire et du parement intérieur se sont réalisées. Ces parties importantes de la tour sont en très-bon état de conservation, et les désordres qui se sont manifestés à l'extérieur ne proviennent que de l'action des eaux de pluie qui, par le défaut des revêtements, ont trouvé passage, se sont infiltrées entre la maçonnerie de remplissage et le parement extérieur, se sont gonflées par les gelées, ont disloqué peu à peu les pierres et les ont repoussées hors d'aplomb à l'extérieur.

Le travail de réparation, lors de notre visite du 16 octobre dernier, consistait en 15 assises rétablies sur la face ouest, et 11, sur celle du nord. Ces travaux sont faits avec intelligence; les pierres à bossages, de 34 à 40 centimètres d'appareil, sont bien repérées et se raccordent convenablement avec la construction primitive. Le petit cabestan employé pour la manœuvre, et le système d'échafaudage adopté, se prêtaient facilement aux opérations. Je ne doute pas que, dans peu de temps, l'atelier, composé des mêmes ouvriers que l'année dernière, n'ait acquis assez d'expérience pour faire encore mieux et plus vite.

Ces constructions ont nécessité des travaux de déblai au pied du donjon et dans ses alentours, pour retrouver les pierres de parements qui s'en étaient détachées. Ces déblais ont mis à jour une partie du mur de soutènement de la plate-forme à l'ouest et son retour jusqu'au donjon. Le parement de ce mur est en pierre de granit à bossages d'un bel appareil.

Parmi les décombres on a recueilli plusieurs objets intéressants, qui sont conservés dans la maison forestière située au pied du château. J'ai remarqué: un couvercle en terre noirâtre, à bords relevés, avec une anse au milieu; un petit vase en terre rouge, à col élancé et anse, la partie supérieure vernissée en vert; des fers de dards triangulaires et barbelés; une clanche; des clous à tête à facettes; des garnitures de vitres, en plomb; des morceaux de verres de différentes couleurs, unis; un petit vase en verre, irisé, à panse bombée et parsemée de grosses gouttes saillantes; un carreau de pavage en terre rouge, de 12 centimètres de côté, portant à chaque angle un quart de cercle formé de deux rainures concentriques en creux, et au milieu une fleur de lys également en creux, du même dessin que celui qu'on remarque au cul-de-lampe de la petite loge en saillie sur la face sud; des carreaux de poêle à panneaux,

de style renaissance, et portant dans le champ des rosaces, des feuillages encadrant deux écussons accouplés, avec cimier; sur un autre, une arcature à accolade, avec crochets de choux frisés sur les rampants, le tout d'une fine facture, en terre rouge vernissée en vert. Ces poteries de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle sont en tout point semblables à celles déjà trouvées au Franckenbourg et témoignent en faveur de l'art avancé de nos potiers, déjà à cette époque.

Ces déblais permettent de mieux reconnaître les limites des bâtiments, les différentes hauteurs d'étage et les moyens de communication. Lorsqu'ils seront achevés, ils fourniront sans doute les éléments nécessaires pour déterminer exactement la position des entrées extérieures. Déjà les déblais des murs de la face est ont révélé l'accès à la cour du sud au moyen d'une porte dont on a retrouvé le seuil et les deux socles. Mais l'escarpement du chemin longeant le mur, son arrêt brusque sur une plate-forme, les petites dimensions du seuil, la direction de l'ébrasement d'un côté, le massif du rocher de l'autre côté, dénotent un passage fort étroit, praticable pour un homme ou une bête de somme au plus. Évidemment il a dû exister un autre accès de plus grande dimension, probablement vers l'autre cour, au nord; et cette cour elle-même, arrêtée par de gros murs portant plusieurs étages de fenêtres, encore apparentes quoique bouchées; des cheminées à colonnettes et chapiteaux romans; des baies engagées sous les décombres; des rangées de corbeaux indiquant la place des solivages; les autres corbeaux de la face nord, à des hauteurs différentes; les murs de ce côté accusant des traces évidentes de raccordements successifs avec les murs latéraux et les deux tourelles circulaires d'angle; toutes ces indications, parfaitement visibles, ne décèlent-elles pas des modifications profondes à l'état primitif? Ce château était-il antérieur à celui du sud? Le donjon faisait-il partie du premier ou du second?

Toutes ces questions, très-intéressantes pour la monographie du château, pourront être mieux élucidées lorsqu'on aura complètement mis à découvert les parties de ces vastes constructions encore enfouies sous les décombres, et permettront d'y rattacher les données éparses de l'histoire, que nos érudits auront pu recueillir dans les chartes et les documents épargnés par le temps.

Il résulte des notes qui m'ont été communiquées pour vérification, que les dépenses effectuées pendant cette campagne par la famille de Türkheim, pour ces travaux, s'élèvent à 1,106 fr. 05 c.

Déjà en 1867 et 1868, des travaux préliminaires avaient été entrepris

par les propriétaires pour déblai, échafaudage, moyens d'accès à l'intérieur du donjon; bouchements de brèches aux murs d'enceinte pour empêcher les dévastations, trop faciles au milieu de ruines ouvertes de tous côtés.

Malgré les fonds votés par la Société des monuments historiques pour encourager ces travaux, M. de Türkheim n'avait pas cru devoir l'associer à ces prémices. Le moment nous semble venu d'offrir notre premier concours de 500 fr. et de faciliter, par nos encouragements, une entreprise importante dont le résultat sera la préservation d'un donjon voué à une ruine inévitable, sans cette vaillante initiative de la famille de Türkheim.

En dehors de ces travaux exécutés au compte de la Société, nous vous entretiendrons, si vous le désirez, des travaux archéologiques entrepris dans l'arrondissement de Schlestadt, sur l'initiative de quelques-uns de vos membres.

Kœnigsbourg.

Le lundi de Pentecôte, on a dansé au Kœnigsbourg. Je ne sais si c'est la première fois; en tout cas, cela prouve combien sont populaires en Alsace ces ruines immenses et combien le souvenir des tyrannies féodales est effacé.

J'ai visité le château quelque temps après : des tables, des bancs et une estrade rustiques subsistaient encore dans l'avant-cour. Excepté quelques pierres des murs longeant le chemin d'entrée, qui avaient roulé sur la voie, je n'avais remarqué aucun dégât. C'est au moins un progrès.

Les différents travaux entrepris jusqu'à ce jour se maintiennent convenablement.

De gros travaux de consolidation devront être effectués aux bases des murs d'enveloppe, aux voûtes, aux cheminées des divers étages.

La petite tour d'entrée, qui a été comblée de terre et qui, sous cette charge, menace de s'éventrer, devrait être déblayée. Les communications entre le petit et le grand château devraient être dégagées et rendues plus faciles. Enfin, les quelques travaux de déblai commencés dans l'intérieur de ce petit château devraient être continués, afin de mettre à jour les traces de sa distribution intérieure. Cet ensemble de travaux fera l'objet d'un devis spécial demandé par la municipalité de Schlestadt.

En attendant, il a fallu réparer le petit pont en bois jeté sur le Saut-de-Loup, qui présentait quelque danger pour le visiteur. M. le Maire m'a

assuré qu'il serait pris des mesures pour le remplacer par des degrés en pierre.

Tumuli.

La ville de Schlestadt vient d'exploiter une partie de forêt communale au canton dit Stœck; on y remarque plusieurs tumuli. M. Osterberger, brigadier forestier, qui a cette forêt dans son service, m'a promis d'en lever exactement le plan. Je m'empresserai de le communiquer à la Société, dès qu'il me parviendra, ainsi que celui des sept tumuli du canton à côté, qui ont été en partie ouverts au printemps de l'année 1868, sans avoir rien produit d'intéressant.

Mussig.

Dernièrement, MM. Bosvieux, de Ring et de Lacomble ont exploré quatre tumuli du Rieth de Mussig, près de la Doetormühl, sans avoir été plus heureux. On y a découvert un bracelet, des anneaux et quelques fibules à spirale; le tout en bronze. Ils ont été déposés au musée de Schlestadt. Ces derniers tumuli sont indiqués sur la carte de M. Vallois figurant au Bulletin de la Société.

Kintzheim.

Dans le courant de 1868, en creusant les fondations des dépendances de l'école de Kintzheim, sur un arrière-jardin élevé, en face du presbytère, les terrassiers ont rencontré, à une faible profondeur, plusieurs ossements, quelques objets en bronze, entre autres un collier que M. le Maire a bien voulu m'offrir. Ce collier, identiquement semblable à ceux que nous avons trouvés jusqu'à ce jour dans les tumuli de la plaine, a 15 centimètres de diamètre. On y remarque en avant trois rondelles concaves pour recevoir des boutons en pâte qui ont disparu, ainsi que les petits rivets en bronze qui les retenaient. Le reste du collier, de forme cylindrique, avec des renflements, diminuant successivement de grosseur, est orné d'incrustations de dessins courants qui sertissaient autrefois des pâtes qui ont disparu, ainsi que les boutons. Ce collier, comme les autres, se fermait à ressort au moyen d'un pivot qui s'arrêtait dans un emboîtement. Mais une particularité que l'état d'oxydation m'avait empêché de remarquer dans les autres colliers, c'est que la partie correspondant au pivot, du côté opposé, est pourvue d'une douille dans laquelle tourne à genouil-

lère la partie antérieure du collier. Cette disposition permet d'adapter la partie postérieure au col avant de faire prendre à la première sa place et de la fixer dans son emboîtement par sa force d'élasticité.

Cette observation explique un fait obscur et dénote, dans l'exécution de ces bijoux que l'on regardait comme grossiers, un degré de science assez avancée pour impliquer une civilisation qu'on était loin de soupçonner.

La cassure semble indiquer une composition plus nerveuse et plus tenace que celle du bronze ordinaire.

Benfeld.

Il y a quelque temps, en creusant les fondations de la tour du temple protestant de Benfeld, on trouva, à une profondeur de 5 mètres, un terrain rapporté présentant des terres noirâtres, des tuileaux, des traces de feu, un boulet en fer de 10 centimètres de diamètre et enfin des parements de murs en pierre de taille.

Cette partie de la ville correspondait à l'ancien fossé extérieur et probablement à un ouvrage de défense; ce fossé, de ce côté, a été comblé depuis et est actuellement surbâti. La même nature de terrain s'est présentée lors des fouilles nécessitées par ces constructions.

Quoique l'on possède d'anciens plans de la ville indiquant ces fortifications, il m'a paru intéressant de mentionner la position exacte de ces vestiges.

Kertzfeld.

Il a été fait quelque bruit au sujet d'un puits et d'une pompe aspirante et foulante, de construction romaine, trouvés dans le jardin de l'instituteur de cette commune. M. Chérueil, recteur de l'Académie de Strasbourg, se serait transporté sur les lieux, et après avoir reconnu l'importance de cette trouvaille, l'aurait signalée en haut lieu, et bientôt l'appareil hydraulique devrait prendre place au musée de Saint-Germain.

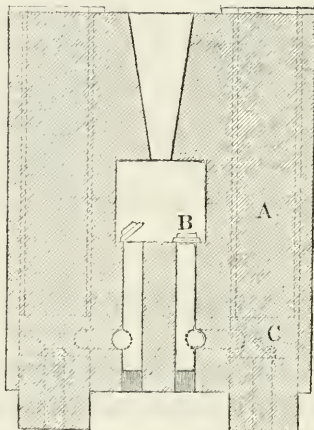
J'ai visité, dans le courant de l'été dernier, le puits et le corps de pompe qu'il contenait.

Ce puits, de forme cylindrique, de 70 centimètres de diamètre intérieur, sur 2^m,80 de profondeur, est construit en petits moellons, assez réguliers, de 7 à 8 centimètres de hauteur, sur 12 centimètres de largeur et 25 centimètres de queue, taillés sur le parement vu. Il repose sur un rouet en chêne rectangulaire, de même largeur que le diamètre intérieur du puits. Les

quatre angles rentrants de la maçonnerie, portant directement sur ce rouet, sont raccordés avec le cylindre du puits par des espèces d'encorbellement en moellons taillés, comme ci-dessus. Ce puits était comblé depuis longtemps lorsqu'il a été découvert accidentellement et vidé par les soins de l'instituteur.

On y a trouvé des fragments de tuiles, poteries, de fabrication romaine, et au fond un corps de pompe.

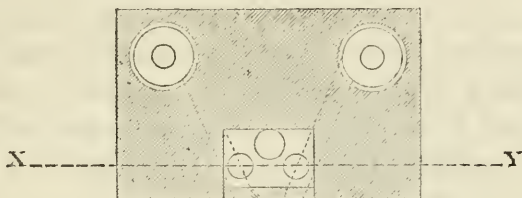
Ce corps de pompe se compose d'un bloc de chêne de 50 centimètres de hauteur, sur 40 centimètres de largeur et 25 centimètres d'épaisseur; au milieu de la face postérieure est un évidement rectangulaire de 11 centimètres de largeur sur 9 centimètres de hauteur et 9 centimètres de profondeur, qui était hermétiquement fermé par une planchette en bois de chêne qu'on y a trouvée adaptée. Cette cavité forme le récipient. Au-dessus vient aboutir un évidement en tronc de cône renversé, destiné à recevoir, à emboîtement, le tuyau d'ascension de la pompe, en bois.



Dans la paroi intérieure du récipient sont pratiqués deux tuyaux de forage verticaux de 3 centimètres de diamètre, munis chacun, à la partie supérieure, d'un clapet, et fermés à la partie inférieure par un bouchon en chêne. Dans les angles antérieurs du bloc sont pratiqués deux autres forages verticaux de 9 centimètres de diamètre, dans chacun desquels sont adaptés: dans la partie supérieure, un tuyau en lame de plomb à recouvrement de 8 centimètres de diamètre intérieur, avec bord rabattu; et dans la partie inférieure, un court tuyau d'aspiration en chêne, muni en haut d'un clapet en plomb.

Ces quatre tuyaux principaux sont mis en communication deux à deux et symétriquement au moyen d'un tuyau horizontal de 3 centimètres de diamètre, foré de la paroi postérieure jusqu'au gros cylindre, où il aboutit entre le tuyau en plomb et celui d'aspiration; ce tuyau de communication est arrêté du côté postérieur par un bouchon en chêne.

En restituant les parties manquantes de l'appareil, il en résulte :



Que, par le mouvement ascensionnel d'un piston (A) dans le cylindre en plomb, la soupape correspondante (B) du récipient se ferme; celle (C) du tuyau d'aspiration s'ouvre et laisse monter l'eau.

Par le mouvement inverse du piston, la soupape inférieure (C) se ferme, l'eau refoulée pénètre dans les deux petits tuyaux de communication, ouvre la soupape supérieure (B) et s'introduit dans le récipient.

L'opération inverse se produisant dans le deuxième corps de pompe par le même mécanisme, le récipient se trouve alimenté par chacun des mouvements du balancier et donne lieu à un jet continu.

Ce système est celui des pompes aspirantes et foulantes encore en usage de nos jours et ne diffère que par l'emploi des matières premières et dans le mode d'exécution, qui est d'une simplicité primitive.

Cet appareil est-il romain? j'en doute. Jusqu'à ce jour, je n'ai pu recueillir de données suffisantes pour arrêter un avis motivé.

Du reste, l'appareil, avant d'être classé à Saint-Germain, sera vérifié par des personnes dont l'opinion fait autorité dans la science, et alors toute incertitude à cet égard sera levée.

Zellwiller.

L'église de Zellwiller est une construction du siècle dernier. Elle n'a rien de remarquable au point de vue de l'art. Cependant sa position sur la partie la plus élevée du village, son orientation, quelques vestiges anciens, parmi lesquels : un charnier abondamment garni de crânes et de débris humains; un baptistère en pierre sculptée du seizième siècle; la

cuve d'un autre baptistère plus grand avec sculptures romanes, utilisée actuellement dans la cour du presbytère à un usage vulgaire; tout semble indiquer que la construction moderne a remplacé un édifice d'une haute antiquité.

Dans le commencement de 1868, en creusant les fondations du bâtiment de dépendances de l'école des garçons, sur le petit jardin contigu à l'ancien cimetière qui environnait autrefois l'église, les ouvriers ont mis à jour trois anciens sarcophages en pierre. Deux de ces sarcophages se touchaient. Ils étaient placés à 2 mètres environ de l'angle sud-ouest de ce jardinet, dans la direction du levant au couchant, à une profondeur de 1^m,30 en terre. Le sol présentait une première couche de terre végétale de 30 à 50 centimètres d'épaisseur, et au-dessous, une terre jaune très-compacte avec fragments de calcaire.

Le plus grand de ces sarcophages avait 2^m,05 de longueur sur 40 centimètres de largeur et 60 centimètres de hauteur, intérieurement; il se composait de dalles brutes de 10 à 15 centimètres d'épaisseur très-irrégulières. Les côtés latéraux étaient formés de deux dalles parallèles aboutissant à deux autres dalles transversales à la tête et au pied. Ces quatre dalles étaient posées verticalement sur le sol. A chaque extrémité, reposait sur les deux dalles latérales une petite dalle de 33 centimètres de largeur sur 7 centimètres d'épaisseur. Le tout était recouvert d'une grande dalle de 20 centimètres d'épaisseur, formant couvercle.

Ce coffrage était en partie comblé par la terre qui s'y était introduite par les interstices latéraux. Dessous, était étendu un squelette entier d'homme, la tête au couchant et les pieds au levant.

Le sarcophage à côté était établi de la même façon. Il contenait les ossements de deux squelettes et trois têtes.

Le troisième sarcophage, un peu plus au levant, était semblable aux précédents, excepté que la dalle au-dessus de la tête, dans les autres sarcophages, était remplacée par une petite voûte en pierres. Les dalles étaient mieux soignées. Il contenait un petit squelette.

On n'a trouvé ni inscription, ni poterie, ni armes, ni bijoux. On a remarqué seulement, sur l'angle gauche d'un des couvercles, du côté de la tête, une petite croix entaillée à quatre branches égales.

On a encore rencontré, lors des déblais des mêmes fondations, des traces de fosses et des débris de tuileaux.

Ces sarcophages, très-anciens, sont semblables à ceux trouvés dans les cimetières de Burghheim et d'Obernai, et indiquent un mode d'inhumation identique.

Burgheim.

L'église de cette commune est une petite construction de l'époque romane; elle est située à l'extrémité orientale du village, sur un tertre élevé, à contours arrondis. La plate-forme sert de cimetière.

Le fossoyeur a souvent trouvé sous sa pelle des substructions en maçonnerie; *des débris* de tuiles et de poteries romaines; des monnaies *de cette époque*. La tranchée que l'on vient récemment de faire sur la face nord, pour établir un mur de soutènement, rend très-sensibles ces dispositions. De 30 à 50 centimètres au-dessus de la voie publique se trouve le sol naturel, terre jaune résistante; au-dessus, traces de murs, couches de terre noire mélangées de charbons; débris de tuileaux à rebords, anciens; débris de poterie fine en terre noire, rouge et grise, irisée.

Du reste, à Burgheim, des cantons entiers sont parsemés de fragments romains. Cette localité mérite une notice spéciale.

Je ne veux cependant pas la quitter sans mentionner une grande dalle tumulaire placée autrefois à l'extrémité de l'allée principale de la nef, devant le chœur. Elle porte au centre la figure d'un prêtre avec calice et sur la bordure la date en lettres gothiques de MCCC.... VI.K.NOVONBΘ, très-visibles. Les autres parties n'avaient pas encore été nettoyées et étaient confuses.

Cette dalle, de forte épaisseur, avait été déplacée et posée devant la porte d'entrée; elle courait le risque d'être usée par le frottement des pieds. Sur mes observations, elle a été enlevée et appliquée contre la face extérieure du chœur, dans l'angle rentrant formé par la rencontre du mur nord avec la nef. Je n'avais pas craint d'engager, au besoin, les fonds de la Société pour ce travail et la fourniture d'une dalle de remplacement. M. le Maire m'a gracieusement informé que cette dépense avait été imputée sur les fonds d'entretien du bâtiment. Je ne doute pas que vous ne joigniez vos remerciements aux miens pour cet acte de convenance et de conservation d'un petit monument très-digne d'intérêt.

Gerstheim.

L'ancienne église de cette commune, servant aux deux cultes, était une petite construction portant des traces du quinzième et du seizième siècle. Contre le mur de la nef, vers le chœur, était dressée une pierre tumulaire aux armes des Bock. Lors de la démolition de cette église, il y a trois mois, on trouva au pied de cette pierre, le cercueil de Louis de Bock qui intro-

duisit la Réforme à Gerstheim, et celui de sa femme, dont la chevelure dorée était d'une conservation remarquable. M. Huter, pasteur de ce lieu, a relevé les inscriptions et a bien voulu me promettre tous les détails qu'il a été à même de recueillir.

Plusieurs autres dalles armoriées m'ont été signalées sous l'ancien dallage; j'ai prescrit les mesures nécessaires pour leur conservation. J'aurai l'honneur de vous rendre compte de celles présentant un intérêt archéologique.

Boofzheim.

La petite église de cette commune, construite en 1522, servait aux deux cultes. Elle était insuffisante et malsaine; elle vient d'être assainie et agrandie pour le service du culte catholique. On a découvert, sous le sol et sous le badigeon des murs, sept dalles tumulaires de 1596 à 1686, aux armes des seigneurs de Boofzheim. Elles ont été déposées autour du chœur de nouvelle construction. Elles feront l'objet d'une notice spéciale.

En terminant, permettez-moi, Messieurs, de faire un appel à notre patriotisme alsacien. Fondés par l'initiative bienveillante de l'administration départementale, nous avons fourni, jusqu'à ce jour, une carrière au moins utile.

On nous croit assez forts pour voler de nos propres ailes; ne désespérons pas de nous-mêmes. Réunissons au contraire nos efforts, enrôlons sous notre bannière de nouveaux adhérents plus nombreux et plus jeunes. Le terrain de l'archéologie est vaste et attrayant; tous les goûts, toutes les aptitudes y trouvent leur place; sa culture produit les plus nobles jouissances de l'âme; et, au milieu des agitations fiévreuses de la vie, il présente à ses fidèles une oasis où l'on se repose, calme et rafraîchi, en face des grands problèmes de l'histoire et de l'art.

Schlestadt, le 9 décembre 1869.

RINGEISEN.

Rapport
de M. Merck
au sujet des dons
faits à la Société.

M. le président donne la parole à M. Merck, qui énumère, dans son rapport, les dons faits à la Société depuis deux ans :

« M. de Morlet a bien voulu nous gratifier d'une petite statuette en bronze de l'époque romaine, représentant la *Fortune*, trouvée dans les fouilles de Saint-Étienne, en 1860.

« Un beau vase en bronze trouvé dernièrement à Koenigshoffen, dans les fondations d'une glacière; don de M. Wolff, confiseur.

« Une pierre meulière romaine trouvée dans la propriété sise rue des Juifs, 15; don de M. Oscar Berger-Levrault.

« Deux queues d'aronde provenant du mur païen de Sainte-Odile; don des mêmes.

« Petit vase en poterie jaune; don de M. Mathis, agent voyer à Benfeld.

« Une médaille romaine, en or, de l'empereur Néron, trouvée à Gries; acquise par la Société.

« Un couteau, des pointes de flèches, boucles en fer, trouvés à Hohfrankenheim; don de M. Rouis.

« Une médaille en argent, de Pie IV, trouvée à Littenheim; une lame de sabre trouvée à Mutzenhausen; don de M. Kupferle.

« Une collection d'armes, sabres-poignards, couteaux, batteries de fusil, mors de cheval, éperons, deux cuillers, l'une en plomb, l'autre en bronze, ayant servi au culte, clefs et divers objets en fer, trouvés dans les draguages faits dans l'Ill, depuis 1837; don de M. Decheppe, conducteur des ponts et chaussées.

« Et enfin, une collection de moulages d'armes romaines et gauloises trouvées à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or), donnés à la Société par M. le surintendant des Beaux-Arts; ces moulages représentent, avec une remarquable exactitude, les pièces originales déposées au musée de Saint-Germain. »

M. Lehr, trésorier, présente l'exposé des recettes et des dépenses de l'exercice 1868 à l'approbation de la Société.

Rapport
de M. Lehr,
trésorier,
sur la situation
financière.

« MESSIEURS,

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau et de soumettre à votre homologation définitive le compte financier de l'exercice 1868. Ce compte, rendu par moi au comité d'administration, en sa séance du 24 mai 1869, aussitôt que la publication de la seconde livraison de notre Bulletin pour ladite année nous a permis de clore l'exercice, a reçu le même jour l'approbation provisoire du comité, après examen des pièces justificatives produites à l'appui tant des recettes que des dépenses.

« Je vais me borner, comme les années précédentes, à relever dans ce moment les diverses têtes de chapitre de ce compte, sauf à compléter ces indications sommaires par telles explications de détail que vous jugeriez nécessaires.

RECETTES.

Recettes ordinaires.	7,066 ^f 40 ^c
I. Intérêts de capitaux.	246 ^f 50 ^c
II. Cotisations de 479 sociétaires.	4,790 »
III. Subvention de l'État et des deux départe- ments.	2,000 »
IV. Recettes diverses (vente de Bulletins, etc.)	29 90
Total.	7,066 ^f 40 ^c
Recettes extraordinaires : reliquat actif de 1867 . .	6,801 50
Total des recettes.	13,867 ^f 90 ^c

DÉPENSES.

Dépenses ordinaires.	4,915 ^f 75 ^c
I. Frais de bureau et d'administration	1,514 ^f 30 ^c
§ 1. Location et entretien du local des séances.	445 ^f 85 ^c
§ 2. Frais d'administration (commis, garçons, etc.).	445 »
§ 3. Frais de bureau (affran- chissement, imprimés, re- liures).	498 85
§ 4. Frais de perception. . . .	124 60
Total.	1,514 ^f 30 ^c
II. Fouilles, recherches, travaux de conser- vation.	775 »
§ 1. Fouilles à Cernay et Wit- tolsheim	241 ^f 65 ^c
§ 2. Conservation ou restau- ration à Walbourg, Ber- mont.	533 35
Total.	775 ^f » ^c
III. Frais de publication du Bulletin	2,517 95
IV. Dépenses diverses et imprévues	108 50
Total général.	4,915 ^f 75 ^c

BALANCE.

Total des recettes.	13,867 ^f 90 ^c
Total des dépenses.	4,915 75

Reliquat.	8,952 ^f 15 ^c
-------------------	------------------------------------

« En en déduisant le reliquat de 1867 6,801 50

porté en recette extraordinaire, on trouve que
notre avoir s'est accru d'un exercice à l'autre de la
somme de 2,150 65

« Mais il convient de faire observer tout de suite qu'il y aura à défalquer de ce chiffre une somme de 1,000 fr. que nous avons prévue au budget pour solde des travaux de restauration de la custode de Walbourg, et que nous n'avons pas pu payer dans le cours de l'exercice, les travaux correspondants n'ayant pas été exécutés à temps. Notre *boni* effectif se réduit donc à la somme de 1,150 fr. 65 c. provenant d'une plus-value inespérée d'environ 100 fr. sur les recettes, et d'économies ou de non-emploi en 1868 de quelques crédits habituellement prévus au budget, tels que frais de déplacement, transports d'objets antiques, produits de fouilles exécutées par la Société, etc.

« Si j'entre dans ces détails, Messieurs, c'est qu'il me paraît nécessaire de constater, au moment où le département du Bas-Rhin nous retire sa subvention annuelle, que cette mesure aura pour effet, non de diminuer nos bénéfices, comme les chiffres du présent compte auraient pu vous le faire penser, mais bien réellement de réduire les fonds dont nous faisons emploi chaque année dans l'intérêt de nos monuments et de nos antiquités locales. Nous serons, par conséquent, obligés d'apporter désormais une grande réserve dans la fixation de nos dépenses.

« Je serais reconnaissant, Messieurs, que vous voulussiez bien donner votre approbation souveraine au compte que je viens de vous soumettre. »

Les comptes sont approuvés. — Sur la proposition de M. Spach, qui se fait l'organe du comité, M. le baron Ponsard, ancien préfet du Haut-Rhin, est proclamé membre honoraire de la Société. M. Édouard de Billy, inspecteur général des mines à Paris, est admis comme membre.

M. le baron Ponsard
nommé
membre honoraire
et M. de Billy
membre actif.

Suivant l'article 3, § 6, des statuts, M. Spach dépose son mandat de président et proclame les noms des membres qui doivent être remplacés. Ce sont MM. Böersch (Charles), Merck, baron de Faviers, Siffer.

Renomination des
membres
du comité.

M. le Préfet prie l'assistance de vouloir conserver à la Société « son excellent président ». — Cette motion est accueillie. — Tous les membres sortants sont réélus.

Médaille décernée
à M. Decheppe.

Vers la fin de la séance, une médaille en vermeil a dû être remise par M. le Préfet à M. Decheppe, pour avoir enrichi le musée de la Société d'une importante collection d'antiquités locales recueillies par ses soins. — M. Decheppe, par suite d'un regrettable malentendu, n'a point assisté à la réunion.

La séance est levée à 4 heures.

Séance du Comité du 20 décembre 1869.

Présidence de M. SPACH.

Présents : MM. C. Böersch, Eissen, Lehr, Merck, Morin, Reuss, Ringeisen, Straub. MM. Chaix et Sabourin de Nanton assistent à la séance.

Le président propose de placer dorénavant les séances du comité à un autre lundi du mois. Le comité fixe son choix sur le premier lundi de chaque mois, à deux heures après-midi.

M. l'abbé Straub, secrétaire en fonctions, donne lecture du procès-verbal de la séance générale tenue le 9 décembre, sous la présidence de M. le Préfet.

Après une courte discussion, le procès-verbal est adopté.

Sur la proposition de M. C. Böersch, le comité décide que des remerciements seront adressés à M. le Préfet au sujet des engagements qu'il a bien voulu prendre de proposer au Conseil général de revenir au crédit anciennement voté en faveur de la Société et qu'il a mentionnés dans son allocution à la séance générale.

Le président donne communication d'une lettre de M. le Préfet, accompagnant l'envoi de deux médailles romaines, trouvées dans les fouilles des Archives. Ces médailles sont soumises à l'examen de M. Merck. — Lettre de Saint-Petersbourg, remerciant de l'envoi du Bulletin de la Société.

M. le trésorier présente le projet de budget pour l'année 1870.

Ce budget se règle avec un déficit de 900 fr., et le comité exprime ses regrets sur la suppression de la subvention du Conseil général, circonstance qui le met dans la pénible nécessité d'arrêter pour la première fois son budget en déficit.

Il invite, en conséquence, le président à présenter à une prochaine séance la liste des membres honoraires auxquels, vu la pénurie de la caisse, le Bulletin ne pourra plus être adressé gratuitement.

M. Reuss propose comme membre de la Société M. Brucker, archiviste de la ville de Strasbourg, et M. l'abbé Straub propose M. Paul Petit-Gérard, étudiant. Leur admission est prononcée.

M. Chaix donne lecture d'une note sur des monnaies gauloises en argent, trouvées à Strasbourg. Cette note, ainsi que les dessins qui l'accompagnent, seront publiés, sur décision du comité, dans le Bulletin de la Société.

M. Sabourin de Nanton présente un morceau de bois de chêne, sur lequel on a brûlé au fer rouge deux croix. Ce morceau a été trouvé dans une forêt du Haut-Rhin. M. Sabourin de Nanton exprime l'opinion que cela pourrait bien être une marque forestière d'un monastère ou d'une corporation religieuse.

Le président annonce que M. de Morlet et M. Klotz lui ont signalé l'état de dégradation de quelques-uns des objets d'antiquité placés entre les contre-forts de la Bibliothèque. Le comité discute les moyens de parer à cet inconvénient, sans aboutir à un système définitivement acceptable.

Il donne lecture ensuite d'une lettre de M. Quiquerez sur les tours primitives de l'ancien évêché de Bâle dont l'insertion au Bulletin est votée par le comité.

La séance est levée à 4 heures et demie.

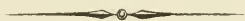


TABLE DES MATIÈRES DU TOME VII.

	PAGES.
Séance du Comité du 18 janvier 1869	4
Séance du Comité du 15 février 1869	2
Séance du Sous-Comité du Haut-Rhin du 28 février 1869	5
Séance du Comité du 15 mars 1869	7
Séance du Comité du 19 avril 1869.	9
Séance du Comité du 26 avril 1869.	12
Séance du Sous-Comité du Haut-Rhin du 24 avril 1869	13
Séance du Comité du 10 mai 1869	18
Séance du Comité du 24 mai 1869	19
Séance du Comité du 21 juin 1869.	21
Séance du Sous-Comité du Haut-Rhin du 26 juin 1869	24
Séance générale du 30 juin 1869, à Colmar.	26
Séance du Comité du 19 juillet 1869	35
Séance du Comité du 20 septembre 1869	40
Séance du Comité du 18 octobre 1869	45
Séance du Comité du 15 novembre 1869	47
Séance générale du 9 décembre 1869, à Strasbourg.	49
Séance du Comité du 20 décembre 1869	72

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ POUR LA CONSERVATION

DES

MONUMENTS HISTORIQUES

D'ALSACE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ POUR LA CONSERVATION

DES

MONUMENTS HISTORIQUES

D'ALSACE

II^e SÉRIE — SEPTIÈME VOLUME

(1869)

DEUXIÈME PARTIE — MÉMOIRES

AVEC GRAVURES ET PLANCHES



PARIS

VEUVE BERGER-LEVRAULT ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DES BEAUX-ARTS, 5

MÊME MAISON A STRASBOURG

1870

LES HADSTATT DE SOULTZBACH

I.

C'était un beau et noble château que celui de Soultzbach : avant le treizième siècle, plus particulièrement connu sous le nom de Hageneck, et placé sur le sommet d'une montagne, il dominait, comme l'aire d'un aigle, le val de Saint-Grégoire, qui était au seizième siècle un domaine des ducs de Lorraine. Les *Annales de Colmar* disent, sous la date de 1275 : « *Le petit château de Soultzbach, dans le val de Saint-Grégoire, a été ceint d'un mur et d'un fossé le jour de la fête de sainte Lucie.* » Telle est l'origine de Soultzbach, que l'auteur des *Annales* appelle *Castellum*, parce que, en effet, dans l'intérieur des murailles se trouvait renfermé un château; mais qu'il avait fallu d'années pour le construire, et pour tailler dans le roc le sentier qui y conduisait! Le lieu sauvage où il était placé semblait avoir influé sur le caractère de ses possesseurs.

En 1300, nous disent encore les *Annales de Colmar*, ce château a été vendu par le seigneur de Hageneck, qui le tenait de ses aïeux. Cette vente fut faite à la famille de Lobegas, car, trois ans après, les mêmes *Annales* nous apprennent que les seigneurs de Husen et de Hadstatt, faisant la guerre à cette famille, y appliquèrent des échelles pendant la nuit, le prirent et le rasèrent totalement.

En 1543, l'abbé de Münster conféra ce fief aux Hadstatt, qui reconstruisirent le château. Plus tard il appartenait par moitié aux comtes de Blamont et aux Hadstatt, sous le bénéfice des ducs de Lorraine. Les Blamont cédèrent ensuite leur part aux Hadstatt à titre de sous-fief. Quoique les fiefs de Lorraine fussent censés admissibles aux femmes, cependant les Schauenburg, héritiers des Hadstatt par une femme, n'ont pu obtenir Soultzbach qu'après de nombreuses contestations et plusieurs sacrifices d'argent ¹.

1. Schœpflin.

Les sires de Hadstatt étaient renommés, comme tous les seigneurs du moyen âge, par la rudesse de leurs formes et l'inhospitalité de leur caractère; ne descendant que rarement dans les vallées d'alentour, vivant seuls, ils étaient craints des autres châtelains des environs, qui savaient qu'il n'y avait nul moyen pour eux de venir les forcer dans leurs retraites. On admirait au loin ce château, qui s'élevait à l'entrée d'un vallon latéral de la belle vallée de Münster. Le soleil planait sur les fenêtres aux lourds barreaux, il éclairait bien quelquefois une scène de bonheur, mais plus souvent encore un lieu de désolation; et sa douce chaleur ne pouvait pénétrer à travers ces murs épais qui avaient été témoins de bien des infortunes. Cependant, l'un des représentants de cette vieille famille, Conrad Wernher de Hadstatt, l'un des chevaliers les plus dévoués à Rodolphe de Habsbourg, et, par conséquent, à la cause que le futur empereur soutenait, avait pris une part active et glorieuse dans la guerre dite de l'Indépendance. Une des preuves qu'il n'a pas été étranger aux événements de la bataille de Husbergen, c'est qu'il a été appelé à signer, comme garant de son exécution, le traité de paix qui a terminé d'une manière si honorable pour la ville de Strasbourg cette lutte intestine. Cet acte, signé par Sigismond de Géroldseck, seigneur de Rappolstein, et Conrad Wernher de Hadstatt, fut passé à Strasbourg le 6 des ides de mars 1263 ¹.

Lorsque Rodolphe fut élevé à l'empire, en 1275, il voulut récompenser les services de ses compagnons d'armes, de cette noblesse d'Alsace, qui tant de fois l'avaient soutenu sur les champs de bataille et dans tous ses travaux. Il éleva Conrad Wernher de Hadstatt à la dignité de landvogt impérial dans la haute Alsace. Conrad devenait ainsi le délégué de Rodolphe, chargé de maintenir la suprématie de l'empire dans la haute Alsace, d'assurer la perception des subsides et la levée du contingent; il devait aussi protéger les villes, faire régner la paix entre elles, et, en cas d'attaque du dehors, joindre ses forces aux leurs et se mettre à leur tête pour la défense commune. Les fonctions qu'il remplissait étaient à la fois militaires et judiciaires, suivant qu'il s'agissait de défendre les droits des villes par les armes ou de prononcer sur leurs contestations. Il exerçait aussi la haute justice, et nulle condamnation capitale ne pouvait être définitive que sur son ordre ².

Suivant la chronique de Colmar, c'est en qualité de landvogt impérial de la haute Alsace que Conrad Wernher de Hadstatt aurait pris une part glorieuse à la victoire de Marekfeld, remportée en 1278 contre Ottokar II,

1. Laguille et Boyer.

2. Schœpflin et Boyer.

roi de Bohême et de Moravie, qui s'était révolté contre Rodolphe de Habsbourg. Conrad avait amené cent chevaliers alsaciens, montés sur des chevaux bardés de fer, au secours de Rodolphe, et, à la tête de ce corps d'élite, il fit des prodiges de valeur.

Conrad était entré, après cette campagne, dans l'ordre Teutonique, cette grande institution de la chevalerie chrétienne fondée à l'époque des croisades, et il mourut en 1283, comme nous l'apprennent les *Annales de Colmar* : *Anno MCCLXXXIII obiit frater Conradus Wernherus de Hadstatt, frater ordinis Teutonici.* » En l'année 1283 décéda le frère Conrad Werner de Hadstatt, frère de l'ordre Teutonique. »

II.

La famille de Hadstatt ne s'est pas éteinte par la mort de Conrad, car nous retrouvons une nouvelle branche des Hadstatt à Gérardmer, qui se repeuplait par l'émigration des étrangers et surtout des réfugiés d'Alsace.

Ces nouveaux colons venaient chercher au milieu des sombres forêts de Charlemagne un asile pour se soustraire aux malheurs des guerres continuelles qui dévastaient l'Alsace et la Lorraine. C'était après la bataille de Mühlberg; on commençait à craindre les vues ambitieuses de Charles V, qui menaçait la liberté des États de l'empire et qui s'avancait vers le Rhin avec une armée de 50,000 hommes.

Sur la fin du treizième siècle déjà, le duc Ferry III avait associé Conrad Wernher dit de Hadstatt et Conrad Wernher son fils à la propriété des lacs et terres de Gérardmer et Longemer, pour en faire une ville neuve. A cette époque, la population de Gérardmer avait à lutter contre les fléaux qui la décimaient si fréquemment et n'avait d'autres secours que sa fécondité naturelle et sa frugalité. L'industrie était bornée aux premiers besoins; les produits de la culture, toujours précaires, suffisaient rarement à la consommation; le commerce était nul. Que pouvait opposer cette population aux ravages des invasions, aux épidémies et aux rigueurs d'un gouvernement arbitraire? Les forêts séculaires de Gérardmer n'avaient eu jusqu'alors d'autre prix aux yeux de tous ceux qui venaient s'y réfugier que de leur offrir un asile un peu plus sûr contre les invasions. Les Hadstatt ne parvinrent pas à leur but sur-le-champ, et ce projet de former une ville neuve ne reçut d'exécution que vingt ans après cette association. Alors, les habitants épars aux environs du lac commencèrent à se rapprocher. Avant l'année 1581, cette petite communauté n'était composée que

de vingt-deux chefs de famille, qui s'inquiétaient peu de multiplier leur espèce sous un climat rigide et sur un sol ingrat.

Les habitants de Gérardmer étaient tenus à diverses redevances envers les seigneurs de Hadstatt. On voit dans un compte de l'année 1594, époque à laquelle la famille des sires de Hadstatt tenait en fief, de la libéralité des ducs de Lorraine, la seigneurie de Gérardmer, que les habitants devaient lui payer annuellement ou à ses officiers, au château de Soultzbach, où elle faisait sa résidence, le jour de la fête de saint Martin d'hiver, *quatre lances de bois de sapin non ferrées*, qu'on pouvait néanmoins ne remettre audit Soultzbach que de trois ans à autres. Le même compte porte que *« les mêmes habitants doivent pareillement par jour de fête de Saint-Martin, savoir : chacuns feux en travaux au dit Gérardmer six blancz monnoie de Lorraine. Était d'heu par chacun un par les mêmes habitans au dit Hatstatt, au terme de Saint-Martin d'hiver, douze baris pleins de beurre, dont les trois tiennent environ deux peintes mesure de Remiremont, qui reviennent à quare pots même mesure (10 litres et demi), lesquels barils étaient évalués chacun à dix gros (2 fr. 30 c.). Semblablement étaient iccux habitants redevables au dit Hatstatt où à ses officiers, pour le jour de Saint Martin, deux pintes de poissons consistant en truites vives (vivantes) qu'ils étaient obligés d'apporter au château de Soultzbach, où le seigneur promettait de défrayer les porteurs de ces différentes redevances¹. »*

Dans ces temps féodaux, la lance était une redevance honorifique dont on était fier, car elle imposait aux seigneurs une protection spéciale. La lance était une arme noble, qui ne pouvait être *paulmoyée*, comme on disait alors, que par des mains chevalières. Elle était considérée comme un instrument de tournoi, comme une arme de *poussis* (c'était le terme consacré); elle reposait sur un *faucre*, ou avait son point d'appui contre le rempart ou l'une des bottes de la selle d'armes; sa hampe, en partie creuse, afin d'être plus légère, était fragile. La redevance des lances, au seizième siècle, était un tribut dont un seigneur pouvait s'honorer, comme il honorait aussi les vassaux.

Les Hadstatt ne possédaient le domaine de Gérardmer que sous le bon plaisir du duc de Lorraine, à la charge de lui rendre foi et hommage et de déclarer que ce qu'ils tenaient, ils ne le tenaient que de lui et qu'ils étaient toujours prêts à lever la bannière pour se ranger sous sa loi. Si les Hadstatt possesseurs de ce fief refusaient de rendre hommage, ou s'ils ne rendaient qu'un hommage incomplet, le duc de Lorraine avait le

1. Richard.

droit de saisie féodale: il mettait, comme on disait alors, le fief en sa main.

Ce contrat s'était passé régulièrement, les Hadstatt avaient rempli toutes les conditions imposées, et pendant bien des années ils se sont ainsi trouvés être les vassaux des ducs de Lorraine.

III.

En 1586 les sieurs de Hadstatt rendaient aussi la justice et tenaient la verge pour les ducs de Lorraine au val de Liepvre, à Sainte-Croix et à Sainte-Marie-aux-Mines. Ils étaient tenus, sous la foi du serment, de juger tous les faits sans porter faveur, et de garder le secret de justice. Le tribunal que présidaient les Hadstatt était composé de neuf hommes jurés. C'était au duc Ferry qu'était due cette nouvelle organisation judiciaire, qui établissait les communautés d'habitants et leur accordait des jurés choisis parmi eux. Combien de temps les Hadstatt restèrent-ils attachés en qualité de juge supérieur aux arrondissements cantoniers du val de Liepvre, de Sainte-Croix et de Sainte-Marie-aux-Mines? C'est ce qu'il ne nous a pas été possible de vérifier.

Les Hadstatt, ou Hadistatt, ou Hattstadt, car l'orthographe de ce nom a subi toutes ces variations, étaient d'une ancienne et illustre famille dont Schœpflin fait le plus grand éloge. Voici comment il s'exprime: «*Hadstatt illustris Alsatie superioris familia, cum dynastis, si divitias et decora ejus spectas, facile comparanda, in quâ pronomen Gulman, virum nobilem designans, obvium, anno MDLXXXV interiit.*»

Les armes de cette maison étaient d'or au sautoir de gueules. On peut voir ces armes aux Unterlinden, à Colmar, nous dit M. Boyer, où existent encore quelques tombes de cette famille; à l'ancien château de Soultzbach et sur quelques pierres tumulaires qui se trouvent à l'entrée du cimetière de cette commune ou fixées contre le mur extérieur de son église. On voit aussi à Colmar un tableau représentant un seigneur de Hadstatt à genoux devant la sainte Vierge et ayant devant lui son écusson.

Voici les inscriptions que l'on trouve sur une pierre sépulcrale incrustée dans le parvis extérieur des murs de l'église de Soultzbach :

Anno M. D. X. VII. (1517.)

*Starb der edel unt vest Juncker Jacob von Hatstadt uff sant Jacob tag,
dem der selen got guad.*



M. D. X. VIII. (1518).

auff montag noch jorgentag, starb die edele frow margr. (Margaretta) von Rotzamlhuse, Junker (damoiseau) Jacobs Husfrow.

D'un côté on voit les armes des Hadstatt : champ d'or au sautoir de guenles; de l'autre les armes des Rathsamhausen : champ d'argent à fasce de sinople.

D'après Laguille, la famille de Hadstatt s'est éteinte sous le règne de Ferdinand III, empereur d'Allemagne, dans la première partie du dix-septième siècle, par la mort de Nicolas de Hadstatt. Ce seigneur, qu'on nommait communément le Petit Nicolas, à cause de sa petite taille, avait longtemps servi en Espagne en qualité de général de cavalerie : lassé du service, il demanda à se retirer; on régla ses comptes, et le roi d'Espagne lui resta devoir une grosse somme qui devait lui être payée dans un certain délai. Le temps du paiement étant échu, Nicolas de Hadstatt le sollicita longtemps par ses lettres. Les réponses d'Espagne n'étant pas satisfaisantes, il se mit à la tête de 40 cavaliers bien armés, entra dans Francfort, où il y avait un envoyé du roi d'Espagne, il l'enleva et le mena prisonnier dans son château, situé dans les montagnes près de Rouffach. L'empereur, offensé de cet attentat, fit marcher des troupes, assiégea le château, le prit et fit prisonnier Nicolas de Hadstatt, qui le défendait. Il eut pour prison la tour d'Ensisheim, où il languit jusqu'à sa mort, qui eut lieu vers 1643. Comme il n'avait pas d'enfants, ses fiefs furent donnés aux maisons de Ferrette, de Montjoie et de Schauenburg. Ce fut sans doute ainsi que le château de Soultzbach parvint à la famille de Schauenburg, qui le garda jusqu'à la révolution de 1789¹.

Soultzbach a bien changé de face depuis que l'auteur des *Annales* nous parle de son origine: Combien d'édifices ont été successivement élevés et détruits sur cette colline, premier berceau de la cité! Les habitants du moyen âge ont été remplacés par d'autres générations, qui dorment les unes sur les autres. Les débris du château des Hadstatt sont confondus, dans le sein de la terre, avec l'armure du chevalier; on les trouve au sommet des montagnes qui séparent Soultzbach de Hadstatt, à peu près à égale distance des deux villages. On y arrive depuis Soultzbach par un vallon très-pittoresque, qui peut avoir trois quarts de lieue de profondeur

1. Laguille et Boyer.

et dans la direction du nord-ouest. A l'autre extrémité on gravit les montagnes, et on arrive enfin sur un plateau, élevé, d'après la carte de l'état-major, de plus de 800 mètres. Ce plateau est en partie boisé, en partie cultivé; on y trouve plusieurs fermes, un couvent et une maison de campagne.

La ruine est perchée au sommet d'un mamelon rocheux, haut d'une quarantaine de mètres et d'une pente assez roide. Tout ce qu'on voit encore, c'est une tour qui ne fut jamais bien grande, et dont une seule face est encore debout et quelques débris d'une enceinte qui ne paraît pas avoir été très-vaste.

SABOURIN DE NANTON.



LES TOMBES

DE

SAINT-PIERRE-LE-VIEUX, A STRASBOURG.

Les travaux de construction de la nouvelle église de Saint-Pierre-le-Vieux ont nécessité l'enlèvement momentané des tombes dont une partie se trouvait sous les galeries du cloître. Cette galerie, la partie la plus intéressante après l'église, sera sans doute rétablie et les tombes remises à la place qu'elles occupaient; mais, en attendant, je vais rendre compte de celles qui offrent le plus d'intérêt au point de vue historique.

Je me laisserais volontiers aller à raconter tout le plaisir d'archéologue qu'on éprouve à observer en détail ce vieux cloître; mais ce monument est digne d'une monographie spéciale.

A droite, en entrant par la Grand'Rue, sur une plaque en marbre noir enchâssée dans le mur, se trouve la tombe de Michel Oswald Scheffmacher de Kiensheim, sur laquelle on lit:

Hic jacet, nobilis et spectatissimus vir, juris prudentia clarus, æquitatis amore conspicuus, Senatui Populoque Argentinensi animi integritate, Dicendi facundia, laboris constantia commendatissimus, D. Michael Oswaldus Scheffmacher Kienshemianus Alsata. Urbi Argentinensi a consiliis et ejusdem Advocatus generalis nec non dicasterii ut vocant Marescalici Præses. Vixit an. LXVI. Utilitati publicæ servivit an. XLII, obiit 9 Decembris an. 1731. Relicto tum apud Magnates, tum apud plebeios Magno sui desiderio.

Requiescat in pace.

« Ci-gît un homme noble et très-remarquable, jurisconsulte distingué, célèbre par son amour pour l'équité, très-cher au sénat et au peuple de Strasbourg, tant pour son intégrité que pour son éloquence et son assiduité au travail, Michel-Oswald Scheffmacher de Kiensheim, en Alsace.

Membre du Conseil de Strasbourg, avocat général de la même ville et prévôt de la maréchaussée. Il vécut pendant 66 ans, servit sa patrie pendant 42 ans, mourut le 9 décembre 1731. Il laisse des regrets tant auprès des patriciens qu'auprès du peuple.»

Scheffmacher était un des hommes les plus influents de son époque; il servit les intérêts de Louis XIV, et s'attacha à faire comprendre aux Strasbourgeois combien la réunion du pays avec la France leur était avantageuse.

On remarquera le titre de *Président du tribunal des maréchaux* que l'on donne à Scheffmacher sur cette inscription. Autrefois il existait dans toutes les provinces des prévôts des maréchaux, qui étaient des juges établis par François I^{er} pour faire le procès à tous les vagabonds et gens sans aveu et sans domicile. Ils siégeaient, dans les présidiaux, à côté du lieutenant criminel; ils avaient sous leurs ordres une espèce de gendarmerie appelée maréchaussée et n'ont été supprimés qu'à l'époque de la Révolution¹. Il serait donc possible que Scheffmacher eût été nommé à ces fonctions pour la province d'Alsace, nouvellement réunie à la France. Je n'oserais me prononcer à cet égard d'une manière certaine, mais c'est du moins mon opinion.

Ce Michel-Oswald Scheffmacher était le frère de Jean-Jacques Scheffmacher, né en 1668, mort en 1733, jésuite, nommé en 1715 à la chaire de controverse fondée dans la cathédrale de Strasbourg par Louis XIV, et qui a laissé douze lettres contre les luthériens, connues sous le nom de *Lettres du père Scheffmacher* (1750, in-4^o). C'était parmi les jésuites qui ont occupé des chaires à l'université épiscopale de Strasbourg un de ceux qui se sont le plus distingués par des connaissances solides et profondes.

Dans la sacristie, nous trouvons un autre monument élevé en l'honneur du savant magister Jean Symler, dont l'inscription est ainsi conçue :

Mementote magistri Johannis Symler, Jurisconsulti doctissimi, scolastici et canonici hujus collegii. Is obiit II Augusti anno Domini 1492. Cujus anima ad superos scandat. Rogitate precor.

«Souvenez-vous de maître Jean Symler, savant jurisconsulte, écolâtre et chanoine de Saint-Pierre-le-Vieux, qui mourut le 2 août 1492.»

Jean Symler est cité comme un des savants du quinzième siècle; il était

1. *Dictionnaire historique des institutions de la France*, par Chéruei.

l'ami de Wimpheling, notre poète et historien. Il a dû faire partie de cette phalange de patriciens courageux et jaloux de l'indépendance et de la liberté de la ville qui, en 1482, révisèrent la constitution et y firent les amendements nécessaires.

Sur le côté gauche de la sacristie est une plaque à la mémoire de Schiffmann, mort à Angers, et dont le cœur a été rapporté à Strasbourg.

Andegavis corpus patrie atque parentibus in hoc

Schiffmanus sacrum cor jubet esse loco.

Obiit A. C. 1670. Pignus heic depositum est 1678.

Strobel, dans son *Histoire de l'Église Saint-Pierre-le-Vieux* (Strasbourg, 1824), a commis l'insigne bétise de prendre *Andegavis* pour un nom de femme, alors qu'*Andegavi* c'est *Angers*¹.

Près du jardin, enclavée dans le mur, nous pouvons encore citer la tombe d'un Müllenheim, sur laquelle on lit ces quelques mots :

Memoria Theobaldi de Müllenheim, canonici hujus ecclesiae.

« Monument de Théobald de Müllenheim, chanoine de Saint-Pierre-le-Vieux. » Sans date.

Ce Müllenheim appartenait à cette puissante famille de Strasbourg qui a joué un rôle important dans le commencement du quatorzième siècle, où éclata la révolution à la suite de laquelle la ville de Strasbourg devint une république florissante, placée sous la protection immédiate de l'empire. Ces dissensions, qui éclatèrent en 1321, entre les Zorn et les Müllenheim, eurent pour résultat de faire construire une autre Pfalz, où siégea le sénat.

Enfin, à ces tombes il convient d'ajouter celle de Pierre d'Epfig, enterré à l'entrée du chœur de Saint-Pierre-le-Vieux. Cette pierre tumulaire se trouve, pour le moment, adossée au cloître de cette église, entre les nefs nouvellement construites et le presbytère catholique. C'est la plus intéressante au point de vue historique.

On sait que ce fut en 1398 que la collégiale de Rhinau fut transférée à Strasbourg et reçue, à la prière de l'évêque Guillaume de Dietz, dans l'église de Saint-Pierre-le-Vieux. Dès 1400, Pierre d'Epfig, prévôt du chapitre, eut à paraître devant le magistrat à cause de son caractère altier et remuant. Il osa, dans cette circonstance, critiquer le gouvernement de la république et insulter l'évêque et le magistrat, qui le fit saisir et empri-

1. Nous devons la communication de cette remarque à M. P. Ristelhuber.

sonner. Il ne fut rendu à la liberté qu'après des instances longues et réitérées; mais il fut obligé d'abord de promettre par serment de respecter désormais les autorités civiles et ses supérieurs ecclésiastiques.

Ces événements se passaient après l'époque où Guillaume était entré dans son évêché à main armée pour obliger Bourkhard, qui avait été élu évêque par le chapitre, de lui céder la place. Le pape ayant pris l'évêque Guillaume sous sa protection et excommunié Bourkhard, ce dernier renonça à ses droits et Guillaume demeura possesseur tranquille d'une place qui rapportait déjà 40,000 écus d'or.

L'espace de terrain qui se trouve au milieu, entre l'église et le portique couvert, et qu'on peut appeler le préau, était réservé au cimetière du chapitre, car les travaux ont fait découvrir de nombreux ossements humains, qui semblent provenir, pour la plupart, d'hommes d'un certain âge. En creusant à 2 ou 3 mètres de profondeur, un ouvrier a mis à nu deux squelettes complets, dont l'un avait le crâne encore tout garni de longs cheveux noirs et auquel il ne manquait pas une seule dent. Sur le corps était couché un petit Christ en métal; autour des squelettes pendaient quelques lambeaux de vêtements, dont plusieurs assez bien conservés. On reconnut assez facilement un grand col en soie, des fragments de broderies, une espèce de garniture en longs fils de soie. Ces débris étaient jaunis, décolorés, et il était difficile de préciser l'époque à laquelle pouvait remonter l'ensevelissement de ces corps. Ils étaient couchés sans doute dans des cercueils en bois, car on a trouvé à la même place une planche et des débris de bois pourri. De tous côtés, du reste, à quelque profondeur que l'on ait creusé, l'on a découvert des fragments de cercueils et des ossements humains.

Dans tous les temps nous avons rencontré des hommes qui se préoccupaient de leur sépulture, qui aimaient à désigner le lieu où, après une vie agitée, ils pouvaient dormir en paix du dernier sommeil; d'autres, soucieux des vanités de ce monde, dont ils avaient cependant vu de près le néant, s'attachaient à donner au monument qui devait abriter leurs restes mortels, un caractère de grandeur. Dans tous les cas, ces tombes appartiennent au pays; elles sont un souvenir, et il est intéressant de les conserver à la postérité.

Il y a tout lieu de croire que l'emplacement des divers souvenirs en marbre dont nous venons de donner le détail sera respecté; que ces inscriptions tombales seront remises en place, et comme l'administration municipale de la ville de Strasbourg prend toujours un soin remarquable dans les restaurations dirigées par elle d'une façon digne d'éloges, nous

croyons pouvoir affirmer qu'après la construction de l'église, on verra ces monuments occuper les places que toujours ils ont occupées.

Sans rien altérer de l'attachement profond que nous devons éprouver et que nous éprouvons pour le temps présent, pour ses progrès incessants et pour ses croissantes lumières, il est convenable, il est juste de rendre au passé le tribut dont il est digne et de garder, respectés et intacts, les souvenirs et les monuments qu'il nous a légués.

SABOURIN DE NANTON.

RAPPORT

SUR LES

OUVRAGES DONNÉS A LA SOCIÉTÉ.

MESSIEURS,

Je tomberais dans les redites en vous confirmant la richesse et l'abondance des matériaux contenus dans le dernier volume que nous envoie la Société archéologique de Constantine (année 1868). Comme toujours, la partie épigraphique est la plus largement pourvue. En Alsace, nous réunissons péniblement, et de loin en loin, quelques inscriptions romaines, frustes ou peu intéressantes. En Algérie, dans la province de Constantine surtout, les membres travailleurs des sociétés archéologiques ont l'embaras du choix.

Ainsi les inscriptions recueillies par M. le capitaine Dewulf, dans le cercle d'Aïn-Beïda, fixent une série de points de repère sur la grande route de Carthage à Sétif (inscription de Fedj-Souïoud sur une borne milliaire). Une autre inscription constate l'existence d'un vétéran africain (âgé de quatre-vingts ans) qui avait servi en Bretagne et revint mourir dans sa patrie.

Dans le cercle de Tebessa, M. Seriziat a décrit les ruines et déchiffré les inscriptions de Morsot. M. Bonvalet a fourni une notice sur les ruines et les inscriptions de Jiklat (probablement l'ancien Tubumtus). Une nécropole au nord-est de cette localité, avec les allées parallèles de ses tombes, appartient à deux époques différentes. Une vaste enceinte, avec les ruines de divers édifices, est soigneusement décrite par l'auteur, qui conclut à la reconstruction de Tubumtus vers la fin du troisième siècle de notre ère, après la révolte de 298.

M. Seriziat a procédé à de nouvelles fouilles dans la basilique de Tebessa. Il décrit le portique du monument et une belle vasque. Des tables lithographiées reproduisent la superbe mosaïque de l'édifice.

M. Vaissette continue le récit de la domination turque à Constantine. Je ne puis empiéter sur nos occupations en donnant des extraits détaillés de ce consciencieux travail historique, dont l'intérêt est majeur pour les Français qui habitent ou qui visitent Constantine. Je noterai seulement la réédification du célèbre pont d'Elkantara, sur le Roummel, à l'entrée de la ville de Constantine. Ce fut un architecte espagnol, don Bartoloméo, de Mahon, que le bey Salah chargea, en 1792, de cette difficile reconstruction. En 1725, le voyageur français Teyssonnet avait déjà vu détériorées ou tombées deux arches supérieures de ce magnifique pont romain. En 1785, le naturaliste français *Desfontaine* a donné une nouvelle description détaillée de l'état où se trouvait alors cette œuvre du peuple-roi. L'architecte chrétien, appelé sept ans plus tard par le bey, rebâtit la partie supérieure du pont et utilisa à cet effet les pierres du plateau de Mansourah et d'un arc de triomphe (le Ksar el Roulaf). L'œuvre de reconstruction ne fut pas de longue durée. Sous notre domination, à la date du 18 mars 1857, l'une des piles du pont s'écroula; il fallut à coups de canon renverser le reste du monument. Le pont actuel, placé à quelque distance en amont du pont romain, date de 1863; c'est une œuvre grandiose et hardie, plus élevée que l'ancien pont de 20 mètres. Le pont se compose, de chaque côté des deux rives, de deux viaducs formés de deux arcades en maçonnerie, qui laissent entre eux une distance de 56 mètres. Au-dessus de cet espace s'élance une arche en fonte réunissant les deux séries d'arcades et jetée sur un gouffre de 120 mètres de profondeur.

Dans le même volume, M. Féraud donne l'analyse d'une chronique arabe du Sahara, de Constantine et de Tunis. Cet ouvrage, intitulé *Kitab el Adouani*, n'est qu'un extrait composé de mémoires d'un ouvrage plus considérable que nous ne possédons pas encore. Dans son état actuel il a été découvert par M. Berbrugger, l'éminent bibliothécaire et conservateur du musée d'Alger, pendant une de ses courses fatigantes et hardies dans le midi de l'Algérie. A cette occasion, M. Féraud nous apprend que beaucoup de documents arabes ont complètement disparu à la suite de notre occupation du pays. Les musulmans fanatiques, possesseurs de ces trésors littéraires, les ont transportés en Tunisie.

Le sujet principal de la chronique en question, c'est l'entrée des Troud, horde guerrière et conquérante, en Ifrikia (Tunisie), et la conquête du Souf par ces Troud.

Les faits et les traditions que renferme le *Kitab el Adouani*, confirment ou complètent, par exemple, la chronique d'Ibn Khaldoun du Kaïrouan.

M. Féraud, dans son introduction, nous donne de curieux détails de

mœurs sur les habitants du Sahara, de Constantine et de Tunis ; il rappelle les merveilles accomplies par nos ingénieurs depuis une douzaine d'années, en forant des puits artésiens et dotant d'une inappréciable ressource les localités sises entre Biskra et Tuggurt. Ainsi, les événements contemporains viennent ajouter un intérêt de plus à ces relations historiques, mises à jour par les infatigables membres de la Société de Constantine. Nous ne pouvons que leur payer un tribut de sympathique respect.

Ce sentiment m'a été plus particulièrement inspiré par une notice de M. Mercier, interprète judiciaire, sur une reine berbère, connue dans les chroniques sous le nom de la Kahéna, et assimilée par l'interprète à notre Jeanne d'Arc. La comparaison est peut-être un peu hardie, car la *Kahéna* ou la *Sorcière* n'avait rien de virginal. Voici en quelques contours ce curieux épisode de l'invasion arabe dans le nord de l'Afrique.

C'est vers 646-647 de notre ère qu'eut lieu, sous Okba Ibn Nafâ, gouverneur du Kaïrouan, la seconde invasion arabe. Les conquérants mahométans furent d'abord bien accueillis par les Berbères indigènes, car les gouverneurs byzantins avaient réussi à se faire détester. Mais bientôt les Berbères, en partie idolâtres et tourmentés par le fanatisme arabe, s'aperçurent qu'ils n'avaient fait que changer de maîtres, et que les Byzantins valaient mieux que leurs successeurs. Une révolte générale fut organisée, et Okba, qui avait pénétré jusqu'aux bords de l'océan Atlantique, se trouve, lors de son retour dans le Sahara algérien, surpris à Tahouda, près de Biskra ; il périt avec son escorte (682). Le chef berbère, Kocéila, périt à son tour dans une rencontre avec Zohéir, chef arabe, lequel fut écrasé par les Byzantins venus de Sicile.

Pendant ces luttes qui faisaient passer du jour au lendemain le littoral de l'Afrique du nord sous les dominations des vainqueurs éphémères, les montagnes de l'Aurès se maintenaient indépendantes. A vingt lieues de Lambessa, à Bar Aïa, résidait alors une reine berbère, d'origine juive ; elle s'appelait Dihya, mais les Arabes ne la connaissaient que sous le nom de la Kahéna ou la sorcière, parce qu'elle passait pour être adonnée aux sciences occultes. En 689 de notre ère, Hassan, le gouverneur de l'Égypte, vint, au nom du khalife, reprendre Kaïrouan, attaquer et prendre Carthage, puis fonder sur la montagne où la Kahéna jusqu'ici avait maintenu son autorité. Une rencontre eut lieu à Miskiana ; la victoire se déclara en faveur de la souveraine juive, qui entra triomphante à Kaïrouan et à Carthage. Hassan, le gouverneur de l'Égypte, s'était dérobé par la fuite aux ressentiments que la reine était en droit de nourrir contre lui. Mais ici se révèle le noble côté du caractère de la Kahéna : tous les prisonniers arabes

furent traités avec humanité; Khaled, un chef arabe, fut même adopté par la reine comme son *troisième* fils.

Pendant cinq ans, la Kahéna ne fut attaquée ni dans la plaine ni dans le massif des montagnes. En 693, Hassan, qui avait réuni de nouvelles forces, marcha contre elle, et Khaled, son fils adoptif, la trahit. La désaffection, d'ailleurs, s'était mise dans les rangs des troupes berbères et de toute la population indigène. Pour enlever aux Arabes les moyens de subsistance, la reine avait fait impitoyablement ravager tout le littoral depuis Tanger jusqu'à Tripoli et s'était enfermée à Kiar el Ledjem, puis retirée sur les hauteurs de l'Aurès. A la trahison de Khaled vint se joindre la soumission des deux fils de la Kahéna; celle-ci mourut en combattant. Le brillant, mais tragique épisode de son règne éphémère se termina par la soumission totale des Berbères et leur conversion finale à l'islamisme.

La Société géographique de Dresde demande à faire un échange de Bulletins. Le numéro qu'elle nous envoie renferme une masse de rapports et de mémoires curieux. Je citerai une relation de M. Pfund, sur un hiver passé dans l'État d'Illinois. C'est le tableau des souffrances endurées par trois émigrés enfermés dans un *loghouse* pendant un hiver véritablement arctique, sans moyen de se garantir contre le froid excessif.

Une relation de M. Mehwald, sur les glaciers innombrables et les magnifiques cascades de la Norvège, contient la nomenclature, non pas aride, mais animée de ces merveilleux accidents de la nature dans l'un des pays les plus pittoresques du monde.

Une monographie savante de Woldemar Schulz, jeune savant, trop tôt enlevé à la science, offre des études ethnographiques et linguistiques sur les peuplades indiennes de l'Amérique méridionale, et traite la question de la colonisation dans ces contrées jusqu'ici imparfaitement explorées. C'est un ouvrage posthume qui aura sans doute l'honneur de la traduction dans quelques revues anglaises ou françaises plus spécialement consacrées aux études géographiques.

Dans les procès-verbaux des séances se trouve un rapport de M. Gerstæcker, sur son voyage dans l'État de l'Équateur, et une relation de M. Schubart, sur le tremblement de terre qui a détruit, il y a quelques années, la ville de Mendoza, dans la confédération Argentine.

Je dois me borner à ces indications, parce que la matière contenue dans le volume indiqué ne rentre pas dans la série ordinaire de nos travaux.

La Société archéologique de l'ancien duché de Nassau, siégeant à Wies-

bade, nous envoie le 9^e volume de sa collection (année 1868), très-beau, très-substantiel, orné de lithographies, etc. Ce sont des ecclésiastiques, des chanoines, des professeurs, des instituteurs, qui fournissent le contingent le plus considérable des monographies et mémoires sur les personnalités éminentes ou les antiquités de la vallée moyenne du Rhin.

M. le chapelain Münz (de Francfort-sur-le-Mein) reproduit avec une énergique fidélité le tableau de la Germanie, tel que Tacite l'a tracé, mais en y joignant des citations empruntées à Salvien et aux épîtres de saint Boniface. C'est un parallélisme fort ingénieux entre les anciens Germains païens et les Germains convertis; en résumé, la comparaison n'est pas toujours à l'avantage des nouveaux convertis. Dans une lettre adressée par saint Boniface à Ethelbald d'Anglie (en 745), l'apôtre de la Germanie reproche au souverain de n'avoir point conservé les mœurs pures des anciens Germains.

Nous rappellerons ici que Salvien, né à Cologne, plus tard moine à Lérins, flagelle (en 445), dans son ouvrage *De Gubernatione Dei*, les chrétiens, ses contemporains. Son traité est une vraie satire sur les mœurs de l'empire romain du cinquième siècle. M. Münz fait plus spécialement ressortir les paragraphes relatifs à Trèves et à Cologne. Dans la première ville, à plusieurs reprises saccagée par les peuples barbares, les survivants se livraient aux vices les plus effrénés, comme s'ils avaient éprouvé le besoin de s'étourdir sur la ruine qui allait les frapper eux-mêmes.

M. Lupus, à Iserlohn, rapporte une série d'inscriptions empruntées surtout aux musées de Wiesbade et de Darmstadt.

M. Becker (de Francfort) recherche les traces les plus anciennes du christianisme dans les contrées du Rhin moyen. C'est aussi une contribution à l'épigraphie. Cologne, par exemple, fournit une touchante inscription consacrée au souvenir d'un enfant de sept ans, nommé *Leontius*, *puer dulcissimus patri pientissimus matri; innocens funere raptus-beatus-mente felix et in pace recessit*.

M. Schalk récapitule les découvertes récentes faites à Wiesbade; il appelle l'attention sur un cadran solaire qui ressemble à celui trouvé à Pompéi, en 1832, et sur une pierre quadrangulaire dédiée à la déesse Sirona.

Le même auteur fait le commentaire d'une prière chantée ou prononcée par les enfants, dans les différents dialectes allemands des bords du Rhin et de Westphalie, de la Scandinavie, d'Angleterre, etc. L'Alsace figure aussi parmi les contrées qui fournissent leur contingent à cette formule

ou à ce chant doublement remarquable au point de vue linguistique et symbolique. Les anges gardiens dont il est question dans la prière, et qui paraissent dans tous les échantillons fournis par le collecteur, les anges gardiens varient, quant à leur nombre, entre 3 et 14. M. Schalk rapporte chaque fois le chiffre à un symbolisme sacré.

M. Keller, pasteur à Sulzbach, donne une biographie de Guillaume-Hyacinthe de Nassau-Siegen, l'un des prétendants à la succession de la maison d'Orange (1666-1743).

Je m'arrête involontairement, car ce beau volume fournirait indéfiniment des matériaux à des communications intéressantes et détaillées.

M. Louis Benoît, bibliothécaire à Nancy, nous envoie deux petites brochures avec lithographies.

L'une porte le titre de: *Notice sur les antiquités du département de la Meurthe et des cimetières de la période gallo-romaine*. Elle indique les cimetières des forêts qui s'étendent de Saverne au Donon, rappelle les recherches faites par l'un de nos membres, M. A. Goldenberg, au plateau du Gross-Limmersberg; les stèles cunéiformes taillées dans le grès des Vosges à Dreyheiligen (canton Hohwalsch ou Walscheid d'en haut). Dans les planches il reproduit entre autres la stèle de *Magiorix*, traitée par notre collègue M. de Morlet, et décrit un dolium funéraire en grès vosgien, des environs de Millersheim, type du mode de sépulture usité pour l'incinération.

M. Benoît établit en principe que les tombeaux cunéiformes ne provenaient point des Triboques.

Un paragraphe spécial est rempli par la description d'un motif souvent reproduit, à savoir du groupe du cavalier terrassant un monstre anguipède.

Le groupe le mieux conservé et le plus complet est celui que l'on a trouvé dans la forêt de Hommert. Ces simulacres étaient très-nombreux, répandus sur les deux versants des Vosges, d'Épinal jusqu'à Spire. Est-ce le type d'un Hercule vainqueur des géants? M. Jules Simon en fait une divinité topique inconnue, un de ces *dii indigetes* adoptés publiquement par les conquérants romains.

La seconde brochure de M. Benoît porte le titre de: *Élisabeth de Lorraine (Vaudemont), régente de Nassau-Saarbrück († 1455), et le Burgfried de Niederstinzel*. Cette princesse était la grand'tante du vainqueur de Charles le Téméraire; son mausolée occupe la place d'honneur dans la nécropole d'Arnwald. Elle était l'épouse de Philippe I^{er}, comte de Nassau-Saarbrück, puis régente du comté et tutrice de son fils.

Pour une partie de ses États elle a reçu l'investiture de l'empereur Sigismond; de l'évêque de Metz pour une autre partie.

On a retrouvé la correspondance de la régente avec son frère Antoine de Vaudemont, pendant les années 1436-1441.

Quant au Burgfried ou à la paix castrense de Niederstinzeln, conclue en 1436, Élisabeth y a pris part, dans l'intention d'obvier aux effets désastreux de l'invasion des Armagnacs.

La Commission archéologique de Saint-Petersbourg continue à nous envoyer ses magnifiques *Comptes rendus*, accompagnés de planches. En dernier lieu, ce sont les fouilles faites pendant les années 1865 et 1866 qui ont fourni la matière des deux cahiers que nous tenons en main. Les rapports en tête des cahiers émanent du comte Serge Stroganoff; ils sont écrits dans notre langue. Les mémoires explicatifs des planches sont de M. Stephani; composés par un savant allemand, ils sont saturés de la science archéologique allemande, hérissés de citations et instructifs à un haut degré, même pour les savants qui ont fait de l'archéologie leur étude spéciale.

Je ne puis qu'indiquer ici sommairement les localités où les fouilles ont été continuées ou entreprises. C'est avant tout la presqu'île de Taman, où, pendant les années précédentes déjà, des découvertes considérables ont répondu à l'attente et aux sacrifices d'argent que la Commission s'était imposés; puis, dans les steppes qui s'étendent à l'est de la Russie d'Europe, en Sibérie, dans la Russie septentrionale, sur les confins de l'Altai, etc., etc. Pour la plupart, ce sont des tumuli que l'on met à jour, les uns appartenant à des époques faciles à déterminer, d'autres à des époques antéhistoriques, à des civilisations primitives. Dans ces vastes champs ouverts à l'exploration scientifique, sur les confins de l'Europe et de l'Asie septentrionale, si tous les objets découverts ne sont pas neufs, tous ont cependant l'attrait de la nouveauté, à raison même de la distance de ces localités, éloignées du centre de la culture antique.

Les savants qui se vouent à ces explorations lointaines méritent, à mon gré, un double éloge; il faut braver à la fois un climat souvent très-capricieux et rude, même dans la bonne saison, et des pays inhospitaliers. Cette remarque s'applique moins aux travaux dans la presqu'île de Taman, sous la direction de M. Lutzenko, directeur du musée de Kertch. Le résultat de ces fouilles, pratiquées dans des tombes en pierre, consiste surtout en équerres de bronze, en armes et armures, en bagues, en une couronne de feuilles d'olivier en or. Dans un tumulus de l'Ostry Kourgan,

M. Lutzenko a découvert des catacombes avec squelettes, des couronnes funéraires en or menu, des médaillons, des vases, des monnaies en cuivre; dans une autre tombe, il a trouvé des monnaies byzantines de Basile II et de Constantin IX (tombe de la seconde moitié du onzième siècle); à Kertch même, le torse d'une statue de Dionysius a été mis au jour.

A une dizaine de lieues du Dniéper, les tumuli, malheureusement, avaient déjà été fouillés par des pillards; on a découvert entre autres une tombe de onze chevaux avec harnachements, avec des selles ornées de plaques en or. Ces sépultures révèlent l'existence, sur la rive gauche du Dniéper, de hordes scythes, probablement du quatrième siècle avant notre ère.

M. Tiesenhausen a dirigé des fouilles dans les steppes du Don, près d'Aksaï. On y a découvert des squelettes, des ustensiles, des armes.

Une partie de la Russie septentrionale a été explorée par M. Lerch. Dans le gouvernement d'Olonetz, ce sont des armes en pierre, à l'usage des aborigènes de cette contrée, et pareilles à celles de la Finlande qui ont été recueillies par ce chercheur; dans le gouvernement de Wologda, le même a découvert un cimetière tchoude.

Aux environs de l'Altaï, les recherches archéologiques ont été faites par M. Radlof; dans un cimetière aux environs de Katoudar, des armes et même des restes de vêtements ont récompensé les soins de l'explorateur.

Dans le district d'Astrakan, 745 monnaies d'argent, provenant de la Horde-d'Or, et appartenant par conséquent au quatorzième siècle, ont pu être collectées.

D'après ces simples indications, très-incomplètes, on ne sera pas étonné d'apprendre que, dans une seule année (1865), la Commission archéologique de Saint-Petersbourg a dépensé, pour fouilles et acquisitions d'objets antiques, au delà de 120,000 fr.

En 1866, les explorations ont été reprises dans la presqu'île de Taman, autour de la montagne dite de Mithridate. Je ne puis m'étendre davantage en énumérant les nombreux objets antiques de toute nature trouvés par M. Lutzenko, et qui sont plus ou moins analogues à ceux trouvés l'année précédente. Je me borne à citer: une couronne mortuaire, des boucles d'oreilles, des bracelets en or, divers bijoux, un cercueil en bois d'un travail de fine menuiserie orné de colonnettes et de moulures; le cercueil abritait le squelette d'une femme, avec des boucles d'oreilles, une couronne, un collier, des bagues, des perles, un miroir, une corbeille en branches de saule. Dans une catacombe, on a découvert vingt cercueils en bois à demi vermoulus; dans d'autres tombes, des monnaies de cuivre,

de Panticapée; une statuette d'Harpocrate en terre cuite; des vases ornés de peintures jaunes sur fond noir, etc.

La steppe des Kirghises a été explorée par M. Radlof; celle des cosaques du Don, par M. Tiesenhausen, avec des résultats analogues à ceux des années précédentes.

Il a de plus recueilli, grâce à quelques amateurs libéraux, un groupe en bronze représentant des lutteurs, un vase en bronze représentant des jongleurs, des perles en calcédoine et en cornaline, des plaques en or provenant de vêtements. M. Radlof a trouvé, dans la Sibérie occidentale, près d'Idugul, des tombes avec squelettes recouverts de couches d'écorce de bouleau, des armes, des ornements; à 25 verstes du lac d'Oubinsk, des tumuli avec des squelettes portant sur la tête une houe de fer; près de la rivière d'Om, un vaste cimetière; des restes d'une forteresse, avec des fragments de poterie, des briques cuites, des pots, etc.; sur les bords de l'Irtisch, des tumuli de formes particulières; dans la ville de Semi-palatinsk, un squelette avec boule de jaspe, un miroir en or.

Des dons de toute nature affluent au musée de la Commission archéologique de Saint-Petersbourg. Le compte rendu en fait l'énumération.

Quelque incomplètes et fugitives que soient ces notes, elles vous laissent entrevoir quel intérêt se rattache à ces fouilles de l'extrême nord de l'Europe et d'une partie de la Sibérie.

L. SPACH.



LES DYNASTES

DE

GEROLDSECK-ÈS-VOSGES.

INTRODUCTION.

Dans une première monographie, qui a paru l'an dernier, d'abord dans le *Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace*¹, puis, après une refonte partielle, en une brochure séparée, nous avons essayé de retracer les annales de la maison de Geroldseck dont le donjon patrimonial couronne l'une des cimes de la Forêt-Noire, et nous avons indiqué qu'elle ne doit pas être confondue avec une autre maison, de même nom et de même rang, dont les châteaux se trouvent dans les Vosges, au-dessus de Saverne, et qui était connue pour ce motif sous le surnom de Geroldseck-ès-Vosges, *in Vosago, am Wasichen*².

Nous nous proposons aujourd'hui de compléter notre travail en cherchant à reconstituer l'histoire de cette autre maison de Geroldseck, plus spécialement alsacienne, et qui, pour avoir disparu de la scène du monde bien avant celle de l'Ortenau, n'en a pas moins joué dans notre province un rôle dont de nombreuses chartes attestent encore l'importance.

Nous n'avons plus eu, cette fois, le privilège de trouver la voie frayée par de consciencieux et savants devanciers : sauf SCHÆPFLIN, qui consacre aux Geroldseck d'Alsace une page de son *Alsatia illustrata*, aucun historien n'a encore essayé de rassembler les éléments de leur généalogie, et c'est directement dans les archives, dans les recueils de titres, ou dans les rares indications de nos chroniqueurs que nous avons dû les chercher.

1. *La Seigneurie de Hohengeroldseck et ses possesseurs successifs*; *Bulletin*, II^e série, t. VI, *Mém.*, p. 62, et in-8°, Strasbourg, Noiriél.

2. On traduit quelquefois *am Wasichen* par AUX-Vosges ; l'expression ÈS-Vosges (*dans les Vosges*) nous paraît plus française.

Aussi ne nous faisons-nous aucune illusion sur les imperfections et les lacunes que présente notre exposé; mais nous espérons que, fondé exclusivement sur des titres contemporains, il pourra, malgré son insuffisance, présenter quelque intérêt et servir de point de départ à ceux qui, plus habiles ou plus heureux, seraient tentés de reprendre après nous l'histoire de cette puissante et noble famille de dynastes alsaciens¹.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de la famille de Geroldseck; sa parenté avec les Hohengeroldseck. Les sires de Thiersberg.
Le chanoine Renault de Geroldseck-Soultz.

Les anciens chroniqueurs, MATHIEU DE PAPPENHEIM, HERTZOG, etc., admettaient généralement que tous les Geroldseck, tant ceux de la Forêt-Noire que ceux des Vosges, avaient une commune origine et que la similitude de leur nom n'était pas due au hasard seul.

Nous nous sommes déjà expliqué, dans les premières pages de notre précédent travail, sur cette origine, qui, en tant qu'on la chercherait à Rome, est manifestement fabuleuse. Nous avons également indiqué nos doutes quant à la parenté que l'on induirait d'une simple analogie de noms entre les Geroldseck de la rive droite et les Geroldseck de la rive gauche du Rhin. Depuis lors nul document ne nous a démontré que nos scrupules manquaient de base, et nous ne retirons rien de nos observations.

Toutefois, nous devons dire que l'un des historiens les plus judicieux et les plus autorisés de l'Alsace, l'abbé GRANDIDIER, n'a pas craint d'accepter la partie du récit de Mathieu de Pappenheim qui est relative à la communauté d'origine des deux maisons, et considère Othon l'Ancien, avoué de Marmoutier en 1120, comme l'auteur de l'une et de l'autre, par ses deux fils, Bourcard I^{er} et Othon II². Grandidier ne fournit, à l'appui de la Chronique de Pappenheim, aucun argument péremptoire; mais le fait seul de son adhésion nous détermine à indiquer tout au moins cette filiation en en laissant la responsabilité à son auteur³.

1. Nous tenons à déclarer ici combien nos recherches aux Archives du Bas-Rhin ont été facilitées par l'excellent *Inventaire*, rédigé par M. Louis SPACH, archiviste en chef du département.

2. GRANDIDIER, *Œuvres historiques inédites*, éd. Liblin, t. III, p. 4.

3. La Chronique de MATHIEU DE PIBERBACH ET PAPPENHEIM, *Tractatus seu historia de origine progressuque... baronum de Geroltzeck*, est publiée dans (REINHARD) *Pragmatische Geschichte des Hauses Geroldseck*, Francfort et Leipsick, 1766; *Urkunden*, n° 1.

Il résulte de la charte de fondation de l'abbaye bénédictine de Saint-Jean-des-Choux (1127)¹ qu'Othon l'Ancien avait trois fils : *Diedericus*, *Burchardus* et *Otto*. C'est du second, Bourcard, que le chanoine de Pappenheim fait l'auteur des Hohengeroldseck, tandis qu'on considère généralement le troisième, Othon, comme la souche des Geroldseck-ès-Vosges.

Bourcard doit avoir épousé une comtesse de Veringen, et le fils issu de cette union, Wolfgang, marié à une fille du comte Sigebert II de Werde², serait le père de Walther I^{er}, sire de Hohengeroldseck, à partir duquel la généalogie de la famille se prouve par titres authentiques.

Nous devons ajouter que certains indices recueillis par M. le docteur Fridegar MONE, dans les notes dont il accompagne la *Chronique de l'abbaye de Schuttern*³, permettent de supposer que de ce Bourcard et de la comtesse de Veringen, sa femme, seraient également issus les sires de Thiersberg (*Tiersperc*, *Tiersberg*, *Diersburg*), dont la présence dans l'Ortenau au treizième siècle et la parenté avec les Geroldseck sont prouvées par plusieurs documents irrécusables.

Walther de Thiersberg (*Tirspere*), ainsi nommé du château, voisin de Lahr, dont la famille de Røder a ensuite acquis la possession, est mentionné comme témoin dans une charte du 12 (II Id.) avril 1197, par laquelle le margrave Hermann V de Bade et son frère Frédéric promettent à Helmwich, abbé de Seltz, moyennant un prêt de 200 marcs d'argent, de ne pas vendre à un autre que l'abbé, l'avouerie dont ils étaient investis⁴.

D'après M. Fridegar MONE, ce Walther serait le père de Henri de Thiersberg et de Walther I^{er}, sire de Hohengeroldseck. M. MONE s'appuie, non pour établir la double paternité de Walther de Tiersbere, — ce n'est évidemment à ses yeux qu'une probabilité, — mais pour prouver que Henri est frère de Walther I^{er}, sur un passage de la *Chronique* de GODEFROI D'ENSMINGEN, où Henri, sire de Tiersberg, est qualifié d'oncle paternel, *patruus*, de l'évêque Walther, fils de Walther I^{er}⁵. Or nous ne pensons pas que *patruus* puisse être pris, cette fois, dans son sens rigoureux; en effet, dans un passage de la *Chronique de Schuttern* elle-même, qui paraît avoir échappé à l'éditeur, du moins quant à ce point spécial, le même

1. SCHOEPLIN, *Alsat. diplom.*, n° 253.

2. SCHOEPLIN, *Alsat. illust.*, trad. Ravenez, t. V, p. 483, note du traducteur.

3. D. Fridegar MONE, *Chron. v. Schuttern*, in der *Quellensammlung* v. F. G. MONE, t. III, p. 101.

4. M. F. G. MONE publie ce document (*Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, VI, 423).

5. *Chronique de Godefroi d'Ensmingen*, éd. Liblin, p. 43.

Henri est dit tout simplement *episcopo cognatus*, c'est-à-dire apparenté à l'évêque¹; et, dans le traité de paix conclu en 1266 entre les villes et seigneurs qui avaient pris part à la guerre de 1262, Henri est expressément désigné par Walther I^{er} comme son cousin (*sin vetter*)². De la comparaison de ces textes nous concluons que Walther de Thiersberg est le frère, non de Walther I^{er}, mais de son père Wolfgang, si tant est qu'il ne faille pas chercher plus haut encore le lien entre les deux maisons. Dans notre hypothèse, Henri est effectivement le cousin germain de Walther I^{er}, ainsi que le qualifie le traité de 1266, et il est l'oncle à la mode de Bretagne de l'évêque Walther, ce qui explique tout à la fois les termes de *patruus* et de *episcopo cognatus*. Nous supposons que Henri, à défaut de Walther I^{er} de Geroldseck, eut deux autres frères, dont nous trouvons les noms, à la même époque, sur la liste des chanoines de Strasbourg: Berthold de Tiersberc, chanoine en 1244, prévôt de 1260 à 1268, et Hermann de Tierperc (*sic*), chanoine en 1255³.

Les Thiersberg succédèrent en 1213 aux comtes de Neubourg dans l'avocatie de Schuttern; et, en effet, Henri agit en cette qualité en 1235. Mais, après qu'il eut été tué à Hausbergen, aux côtés de son parent le landvogt Hermann (1262), la dignité d'avoué paraît être sortie de sa famille.

De son mariage avec Sophie de Zollern, Henri eut, selon M. Fridegar MONE, un fils, Hartmann, qui mourut le 9 mars 1264 et dont la *Chronique de Schuttern* reproduit l'épithaphe⁴. Est-ce ce Hartmann ou un autre membre de la famille qui épousa Heilicka de Lichtenberg, fille de Louis I^{er} et sœur de l'évêque Conrad de Lichtenberg? Nous ne saurions l'affirmer.

Ce qui est certain, c'est que, le 13 décembre 1279, l'évêque Conrad écrit une charte faisant savoir que son parent (*consanguineus*), Louis de Thiersberg, du consentement et de sa mère Heilicka de Lichtenberg, sœur dudit évêque Conrad, et de sa propre sœur, Heilicka de Thiersberg, à ce dûment autorisée par son époux, Guillaume, sire de Schwarzenberg, venait de donner au monastère de Sainte-Marie à Schuttern, diocèse de Strasbourg, un bien appartenant à la famille de Thiersberg à Friesenheim, pour la fondation d'une messe anniversaire⁵.

1. *Chron. v. Schuttern*, éd. Mone, 77.

2. Archives de la ville de Strasbourg, V. D. G., lad. III, fasc. 4, n° 8.

3. *Ex Libro coquinae, sive Libro rubro regule summi capituli Argent.*, transcrit par GRANDIDIER, *Œuvres hist. inéd.*, t. III, p. 196, IV, p. 2. Cfr., *ibid.*, t. III, p. 198; et MONE, *Quellensammlung*, t. III, p. 677.

4. *Chron. v. Schuttern*, *Quellensammlung*, III, 96.

5. La charte se trouve aux archives de Carlsruhe et est publiée dans la *Quellensammlung* de MONE, t. III, p. 101, note ***.

Louis doit être mort peu de temps après, sans laisser de postérité. Soixante ans plus tard, Wiric de Diersberg, fait prisonnier lors de la prise de la forteresse de Schwanau en 1333, signa en 1334 des lettres de réconciliation avec la ville de Strasbourg, les ducs d'Autriche et Jean de Hallwiler, préfet du Sundgau¹. C'est la dernière fois que nous avons rencontré le nom de Tiersberg; encore ce Wiric n'était-il peut-être qu'un ministériel et non un membre de la famille des dynastes de même nom. REINHARD, dans les pièces justificatives de sa *Pragmatische Geschichte des Hauses Geroldseck*, nomme pendant la seconde moitié du quatorzième siècle trois ou quatre Thiersberg qui sont manifestement étrangers à ceux dont nous venons d'esquisser la généalogie².

Indépendamment de la branche de Tiersberg, la famille des Geroldseck de l'Ortenau paraît avoir produit au treizième et au quatorzième siècle d'autres branches encore que celles dont nous avons essayé, après REINHARD, de reconstituer la filiation dans notre précédent mémoire.

Il existe aux Archives départementales du Bas-Rhin³ toute une liasse de certificats latins et allemands, tendant à fournir les preuves de noblesse requises d'un certain Rénault (*Reinold*) de Geroldseck, chanoine d'Augsbourg, pour être admis dans le chapitre de la cathédrale de Strasbourg, en 1427.

Voici, d'après ces certificats, la filiation d'une branche que nous ne pouvons, eu égard aux alliances indiquées et aux documents qui justifient la généalogie adoptée par nous, considérer que comme spéciale et indépendante des autres :

I. N. de Geroldseck, marié avec une comtesse de Sponheim. C'est peut-être Walther II, sire de Hohengeroldseck-Veldenz, dont l'épouse se nommait Imena de Sponheim.

II. Jean, marié avec Agnès, comtesse de Fürstenberg.

III. Walther, marié avec Marguerite, fille d'un comte palatin de Tübingen et de Marguerite, comtesse de Venningen.

IV. Conrad de Geroldseck, « en son vivant seigneur de Soultz », marié avec Anne, fille de Conrad, duc d'Urslingen, et de Verena, baronne de

1. SCHOEPLIN, *Als. illustr.*, II, p. 594, § 298, ou trad. Ravenez, t. V, p. 586, d'après le *Cod. membr. diplom. Argent. de anno MCCCLXX*, f° 149.

2. En 1336, Jean de Tiersberg (p. 70); en 1370, Robert (p. 79), et, en 1394, un autre Jean (p. 98).

3. G. 3489. Voy. spécialement la pièce dressée, sur l'ordre des dignitaires du chapitre, par Itell de Westernach, le 1^{er} jeudi après la Saint-Michel 1427. ...

Krenkingen (elle-même fille de Luttelmann, sire de Krenkingen, et d'une baronne d'Usenberg).

V. Enfin, le *de cujus*, Rénault de Geroldseck, chanoine d'Augsbourg.

Walther, l'époux de Marguerite de Tübingen; paraît avoir eu trois fils : Conrad, ci-dessus nommé; Henri, qui fut connu comme son père sous le nom de *von Tübingen*, et Walther, que l'historien des palatins de Tübingen, SCHMID, considère comme le Geroldseck de ce prénom tué en 1386 à la bataille de Sempach¹.

Il résulte de la filiation authentique du chanoine Rénault, qu'à moins qu'il y ait eu dans la famille de Tübingen deux Marguerite exactement à la même époque, M. Frid. MONE se trompe lorsqu'il fait de Walther, époux de cette dame, le fils de Walther IV de Geroldseck-Lahr et d'Anne de Fürstenberg, et le petit-fils de Walther III et d'Élisabeth de Lichtenberg².

Non-seulement l'époux de Marguerite de Tübingen n'était pas fils de Walther IV, puisque son père se nommait Jean et sa mère Agnès de Fürstenberg, mais encore Walther IV, d'après des chartes publiées par REINHARD et non contestées par M. MONE, avait épousé Susanne de Ribeau-pierre et non Anne de Fürstenberg, qui était au contraire, selon toutes les probabilités, l'épouse de Walther III, de Geroldseck-Hohengeroldseck, le vaincu de Schwanau (1333)³.

D'autre part, la filiation de Rénault permet de déterminer, plus complètement que REINHARD n'a été à même de le faire, la généalogie de la ligne de Geroldseck-Soultz : elle démontre que Walther, dont il s'occupe dans son § LII, est bien réellement le père de Conrad et par conséquent l'aïeul de Jean, dernier représentant mâle de cette ligne.

Nous ne voulons pas nous étendre sur cette question qui, quoi qu'on fasse, est encore enveloppée de nuages et dont la solution n'a qu'un médiocre intérêt pour l'histoire d'Alsace. Mais nous en avons dit assez pour montrer combien ces vieilles généalogies sont difficiles à débrouiller, quelle confusion y apporte la répétition perpétuelle des mêmes prénoms et à quelles réfutations est exposé l'auteur le plus scrupuleux et le plus compétent; ce sera notre excuse en cas d'erreur, à nous qui ne pouvons prétendre au second de ces qualificatifs⁴.

1. SCHMID, *Gesch. der Pfalzg. v. Tübingen*, 417, cité par MONE, *Quellensammlung*, III, p. 120, note *.

2. *Quellensammlung*, III, p. 677.

3. *Pragmatische Gesch. des Hauses Geroldseck*, 1^{re} partie, p. 90-91, et 35.

4. Puisque nous avons été amené à revenir sur quelques-uns des points touchés dans notre *Seigneurie de Hohengeroldseck*, nous devons rectifier, dans sa dernière ligne con-

CHAPITRE II.

L'abbaye de Marmoutier et ses avoués. Filiation des premiers Geroldseck connus.

Les évêques Conrad et Henri de Geroldseck.

Les documents les plus anciens dans lesquels il soit question des dynastes de Geroldseck datent des premières années du douzième siècle et les désignent comme avoués de l'abbaye de Marmoutier.

C'est probablement à la même époque que remonte la construction du plus grand des deux châteaux dont ils prirent le nom. Mais on peut admettre que leur arrivée dans le pays est bien antérieure et qu'au moment où ils apparaissent dans les chartes, ils jouissaient déjà depuis une assez longue période d'années des droits et prérogatives attachés à la qualité d'avoué.

On sait que l'abbaye de Marmoutier doit sa fondation à saint Léobarde, disciple de saint Colomban, qui au sixième siècle quitta le couvent de Luxeuil pour aller établir sa *cellule* sur le penchant oriental des Vosges, dans l'une des riantes vallées que traverse aujourd'hui la route de Was-selonne à Saverne. Dotée par le roi Childeberr II d'un vaste domaine connu sous le nom de Marche d'Aquilée¹, la *cellule* de Léobarde ne prit néanmoins un accroissement proportionné à l'étendue de ses possessions qu'un siècle après, sous l'abbé Maur, que l'on considère comme le second fondateur de la maison et qui lui donna son nom (*Maurimonasterium*, *Maurmoutier*, *Marmoutier*). En 846, Louis le Débonnaire y appela, pour y rétablir la discipline, le célèbre saint Benoît d'Aniane, et, plus tard, l'abbaye ayant invoqué sa protection, il la plaça, avec tous ses biens, sous la juridiction de l'évêque de Metz².

cernant la famille DE LA LEYEN, une assertion qui était exacte en 1855 et en 1856, dates des ouvrages que nous avons consultés pour cette partie de notre travail, mais qui, heureusement pour l'avenir de cette antique et illustre maison, a cessé de l'être depuis. Bien loin de n'avoir pas de postérité, le prince héréditaire ERWIN DE LA LEYEN a, au contraire, de son mariage avec la princesse Adélaïde, fille de Charles-Théodore, prince DE LA TOUR ET TAXIS, et de Juliane, comtesse d'Einsiedel, quatre filles et un fils: SOPHIE, née en 1855; MARIE, née en 1857; JULIE, née en 1860; ERWIN, né en 1863, et EUGÉNIE, née en 1867. (*Almanach de Gotha*, année 1869, p. 196.) Nous devons à l'obligeance de M. Ed. DE FEHRENTHEIL ET GRUPPENBERG, la généalogie de ses enfants, dressée à 128 quartiers.

1. M. P. RISTELHUBER a publié, dans le *Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace* (II^e série, t. II, p. 184), une notice sur la Marche d'Aquilée, son étendue et l'origine de cette expression.

2. GOLBÉRY ET SCHWEIGHÆUSER, *Antiquités de l'Alsace*, 2^e section, p. 105 et suiv.

La marche de Marmoutier, ainsi qu'on continua à l'appeler, devint, par là même, un fief mâle relevant du siège de Metz ; et c'est probablement peu de temps après que les ancêtres de nos dynastes en furent investis, avec la mission de défendre la maison de Dieu contre tous ses ennemis.

Dans l'origine la Marche comprenait un assez vaste territoire ; au nord, elle s'étendait jusqu'à la Zorn et embrassait, au midi, la région montagnaise où devait s'élever, au douzième ou au treizième siècle, la forteresse d'Ochsenstein. Nous devons dire en passant, sauf à y revenir plus tard, que de la construction de cette forteresse sur un territoire dont nos dynastes étaient les avoués, on a conclu que les Ochsenstein et les Geroldseck formaient deux branches issues d'une même souche. Plusieurs documents corroborent cette présomption.

Peu à peu, la Marche perdit de son étendue primitive. Dans la seconde moitié du quatorzième siècle, à l'époque où on l'appelait plus communément la seigneurie de Geroldseck, elle comprenait les localités suivantes : les deux châteaux de Geroldseck, la ville de Marmoutier, les villages de *Rittenburg* (Reutenbourg), *Schweinheim*, *Viller* (Lochwiller), Gottenhausen, *Synnenkrist* (*Signum Christi*, Singrist), *Sallendal* (Salenthal), *Dompestal* (*Dumphilsdal*, Dimbsthal), *Heigenheim* (*Hegeheim*, Hægen, Hegenheim), *Dompeter* (*Dumpheter*, Thal), *Swabwiler* (*Swewiler*, Schwæbwiller), *Walttershoven* (Waldshofen, Saint-Gall), *Garrberg*, etc.¹ D'autres pièces contemporaines mentionnent, en outre, *Boel* ou *Bohel*, diverses cours dépendant des couvents de Marmoutier et de Sindelsberg, et même *Oderswiler* (Otterswiller), ce qui pourrait n'être, au surplus, qu'une erreur de copiste, car il est douteux que, vers la fin du quatorzième siècle, cette localité dépendit encore de la seigneurie de Geroldseck².

De ces diverses localités, la Marche ne comprenait plus, avant la révolution française, que Marmoutier, avec les ruines des deux Geroldseck, plus les huit villages de Lochwiller, Reutenbourg, Singrist, Salenthal, Dimbsthal, Hegenheim, Thal et Gottenhausen ; les autres avaient été aliénés ou détruits.

En quoi consistaient les fonctions d'avoué dont la jouissance de la Marche constituait en quelque sorte la rémunération ? Un règlement fort ancien, puisqu'il date de l'an 1163 et n'était très-probablement, à ce mo-

1. Cité d'après les lettres d'investiture données, le 29 décembre 1387, par Rodolphe, évêque de Metz, à Volmar, sire de Geroldseck. (Archives du Bas-Rhin, E, 2841, 2, copie.)

2. Voy. aux mêmes archives, E, 2841, 1, une copie, *non vidimée*, de la convention conclue entre Volmar de Geroldseck et l'évêque de Metz en 1381, au sujet du partage éventuel de la seigneurie.

ment, que la reproduction textuelle de règlements antérieurs, fournit, quant à Marmoutier, des renseignements curieux et précis¹. L'avoué était chargé de présider les trois plaids généraux et les assises du tribunal supérieur de la Marche, de défendre les gens de justice contre les rancunes et les vengeances des accusés ou de leurs familles, de protéger les voyageurs, etc. En échange de ces services, il jouissait de la châtellenie de Geroldseck, du tiers des amendes et de diverses contributions en nature; lorsqu'il descendait de Geroldseck pour tenir des plaids ou des diètes, le maréchal de l'abbaye recevait ses chevaux à l'arrivée et leur donnait « en abondance », et aux frais de l'abbé, le foin et la paille nécessaires.

A part ses fonctions judiciaires, l'avoué était le défenseur et le conseiller attitré de l'abbaye; nul acte important ne pouvait s'accomplir sans son assentiment, et tout agresseur s'exposait à le rencontrer sur son chemin, au besoin la lance au poing. C'était là du moins, si nous pouvons ainsi dire, la théorie de cette institution. La pratique s'en écartait beaucoup, et tous les auteurs sont unanimes à dire que les sires de Geroldseck ont été bien moins les patrons désintéressés de l'abbaye de Marmoutier que ses spoliateurs. Les abbés se plaignent incessamment de leurs empiétements, et si, grâce à l'intervention des évêques, grâce à la menace des foudres spirituelles, ils obtiennent parfois de leurs redoutables protecteurs un acte de contrition, une promesse de résipiscence, il faut que le repentir ait été de courte durée, car les plaintes se reproduisent à toutes les époques et, en définitive, l'abbaye se trouva ruinée de fond en comble.

Le premier auteur connu de la maison de Geroldseck est Othon I^{er}, qui est mentionné en 1120 sous le nom de *Otto, senior, advocatus*, dans une charte relative à un échange d'immeubles entre les couvents de Marmoutier et de Sindelsberg².

Sept ans après, il figure comme témoin avec ses trois fils, *Diedericus, Burchardus* et *Otto*, dans la charte de fondation de l'abbaye bénédictine de Saint-Jean-des-Choux; cette fois il y est expressément appelé *Otto de Gerolzegg* (1126)³.

1. *Accord entre l'abbé Conrad et Otto de Geroltzecke au sujet de l'avouerie et de ses revenus, ainsi que des droits de juridiction et privilèges de l'abbaye* (1163), aux Archives du Bas-Rhin, II, 558, 7 (copie); voir aussi SCHÖEPLIN, *Als. dipl.*, n° 275, et un article de M. l'abbé HANAUER, *les Paysans de Marmoutier au neuvième et au douzième siècle*, dans les *Curiosités d'Alsace*, t. II, p. 354 et suiv.

2. SCHÖEPLIN, *Als. dipl.*, n° 247.

3. *Ibid.*, n° 253.

L'aîné des fils d'Othon I^{er}, *Diedericus*, *Dieder*, *Truther* ou Didier, épousa une dame nommée Berthe et en eut deux enfants : un fils, Conrad, et une fille, Adélaïde, qui devint la femme d'un sire d'Eschibach et la mère d'Ulric d'Eschibach, prévôt de Lucerne. L'existence de ces divers personnages est prouvée 1^o par la charte suivant laquelle Conrad, *in remedium animarum patris sui Trutheri et matris suæ Berchtæ*, fonde en 1137 le monastère des chanoines réguliers d'Ittenwiller, près d'Andlau¹; 2^o par une mention du nécrologe de l'abbaye de Pairis portant: *Memoria domini Conradi, præpositi Argentinensis, Adelheidis, sororis ejus, et Udalrici de Eschibach, filii dictæ Adelheidis, præpositi Lucernensis, qui nobis bona in Beinwilre, etc., contulere; Idibus maii 1168 (15 mai)*².

Ce Conrad, fils de Didier, est nommé, en 1144, dans une charte du prévôt Adelgot, parmi les chanoines de la cathédrale de Strasbourg; puis, dans des chartes de l'évêque Bourcard, archidiacre en 1153 et chorévêque en 1156; enfin, dans une bulle de l'anti-pape Paul III, vers 1166, grand-prévôt (*prepositus majoris ecclesie Argentinensis*)³; on vient de voir qu'en 1168 on le désignait, à Pairis, sous le même titre. Le 20 décembre (*in vigilia Thomæ apostoli*) 1179⁴, il fut élu évêque de Strasbourg; mais il n'occupa pas son siège pendant une année entière, car il mourut le 17 décembre (*XVI kal. jan.*) 1180⁵. Pendant son court épiscopat, Conrad de Geroldseck n'a pas eu le temps de laisser dans l'histoire une trace bien profonde; on néglige même quelquefois de le compter. Cependant il est nommé dans plusieurs chartes, notamment avec Louis de Bâle, Frédéric, duc de Souabe et d'Alsace, les comtes Amédée de Montbéliard et Louis de Ferrette, à la tête des seigneurs qui signèrent le diplôme de l'empereur Frédéric I^{er} pour l'abbaye d'Étival (11 oct. 1180)⁶. Dans notre *Seigneurie de Hohengeroldseck*, nous avons rangé Conrad, sur la foi de HERTZOG⁷, parmi les Geroldseck de l'Ortenau; on voit, par la filiation plus précise que nous indiquons ici, qu'il appartenait au moins autant aux Geroldseck-ès-Vosges, puisque son aïeul était avoué de Mar-

1. WIMPELING, *De Episc. Argent.*, p. 50.

2. *Necrologium eccl. Parisiensis* (*Gallia christiana*, V, 823), cité par GRANDIDIER, *Œuvres hist. inéd.*, t. III, p. 6, note 5.

3. GRANDIDIER, *loc. cit.*, note 2.

4. *Fragm. hist.* URSTISI, p. 95.

5. Nécrologe de la cathédrale de Strasbourg, cité et discuté par GRANDIDIER, *op. cit.*, t. III, p. 2, note 1.

6. Cité par GRANDIDIER (t. III, p. 213, n^o 66), d'après les archives de cette abbaye.

7. *Edels. Cron.*, liv. IV, p. 80.

moutier et que les Hohengeroldseck descendent, selon toutes les probabilités, d'un de ses cousins germains.

Le deuxième fils d'Othon I^{er}, Bourcard, est, ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'auteur présumé des sires de Hohengeroldseck et de Thiersberg.

Le troisième, Othon II, continua la maison de Geroldseck-ès-Vosges.

Enfin, on peut sans doute également ranger parmi les fils d'Othon I^{er}, bien que la filiation ne soit plus, cette fois, établie par titres, un chanoine de la cathédrale de Strasbourg, nommé Berthold, qui vivait dans la seconde moitié du douzième siècle et qui est mentionné 1^o dans un acte de 1160, comme *prepositus S. Petri* et chanoine de la cathédrale; 2^o dans un acte de 1193 et dans le nécrologe de la cathédrale, sous le titre de grand-chantre : *Bertoldus cantor, Bertholdus cantor de Geroltsekke*. Il mourut le 22 août (*XI cal. septemb.*), avant l'année 1201¹.

Il règne quelque incertitude sur la personnalité des Othon et des Bourcard de Geroldseck qui sont mentionnés dans un très-grand nombre de pièces de la seconde moitié du douzième siècle. Qu'Othon I^{er} ait eu un fils nommé comme lui et un autre fils du nom de Bourcard, c'est ce qui ressort positivement de la charte de 1127 que nous avons déjà citée. Il résulte également de l'acte de 1120, où le même Othon I^{er} est qualifié *senior*, qu'il était d'un âge avancé à l'époque où on l'y mentionnait et que, par conséquent, les diplômes, de 20 ou 30 ans postérieurs, dans lesquels le nom d'Othon reparait, peuvent être attribués sans scrupule à ses descendants.

Mais l'incertitude commence alors qu'il s'agit de déterminer si toutes ces pièces concernent un seul et même personnage, Othon II, ou si elles se partagent entre lui et un certain Othon III, que SCHŒPFLIN suppose avoir été son fils et dont GRANDIDIER paraît mettre en doute l'existence². Après un examen attentif des dates, nous n'hésitons pas à nous ranger à l'avis de SCHŒPFLIN; en effet, on retrouve les Othon de Geroldseck dans les chartes jusqu'en 1193 : pour qu'Othon I^{er} fût qualifié de *senior* en 1120, il fallait que son homonyme Othon II eût déjà atteint l'âge d'homme,

1. GRANDIDIER, *op. cit.*, t. III, p. 5, note 3, et p. 11, note 1. Le nécrologe porte textuellement : *XI cal. septemb., Bertoldus cantor obiit, qui dedit dimidium mansum Schaftoldesheim*, et le Livre de la règle de la cathédrale porte : *In Schaftoldesheim est dimidius mansus, minus uno agro, quem dedit Bertholdus, cantor de Geroltsekke*.

2. SCHŒPFLIN, *Als. illustr.*, t. II, p. 621, § 365; GRANDIDIER, *Œuvres hist. inéd.*, t. II, p. 4, note 2.

car on n'aurait pas donné l'épithète de *senior* au père d'un enfant; et si Othon II avait 20 ou 25 ans en 1120, il est impossible qu'il soit encore représenté comme agissant et guerroyant soixante-treize ans plus tard. Les dernières pièces qui puissent lui être attribuées sont celles de 1172 et 1182, où il est mentionné avec son frère Bourcard I^{er}, et encore admettrions-nous sans peine qu'elles s'appliquent de préférence à Othon III et à Bourcard II.

Quant aux Bourcard, le problème est d'autant moins aisé à résoudre que le nom de ceux dont l'identité est enveloppée de nuages, reparait pendant une période de 120 ou 130 ans. On est généralement d'accord sur un point, c'est que les nombreuses pièces que nous aurons à analyser se rapportent à trois personnes différentes : Bourcard I^{er}, frère d'Othon II; Bourcard II, fils d'Othon II, et Bourcard III, fils de Bourcard II; en effet, la filiation de Bourcard III est authentiquement établie, et les frères Othon et Bourcard sont mentionnés ensemble dans des chartes trop récentes pour pouvoir être attribuées aux deux dynastes de ce nom cités avec leur père Othon I^{er} dans la charte de 1127.

Nous tenons donc pour démontrée l'existence et d'Othon III et des trois Bourcard. Mais, d'une part, nous ne pouvons affirmer, en l'absence de tout document exprès, qu'Othon III et Bourcard II, en les supposant frères, soient les fils d'Othon II; et, d'autre part, nous reconnaissons volontiers que certaines pièces peuvent être attribuées avec autant de vraisemblance à Othon III qu'à Othon II, à Bourcard II qu'à Bourcard I^{er}, à Bourcard III qu'à Bourcard II, et *vice versa*.

Sous la réserve de ces observations, voici les documents dans lesquels il est question de ces différents dynastes :

En 1143, *Otto, hujus loci advocatus*, est mentionné dans une charte d'Anselme, abbé de Marmoutier, relative à une donation faite à l'abbaye d'un bien sis à Loubach. En 1147, *Otto, advocatus*, est témoin d'une convention conclue entre l'abbé Anselme et Bourcard, évêque de Strasbourg, au sujet d'une donation faite aux religieuses du Sindelsberg¹.

Otto de Geroldsecken, advocatus cœnobii S. Stephani in civitate Argentinensi, Othon, avoué du couvent de Saint-Étienne, à Strasbourg, est mentionné, en 1157, dans la charte de l'évêque Bourcard concernant ce couvent².

En 1158, *Otto de Geroldisecke, advocatus istius loci minoris*, figure, avec Hezelin de Wangen, comme témoin d'un contrat passé entre l'abbé

1. SCHOEPLIN, *Als. diplom.*, nos 273 et 279.

2. Charte citée par GRANDIDIER, *op. cit.*, t. III, p. 3, note 6.

de Neuwiller et Hugues, comte de Dabo, au sujet de biens sis à Dossenheim. A ses autres dignités, Othon joignait donc, en 1158, celle d'avoué de Neuwiller. Quatre ans après, en 1162, il est qualifié avoué de Haslach, dans un acte d'échange intéressant l'église de Soultz, près Molsheim¹.

En 1163, accord conclu entre Conrad, abbé de Marmoutier, et *Otto de Geroltzeckhe*, *oberster vogt*, grand-avoué de l'abbaye, au sujet de leurs droits et devoirs respectifs, et en général au sujet des droits et coutumes en vigueur dans la Marche. Nous ferons remarquer, à propos de cette pièce, dont il existe un texte latin et un texte allemand à peu près contemporains et presque identiques, que l'abbé y déclare déjà expressément qu'il ne doit y avoir qu'un seul avoué, l'ainé de la famille de Geroldseck; c'était entre les abbés et nos dynastes un sujet perpétuel de discussions et de récriminations².

En 1170, Rodolphe, évêque de Strasbourg, acquiert par voie d'échange, de Wernher, abbé de Marmoutier, le château de Haut-Barr. Sont nommés dans l'acte, Anselme, avoué de Strasbourg, et Othon, avoué de Marmoutier³.

En 1172, *dominus Otto de Geroldesecke, ecclesie S. Florentii de Haselaha*, et *frater ejus Burchardus*, sont rappelés dans une charte de l'évêque Rodolphe. En 1182, *IV Id. julii* (12 juillet), on trouve *Otto de Geroltseck* et *Burckardus frater ejus*, mentionnés comme témoins dans une charte donnée à Haguenau par l'empereur Frédéric⁴.

En 1187, *Otto de Geroltsecke*, selon toutes les probabilités Othon III, est témoin de la confirmation du monastère de Königsbruck par l'empereur Frédéric I^{er}⁵, et, la même année, *Otto de Geroldesecke* et *Burekhardus frater ejus* sont nommés dans la lettre de privilèges donnée par le même prince à Wissembourg⁶.

En 1188, le même Othon, *Otto de Geroltseck, advocatus ecclesie Haselacensis*, figure dans une charte de Henri, évêque de Strasbourg, relative à la collégiale de Haslach⁷. Peu après, il eut avec l'évêque Conrad de

1. SCHOEPPFLIN, *Als. dipl.*, n^{os} 298 et 305.

2. Copie de la pièce allemande aux Archives du Bas-Rhin, H, 558, 7; la pièce latine dans l'*Alsatia diplomatica*, n^o 275. M. l'abbé HANAUER les a traduites et commentées dans les *Curiosités d'Alsace*, t. II, p. 376.

3. *Als. dipl.*, n^o 311.

4. GRANDIDIER, *op. cit.*, t. III, p. 4, note 1; p. 7, note 6, d'après un fragment provenant des manuscrits d'URSTISIUS, à Bâle.

5. SCHOEPPFLIN, *Als. dipl.*, n^o 341.

6. SCHOEPPFLIN, *Als. illustr.*, t. II, p. 621, § 365.

7. GRANDIDIER, *op. cit.*, t. III, p. 4, note 2.

Hunebourg, successeur de Henri de Hasenbourg, de longs et violents démêlés au sujet de la moitié de Saverne, que le sire de Geroldseck réclamait à titre de fief épiscopal : un traité mit fin à la querelle en 1193¹, c'est la dernière fois que nous avons trouvé mentionné un Othon de Geroldseck.

Othon II paraît avoir eu un assez grand nombre de fils : à part Othon III, dont il vient d'être question, et Bourcard II, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, GRANDIDIER lui donne pour fils deux chanoines de la cathédrale de Strasbourg, Berthold et Étienne². Nous n'avons trouvé aucun document sur Étienne. Quant à Berthold, *Berchtoldus de Geroltsecke*, il est qualifié, dans un diplôme de 1193, *in ecclesia Argentinensi portarius* ; il réclamait, en cette qualité, douze sacs de grains qui devaient être livrés, six par le custos, six par le cellérier, et que lui disputait le chanoine Hugues de Fribourg ; l'affaire fut portée devant le chapitre et jugée contrairement aux prétentions de Berthold³. Plus tard, il devint *mensurnarius*, réfectoier (1202), puis camérier (1208 et 1221)⁴.

Bourcard II, qui continua la famille, eut trois fils : Bourcard III, Symon et Henri. Le fait est prouvé par la comparaison d'un diplôme de 1236 où Bourcard III et Symon sont expressément désignés comme ses fils⁵, et d'un autre diplôme de 1256, duquel il résulte que Bourcard III, et Henri, grand-chantre et plus tard évêque de Strasbourg, étaient frères⁶.

Bourcard II est nommé dans un certain nombre de pièces ; il n'est pas impossible, toutefois, que l'une ou l'autre se rapporte à son fils.

En 1217, *Burcardus de Geroltsecke* est témoin de l'acte par lequel Othon d'Ochsenstein et Évrard, son frère cadet, partagent leurs châteaux et leurs fiefs (*pridie cal. decembr.*, c'est-à-dire, 30 novembre)⁷.

En 1236, *Burcardus de Geroltzeckh* figure, comme témoin, dans un traité entre l'empereur Frédéric II et Berthold, évêque de Strasbourg, et dans un diplôme de Henri, landgrave d'Alsace, relatif à Donnenheim⁸.

1. LEHMANN, *Urkundl. Gesch. der Grafschaft Hanau-Lichtenberg*, t. II, p. 7.

2. *Loc. cit.*

3. WURDTWEIN, *Nov. subs. diplom.*, t. X, p. 165 ; GRANDIDIER, *op. cit.*, t. III, p. 42.

4. Diplômes cités par GRANDIDIER, *op. cit.*, t. III, p. 51, note 2.

5. *Burchardus de Geroltsecke, Burchardus et Symon filii ejusdem* : diplôme donné, à Colmar, en 1236, par l'empereur Frédéric II à la ville de Strasbourg. (WENCKER, *De Usburg.*, p. 9.)

6. *Burcardus de Geroltsecke, frater dicti cantoris*, etc. MONE (*Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, XV, 161) publie la pièce *in extenso*.

7. Archives de Darmstadt ; MONE, *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, t. XIV, p. 191.

8. SCHOEPLIN, *Als. dipl.*, nos 480 et 481.

Le 26 juillet 1236, il est arbitre d'une transaction entre l'abbaye de Marmoutier et les chevaliers Frédéric Marschalk et Engelhard de Haguenau au sujet de biens sis à Weyersheim¹.

C'est en 1238 que nous rencontrons pour la dernière fois, dans les chartes, le nom de Bourcard II. Symon, *filius Burkardi advocati de Geroltesheche*, est témoin de la confirmation par Conrad IV, roi des Romains, de la vente d'un fief impérial². Ce document, en même temps qu'il corrobore celui de 1236, cité plus haut, quant à la filiation de Symon I^{er} de Geroldseck, prouve, en outre, que son père jouissait, comme ses ancêtres, de la dignité d'avoué de Marmoutier.

Des trois fils de Bourcard II, les deux aînés, Bourcard III et Symon I^{er}, donnèrent naissance à des branches spéciales auxquelles nous consacrons les deux chapitres suivants. Le troisième, Henri, entra dans les ordres et finit par monter sur le siège épiscopal de Strasbourg, après la mort de son fougueux cousin, Walther de Hohengeroldseck.

Les auteurs du siècle dernier ne sont pas d'accord sur la filiation de l'évêque Henri. SCHŒPFLIN, dans son tableau généalogique de la maison de Geroldseck³, fait de lui le fils d'un certain Henri, frère d'Othon III et de Bourcard II. GRANDIDIER, après avoir rangé le prélat parmi les fils de Bourcard II, paraît se raviser, car un peu plus loin il adopte la version de SCHŒPFLIN, sans, du reste, fournir aucune preuve à l'appui ni de sa première ni de sa seconde manière de voir⁴. Non-seulement on ne produit aucune pièce constatant que le père de l'évêque s'appela Henri, mais encore nous n'en connaissons point qui autorise à attribuer à Othon II un fils de ce nom.

Une charte, découverte dans les Archives de Carlsruhe et publiée par M. MONE⁵, tranche la question dans le sens de la première opinion de GRANDIDIER, c'est-à-dire, fait expressément de Henri le frère de Bourcard III et, par conséquent, le fils de Bourcard II : En 1256, *post festum b. Johannis Bapt., quindecim dies* (du 24 juin au 7 juillet), le couvent de Saint-Blaise loue à Henri de Geroldseck, chantre de la cathédrale de Strasbourg, pour sa vie durant, ses cours à *Sesselnheim* et à *Wisentowe*. L'authenticité du contrat est attestée par l'apposition des sceaux de Walram, chanoine de Strasbourg (très-probablement, de Walram de Gerolds-

1. Archives du Bas-Rhin, H, 619, 1.

2. SCHŒPFLIN, *Als. dipl.*, n° 490.

3. SCHŒPFLIN, *Als. illustr.*, t. II, p. 618.

4. GRANDIDIER, *op. cit.*, t. III, p. 4, note 2; t. IV, p. 26.

5. *Zeitschrift für die Gesch. des Oberrheins*, XV, 161.

eck, que le *Liber coquinae summi capituli Argentinensis* cite, en 1255, en tête des chanoines *in expectatione*, et qui était alors dans le chapitre le seul personnage du nom de Walram¹⁾, et de Bourcard de Geroldseck, frère du chantre, *nobilis viri domini Burcardi de Geroltsecke, fratris dicti cantoris*.

Le sceau de Bourcard, pour le dire en passant, est un sceau équestre et triangulaire; le cavalier tient un écu au lion des Geroldseck. La légende est légèrement écornée, mais on y lit encore : SIGILLUM BURC... ROLTESECKE.

Henri de Geroldseck était déjà chanoine de Strasbourg en 1242². En 1255, le *Liber regule* lui donne la qualification de chantre; on vient de voir qu'un autre acte authentique la lui donne en juin 1256. Lorsque la mort de Henri de Staleck (IV des nones de mars = 4 mars 1260) appela le chapitre à élire son successeur, le chantre, soit qu'il ambitionnât pour lui-même la mitre et la crosse, soit qu'il se défiât, non sans raison, — la suite le montra bien, — du caractère hautain et irascible de son collègue, Walther de Geroldseck, fut le seul chanoine qui s'opposât à l'élection de ce dernier. Le conflit qu'Henri redoutait éclata dès la première année; Walther, à bout d'arguments, recourut à ses armes spirituelles, enjoignit à tout son clergé de sortir de Strasbourg et mit la ville en interdit (juin 1261). Seul encore, le grand-chantre refusa d'obtempérer à cet ordre, sans même donner aucun prétexte pour colorer sa désobéissance³. Cet honorable acte d'indépendance lui valut parmi les bourgeois une popularité que justifiaient, du reste, la bonté et la noblesse de son caractère et dont il devait, trois ans après, recevoir la récompense. Après la défaite et la mort de l'évêque Walther, après une période de guerre et de désordres qu'un choix impolitique pouvait prolonger indéfiniment, le chapitre comprit qu'il ne rendrait la tranquillité au diocèse qu'à une seule condition : c'était de placer à sa tête un prélat dont le nom fût pour tout le monde un gage d'apaisement; l'unanimité des suffrages se porta sur le grand-chantre Henri de Geroldseck-ès-Vosges. Le VI des ides de mars (10 mars) 1263, Henri, sur la demande du chapitre, promit solennellement d'observer, s'il était élu, le traité de paix conclu entre feu l'évêque Walther et la ville de Stras-

1. Voir la liste des chanoines dans GRANDIDIER, *op. cit.*, t. IV, p. 2.

2. GRANDIDIER, *op. cit.*, t. III, p. 188.

3. *Cantor contra voluntatem episcopi remansit, qui se opposuit episcopo et opposuerat se in electione dicti episcopi.* (*Chron.* d'ENSMINGEN, éd. Liblin, p. 88.) Le 30 novembre 1260, jour de la Saint-André, il avait résigné ses fonctions de curé de Marmoutier. (Archives du Bas-Rhin, H, 558, 7, copie.)

bourg au sujet des droits et coutumes de la ville¹, et le lendemain 11 mars, il fut élu : « *Ad preces civium*, dit le chroniqueur GODEFROI D'ENSMINGEN, *canonici elegerunt in episcopum concorditer dominum Henricum de Geroltzecke an den Wasichen, cantorem ecclesie Argentinensis, ... et sic facta est concordia inter dictos cives et canonicos usque in hodiernum diem*². »

Les premiers actes du nouvel élu confirmèrent tout le monde dans les sentiments de respect et d'estime qu'on avait déjà conçus pour lui.

A peine eut-il obtenu l'épiscopat, qu'à la persuasion du Magistrat de Strasbourg, il fit la paix avec Hugues de Rathsamhausen, qui l'avait outragé dans le temps qu'il n'était que simple chanoine³. Dès le mois d'avril suivant, le 21 (*an dem sameztage vor St. Georgien tage*), de concert avec les chapitres de Saint-Thomas et de Saint-Pierre-le-Jeune de Strasbourg, et tout le clergé du diocèse, il donna à la ville des lettres réversales au sujet des droits et coutumes dont le Magistrat avait juré avoir joui d'ancienne date. Ces lettres stipulent notamment que les magistrats municipaux devront prêter devant lui serment de maintenir les droits respectifs de la ville et de l'évêque; que le prévôt (*Schultheis*) de la ville sera à la nomination de l'évêque, mais qu'il aura toujours deux assesseurs pris dans la bourgeoisie, que l'évêque nommera comme burgrave un de ceux qui sont au service de l'Église, et que ce burgrave désignera pour chaque tribu le *Zunftmeister* chargé de l'inspecter; que la recette des péages (*Zollkeller*) et la direction de la monnaie seront confiées à un bourgeois; que la ville aura le droit de mettre ses troupeaux dans les pâturages (*Almende*) épiscopaux, — on se souvient que c'était un des principaux sujets de dissension entre la ville et l'évêque Walther de Geroldseck; — que les villages dépendant de l'évêché et du chapitre pourront se pourvoir devant le sénat comme devant un tribunal d'appel; que la ville sera libre de contracter des alliances à son gré, qu'elle désignera seule les administrateurs de l'hôpital civil, enfin qu'elle nommera le chapelain chargé de desservir

1. L'instrument de cette promesse se trouve aux Archives de la ville de Strasbourg, V. D. G., lad. III, fasc. IV, 1. *Symundus dominus de Geroltsecke*, Ulric, sire de Ribeaupierre, et Conrad-Wernher, sire de Hadstatt, se portent garants de la parole du chantre, et apposent leur sceau à côté du sien. Les quatre sceaux sont assez bien conservés; celui de Symon 1^{er} est un sceau équestre et triangulaire, en cire jaune; le cavalier tient un écu aux armes des Geroldseck (*lion et billetes*), et la légende, en partie brisée, porte : S. ST...GE..LTESECKE.

2. *Chron. d'ENSMINGEN* (1291), éd. Liblin, p. 54.

3. GRANDIDIER, *op. cit.*, t. IV, p. 28.

à la cathédrale l'autel privilégié qui, par une concession spéciale du Saint-Siège, ne pouvait être sujet à aucun interdit¹.

Quelques jours après, le prélat et les mêmes chapitres s'engagèrent, par un acte particulier, daté du mardi après la Saint-George (24 avril 1263)², à ne rien réclamer de la ville pour les dommages qu'ils avaient éprouvés pendant la dernière guerre, et Henri intervint manifestement auprès des divers membres de son clergé pour obtenir d'eux une renonciation analogue, car nous avons sous les yeux une charte du samedi après l'Ascension (12 mai) 1263³, par laquelle l'élu de Strasbourg atteste que, la paix se trouvant faite entre la ville et le clergé, Henri, prêtre et vicaire de Saint-Nabor, se désiste de toute action en réparation de dommage contre les Strasbourgeois. L'année suivante, ainsi qu'on le verra un peu plus bas, tout le clergé régulier du diocèse s'associa à ces mesures de conciliation, et, plus tard, par acte du 21 juin 1267, l'abbé de Hohenforst (*Alla sylva*), au diocèse de Toul, déclara également, au nom de la communauté de ce couvent, qu'il ne poursuivrait pas la réparation des pertes que lui avaient causées les Strasbourgeois, notamment en pillant les vins de l'abbaye à Dorlisheim, et en brûlant une cour qu'elle possédait à Achenheim⁴.

Tandis qu'il travaillait à rétablir la bonne harmonie entre le clergé et le Magistrat de la cité épiscopale, le prélat s'efforçait aussi d'agir en pacificateur auprès des dynastes qui avaient pris parti pour l'un ou pour l'autre. Le jour de la Sainte-Odile (13 décembre) 1263, une trêve fut conclue sous ses auspices entre Walther 1^{er}, sire de Hohengeroldseck, le margrave de Hochberg, Henri de Geroldseck, etc., d'une part, l'élu de Strasbourg, les bourgeois de la ville, les comtes Rodolphe et Godefroi de Habsbourg, le comte Conrad et les bourgeois de Fribourg, etc., de l'autre⁵.

Le 3 des nones de mars (5 mars) 1264, le frère Rufin, premier chapelain du pape, écrivit à l'évêque qu'autorisé par le Saint-Siège, il le chargeait de relever les bourgeois de Strasbourg de l'excommunication qu'ils avaient encourue en brisant plusieurs cloches d'église pendant la guerre, sous

1. Archives de la ville de Strasbourg, V. D. G., lad. III, fasc. IV, 2 (copie contemporaine). Voy., sur le dernier point, WENCKER, *Collect. Archiv.*, p. 469, 471 et 472, et GRANDIDIER, *op. cit.*, t. IV, p. 30, note 1.

2. WENCKER, *De Usburg.*, p. 21.

3. Archives de la ville de Strasbourg, V. D. G., lad. III, fasc. IV, 3.

4. *Ibid.*, lad. III, fasc. IV, 10.

5. *Ibid.*, lad. III, fasc. III, 8.

la condition que la ville indemnîsât les églises dont les cloches avaient été brisées¹.

La conclusion d'un traité de paix définitif avec les Hohengeroldseck ayant subi des lenteurs, l'évêque, dans le but de contribuer à la pacification du diocèse, consentit, par acte du 10 novembre (*sabbato proximo ante festum b. Martini*) 1264, à mettre à la disposition des bourgeois de Strasbourg ses places d'armes et ses soldats, *munitiones et armatos*, et s'engagea à les aider, quoi qu'il advînt, de ses conseils et de ses forces².

Trois jours après, le mardi après la Saint-Martin (13 novembre), l'évêque tint à Strasbourg un synode diocésain, auquel assistèrent les abbesses de Saint-Étienne, d'Erstein, de Hohenbourg, de Niedermünster, de Königsbrück, les supérieures des couvents de Sindelsberg et de Saint-Jean-des-Choux, les abbés de Schwartzach, de Gengenbach, de Schuttern, d'Ettenheimmünster, d'Ebersheimmünster, de Honecourt (Hugshofen), d'Altorf, de Marmontier, de Neuwiller et de Sainte-Walpurge; les prévôts, doyens et chanoines de Surbourg, de Haslach, de Saint-Léonard et de Hovan, les prévôts réguliers du convent de Saint-Arbogast, d'Ittenwiller et de Truttenhausen, le prévôt de l'hôpital de Haguenau et le prieur des frères d'Obersteigen. L'assemblée, qui représentait tout le clergé régulier du diocèse, adhéra solennellement au traité fait entre l'évêque et la ville, et renonça à toute réclamation pour les dommages éprouvés pendant la guerre par les diverses maisons religieuses³.

Enfin, le vendredi avant la Saint-Jacques (23 juillet) 1266, fut signé, entre les belligérants de l'année 1262, le traité de paix qui devait mettre un terme à leur querelle.

Le vénérable prélat avait atteint le but de ses efforts, et l'histoire pouvait sans flatterie lui faire honneur d'une pacification qui avait été laborieuse : « *Hic episcopus, dit la Chronique de Schuttern, opera, clementia singulari et mansuetudine, gravissimum bellum composuit ex quo honore, opibus et potentia mirum in modum est auctus* »⁴.

Ce n'est pas que le reste de son épiscopat dût être exempt de toute dif-

1. Archives de la ville de Strasbourg, V. D. G., lad. III, fasc. III, 9. Dans notre *Seigneurie de Hohengeroldseck*, nous avons donné un sens un peu trop étendu à la lettre du frère Ruffin (*Bull.*, VI, p. 68, n. 2; nouv. éd., p. 13, n. 2).

2. *Ibid.*, lad. III, fasc. IV, 5.

3. La pièce originale, revêtue de 10 beaux sceaux d'abbayes et de couvents, se trouve aux Archives de la ville de Strasbourg, lad. III, fasc. IV. Elle est reproduite dans WENCKER, *De Usburg.*, p. 26.

4. *Chron. v. Schuttern*, 46 (MONE, *Quellensamml.*, t. III, p. 97).

ficulté et de toute lutte. Il est, au contraire, remarquable de voir que, par l'influence des temps agités où il exerçait son ministère, l'un des évêques assurément les plus aimés et les plus respectés du diocèse de Strasbourg ait été presque continuellement aux prises avec des ennemis ou des rebelles.

A peine avait-il réconcilié la ville avec les Hohengeroldseck, qu'il se vit contraint de prendre les armes contre les bourgeois de Seltz. La ville de Strasbourg était depuis l'année 1256 en état d'hostilité, tantôt sourde, tantôt ouverte, avec la ville de Seltz, dont les habitants inquiétaient ses marchands, et avec l'abbaye de Seltz, qui avait pris le parti de la ville. Strasbourg avait envoyé des troupes contre elles, et avait même fini par brûler le couvent, dont les religieux donnaient asile à ses ennemis. Le Saint-Siège intervint à la requête de l'abbé, lança contre les vainqueurs les foudres du Vatican et les obligea à réparer le dommage. Mais les mêmes vexations s'étant renouvelées dix ans après, de la part des habitants de Seltz, Strasbourg contracta une alliance avec l'évêque Henri de Geroldseck, avec Hénoc de Linange, évêque de Spire, avec les comtes Émic et Frédéric de Linange, Werner de Bolanden et François de Fleckenstein, pour réduire la ville et la démanteler¹. Rodolphe, margrave de Bade, qui détenait Seltz à titre d'engagiste, s'empressa de négocier avec les assiégeants; néanmoins la ville fut prise d'assaut et pillée, ce qui donna naissance entre le margrave et les alliés à un litige, dont WENCKER a mis en lumière les principales phases² et qui ne fut aplani qu'en 1274, grâce à la médiation de l'empereur Rodolphe.

Au moment même où il guerroyait contre Seltz, au nord de son diocèse, l'évêque Henri avait à suivre du côté du midi, à Mulhouse, une lutte plus invétérée et plus sérieuse. Nous ne raconterons pas en détail la querelle de la jeune cité de la Haute-Alsace avec les évêques de Strasbourg; notre savant ami, M. Louis SPACH, en a donné, dans le *Bulletin* même, un récit fort détaillé, fort captivant, auquel nous ne pourrions rien ajouter³. Nous devons seulement rappeler ici que Mulhouse profita de la levée de boucliers provoquée en 1261, par l'évêque Walther de Gerolds-

1. Convention du lendemain de l'Invention de la Sainte-Croix, 4 mai 1268; WENCKER, *Apparat. Archiv.*, p. 170.

2. WENCKER, *op. cit.*, p. 178 et suiv.

3. Une excommunication de Mulhouse au XIII^e s., *Bulletin de la Soc. pour la cons. des monum. hist. d'Als.*, II^e série, t. II, p. 55; *Œuvres choisies*, t. III, p. 397. Les chartes relatives au litige avec Mulhouse forment, aux Archives du Bas-Rhin, G, 547, une volumineuse liasse, dont M. SPACH a publié, à titre de pièces justificatives, les pièces les plus intéressantes.

eck, son seigneur, pour secouer un joug fort lourd et se jeter dans les bras du comte Rodolphe de Habsbourg, landvogt de la Haute-Alsace¹. Après le rétablissement de la paix, en 1265, le successeur de Walther, l'évêque Henri, la somma de rentrer sous son obédience, rencontra de la part des bourgeois une opposition aussi persistante qu'inattendue, essaya vainement, de concert avec son collègue de Bâle et l'archevêque de Besançon, de les ramener par les armes spirituelles : l'excommunication et l'interdit; se vit réduit, après sept ans de négociations infructueuses, à recourir au bras séculier, mit le siège devant la ville, mais ne put triompher de son énergique résistance. Comment la lutte finit-elle? M. SPACH ne le dit pas expressément; il est probable, ainsi qu'il le suppose, que le comte Rodolphe de Habsbourg, dont la protection n'avait pas fait défaut un seul instant à la petite et héroïque cité, eut assez de crédit, une fois empereur d'Allemagne, pour la réconcilier avec son suzerain et avec l'Église (1273). Au surplus, trente-cinq ans après, un traité d'échange conclu entre l'Empire et Jean, évêque de Strasbourg, fit définitivement sortir Mulhouse des domaines de ce prince ecclésiastique (1308).

Il n'est pas facile de se rendre un compte exact des relations du comte de Habsbourg avec les évêques de Strasbourg, et notamment avec Henri de Geroldseck. Il change d'attitude à leur égard d'une année à l'autre et parfois les combat plus ou moins directement d'un côté, tandis qu'il négocie avec eux de l'autre. On a déjà vu, à propos de Walther de Hohen-geroldseck, qu'après avoir embrassé son parti, Rodolphe fit, trois mois après, une éclatante défection et accepta même la capitainerie des milices strasbourgeoises. Qu'il ait obéi à une conviction sincère en abandonnant le parti d'un prélat oppresseur et vindicatif, ou qu'il ait écouté ses rancunes personnelles contre celui qui avait refusé de lui restituer les terres naguère données par son oncle, le comte de Kybourg, à l'église de Strasbourg, au mépris de ses droits héréditaires, personne ne s'étonnera que Rodolphe n'ait pas cru devoir soutenir jusqu'au bout l'évêque Walther dans ses orgueilleuses prétentions. Mais il n'avait aucun de ces griefs contre Henri de Geroldseck-ès-Vosges. En effet, l'un des premiers actes du nouvel évêque fut de renoncer bénévolement, en faveur de Rodolphe, au bénéfice de la donation du comte Hartmann de Kybourg. Le comte de Habsbourg, touché de cette générosité, s'empressa de restituer à Henri tout ce qu'il retenait des biens appartenant à l'évêché de Strasbourg, et refusa même de recevoir les 700 marcs d'argent que lui assurait le traité conclu entre lui et l'évêque Walther au lendemain de la bataille de Hausbergen.

1. *Chron.* d'ENSMINGEN, éd. Liblin, p. 43.

Un peu plus tard, par acte du 14 juin 1269, il consentit, pour prévenir tout démêlé ultérieur entre sa famille et les évêques de Strasbourg, à abandonner, à Henri moyennant une compensation fort modérée, l'avouerie de la ville et du mundat de Rouffach qu'il tenait de l'évêché à titre de fief héréditaire¹.

Ces échanges de marques d'amitié n'empêchèrent pas Rodolphe de soutenir très-ouvertement les habitants de Mulhouse contre leur suzerain, le prélat de Strasbourg, et Henri, lui-même, de joindre ses troupes à celles de son ami Henri de Neuchâtel, évêque de Bâle, afin de défendre contre le comte de Habsbourg la ville de Brisach, conférée à l'église de Bâle par Frédéric II, à titre de fief impérial. Cette double campagne ne fut pas heureuse pour notre prélat. Comme nous l'avons dit, il ne parvint pas à se rendre maître de Mulhouse, et l'évêque de Bâle n'eut que le temps de rentrer dans son diocèse, où l'ennemi avait porté le fer et le feu.

Henri de Geroldseck mourut dix-huit mois après, le 12 février 1273², et fut enseveli dans la chapelle Saint-Jean, à la cathédrale. Du temps de GRANDIDIER, toute trace de son tombeau et de son épitaphe avait déjà disparu³. « Il laissa à son église, dit la Chronique de Schuttern, une foule d'objets précieux, de vases en or et de reliquaires de prix que la fureur des hérétiques en fit disparaître en 1526⁴. » Il lui laissa surtout la mémoire d'un prélat dont une grande bonté native et une inépuisable charité tempéraient la fermeté et l'énergie, d'un prince qui, préposé aux destinées du diocèse à l'une des époques les plus critiques qu'il ait traversées, sut, grâce à ces belles et nobles qualités, reconquérir toute son autorité et la transmettre à ses successeurs plus étendue, mieux assise, plus respectée qu'elle ne l'avait jamais été.

Ajoutons, en terminant, qu'il fit très-activement travailler à l'édification de la cathédrale, et que c'est lui qui, le 7 juin 1264, prescrivit une collecte dans tout le diocèse pour la reconstruction de l'église de Saint-Thomas, « *quæ prima filia nostre kathedralis ecclesie dicitur et est, cujus « muri nimia vetustate consumpti*⁵.... »

1. SCHOEFFLIN, *Als. dipl.*, n° 655.

2. Le II des ides de février, c'est-à-dire, le 12, d'après le livre des anniversaires de Saint-Thomas; le III des ides, ou le 11, d'après celui du grand-chœur de la Cathédrale.

3. GRANDIDIER, *op. cit.*, t. IV, p. 37. Nous croyons encore devoir mentionner, à propos de ce prélat, un acte de 1267 par lequel Adélaïde, dame d'Andlau, et Rodolphe, son fils, lui rétrocèdent le val d'Andlau et le village de Mittelbergheim, qui leur avaient été engagés pour 200 marcs d'argent par les évêques Henri de Staleck et Walther de Geroldseck. (Archives du Bas-Rhin, G, 546, 6.)

4. Chron. de Schuttern, 46 (MONE, *Quellensammlung*, t. III, p. 97).

5. *Datum Argentine*, 1264, VII Id. Junii. (SCHMIDT, *Histoire du chapitre de Saint-Thomas de Strasb.*, pièces justific., n° 43, p. 320.)

CHAPITRE III.

Bourcard III de Geroldseck et ses descendants jusqu'à leur extinction en 1364.

Le château de Geroldseck ou de Stinzel dans la vallée de la Sarre.

Bourcard II eut, comme on l'a vu plus haut, trois fils : Bourcard III, Symon 1^{er}, et l'évêque Henri, dont nous venons de parler. Nous groupons dans le présent chapitre tous les faits qui se rapportent à Bourcard III et à ses descendants, tout en faisant observer que les diverses branches de la famille paraissent n'avoir jamais procédé à un partage territorial de leurs possessions et s'être contentées d'en répartir les revenus en proportion des droits de chacun, de sorte que leurs annales, comme leurs intérêts, sont souvent confondus.

En 1255, *Argentine, sabbato post festum b. Petri et Pauli apost.* (3 juillet), Frédéric, burgrave de Nuremberg, confie sa fille Alide à la garde de *Brocardus* (Bourcard III) et *Guimondus* (Symon 1^{er}), frères de Geroldseck, jusqu'à ce que Jean, comte de Bourgogne, ait payé 1,500 mares d'argent, après quoi elle devra être remise entre les mains dudit comte¹.

Nous rappelons² qu'en 1256, Bourcard figure comme témoin d'un acte par lequel le convent de Saint-Blaise loue à son frère, le chantre Henri de Geroldseck, des cours situées à *Sesselnheim* et à *Wisentowe*. Bourcard appose au bas de la pièce un sceau équestre.

Il est probable qu'il mourut peu de temps après.

Bourcard III avait eu trois fils : Bourcard IV, Walram ou Walraf et Robin. C'est ce qui résulte 1^o d'un acte du 27 octobre 1269, jour des apôtres Simon et Jude, où *Her Symond von Geroltsecke, Burcard und Walrave, syns brudern sone* (fils de son frère), figurent comme témoins d'une transaction conclue entre Sigeberg de Werde, landgrave d'Alsace, et sa mère Élisabeth³; 2^o d'une convention de l'année 1269 par laquelle *Nos Symon, et nos Burchardus, Walramus et Robinus fratres, domini de Geroltsecke* (ces trois derniers qualifiés, un peu plus bas, par Symon, *fili Burkardi fratris nostri*), règlent entre eux l'exercice du droit de présentation pour l'église de Weyersheim⁴.

1. SCHOEFFLIN, *Als. dipl.*, n° 560.

2. Voy. ci-dessus, p. 36 et note 5.

3. SCHOEFFLIN, *Als. dipl.*, n° 639. Cfr. *ibid.*, n° 791.

4. Archives du Bas-Rhin, G, 516, 7.

Robin, le cadet des trois fils, n'est plus nommé qu'une seule fois, avec le titre de co-avoué de Marmoutier, dans une pièce non datée (v. 1301), où son frère Bourcard, avec son consentement, prend pour tous deux et de concert avec plusieurs autres membres de la famille co-investis de la ville de Marmoutier par l'évêque de Metz, l'engagement de respecter à l'avenir les droits de l'abbaye dans la Marche¹.

Le puîné, Walram ou Walraf, *Walramus frater domini Burchardi de Gerolzecke*, appose, le 23 juin 1288, son sceau au bas d'un partage conclu par ses cousins germains, les fils de Symon I^{er}². Il est désigné de la même façon, 1^o dans un acte de la même année où il se reconnaît « homme lige du duc Ferry III de Lorraine, pour une somme de 150 livres de messins qu'il a reçue de lui³ »; 2^o dans une charte du 3 octobre 1294, que nous aurons à analyser plus loin et qui était relative à l'exercice de l'avouerie de Marmoutier⁴.

D'après SCHÖEFLIN et DOM CALMET⁵, il s'était marié avec Alix de Lupy, dame de Guercy, et était mort en 1296, laissant deux fils : Walram et Gobert. Ce dernier point ressort de la pièce indiquée ci-dessus, note 1, où Walram et Gobert, fils de feu Walram, frère de Bourcard, s'engagent, eux aussi, à ne plus méconnaître les droits de l'abbaye de Marmoutier dans la Marche.

Le fils aîné de Bourcard III, Bourcard IV, doit être arrivé à un âge fort avancé et avoir joué pendant sa longue carrière un rôle important, car de 1265 à 1322, on retrouve son nom dans un très-grand nombre de documents, le plus souvent accolé à celui de ses cousins ou neveux.

En 1265, le vendredi après la Chandeleur (6 février), Symon I^{er} et Bourcard IV de *Geroltzecke* sont témoins d'une transaction par laquelle Sigebert de Werde, landgrave d'Alsace, abandonne à sa mère Élisabeth,

1. Archives du Bas-Rhin, H, 610, 7.

2. *Ibid.*, G, 549, 7.

3. DOM CALMET, *Notice de la Lorraine*, t. 1^{er}, p. 508.

4. SCHÖEFLIN, *Als. dipl.*, n^o 794.

5. SCHÖEFLIN, *Als illustr.*, t. II, tableau général des sires de Geroldseck. DOM CALMET, dans sa *Notice de la Lorraine*, t. 1^{er}, p. 508, mentionne, d'après des documents conservés, dit-il, dans les Archives de Lorraine, « Alix de Lupy, dame de Guercy, veuve de Valeran de Gerolsek », comme faisant, en 1296, « ses reprises pour la somme de 150 livres de messins qu'elle a reçue du duc Ferry III », et, « lui faisant hommage de ce qu'elle tient à Amange (Insming) ». Plus loin, « Gobert et Valeran de Gerolsek, fils de feu Valeran », reconnaissent avoir engagé audit duc, « pour eux et pour leurs sœurs, qui sont hors de tutelle, tout ce qu'ils peuvent avoir à Amange, moyennant 150 livres de petits tournois qu'ils en ont ci-devant reçus ».

alors remariée avec le wildgrave Émie, *Nidern Werde, Hipfensheim daz torf*, et plusieurs autres biens ¹.

A la même époque, les Geroldseck et les Ochsenstein étaient en discussion au sujet de fiefs et de vassaux qu'ils possédaient en commun. M. LEHMANN en a conclu, avec raison selon nous, que ces deux familles, très-proches voisines, étaient probablement unies, de plus, par les liens d'une commune origine²; nous ajouterons, à l'appui de cette manière de voir, que, dans une lettre écrite *in vigilia b. Johannis Baptiste* (23 juin) 1265, l'évêque Henri de Geroldseck traite le doyen de la cathédrale, Berthold d'Ochsenstein, de *consanguineus*³. Quoi qu'il en soit de cette parenté, les deux familles étaient en discussion; et, au commencement de l'année 1265, le vertueux prélat qui occupait le siège épiscopal de Strasbourg, détermina Conrad d'Ochsenstein, son frère Othon et les fils de leur autre frère, d'une part, *Symon de Geroldseck et Bourcard fils de son frère*, d'autre part, à remettre le jugement du litige à quatre arbitres : *Conrad-Werner von Hallstat*, l'ainé, et le vidame *Otto von Marley*, pour les Geroldseck, *Cuno von Bercheim*, et *Dieterich von Baldenburn*, pour les Ochsenstein⁴.

En 1269, le lundi après la Chandeleur (3 février), Symon et Bourcard *de Geroldseck* règlent le droit de résidence de plusieurs nobles dans le château de Geroldseck, ce qui prouve notamment que l'oncle et le neveu avaient gardé la propriété indivise de ce château⁵.

Au mois d'avril 1271, Symon *de Geroltsecka* et Bourcard appendent leur sceau à un acte par lequel Hugues, comte de La Petite-Pierre, sa femme et ses enfants cèdent à l'abbaye de *Herbotsheim* (Herbitzheim) les dîmes et le droit de patronage qui leur compétaient à *Ackhena* (Achen), diocèse de Metz⁶.

Le 25 mars 1272, *Burcardus de Gerolzecke*, est témoin d'une transaction conclue entre Henri de Geroldseck, évêque de Strasbourg, et les

1. SCHOEFFLIN, *Als. dipl.*, n° 632.

2. LEHMANN, *Urk. Gesch. der Grafsch. Hanau-Lichtenberg*, t. II, p. 11.

3. Archives de la ville de Strasbourg, lad. III, fasc. IV, 7. Berthold est désigné dans cette lettre par sa qualité et non par son nom, mais il résulte des extraits du *Liber coquinae* de la cathédrale publiés par GRANDIDIER, *op. cit.*, t. IV, p. 2 et 35, que Berthold était déjà doyen en 1255 et l'était encore en 1269.

4. *An dem frigelage nach mittervasten, in der burc zu Borre* (Haut-Barr, 20 mars) 1265. Archives de Darmstadt. Cette charte est publiée par MONE (*Zeitschrift für die Gesch. des Oberrheins*, XV, 392).

5. SCHOEFFLIN, *Als. dipl.*, n° 649.

6. *Ibid.*, n° 666.

sires de Lichtenberg, au sujet d'engagements fort onéreux contractés envers eux par son prédécesseur, Walther, pour les déterminer à prendre son parti dans la lutte avec sa ville de Strasbourg¹.

Le 27 avril (*V Kal. maii*) 1281, Bourcard et ses cousins Symon II et Walram émettent un règlement au sujet de la ferme du Buchberg : ils conviennent que le *magister infirmariæ* de Marmoutier aura le droit de nommer les fermiers et fixent le lundi de Pâques (*feriam secundam post diem Pasquæ*) comme jour des plaids ou de la tenue de la collonge².

Vers la même époque, Bourcard paraît avoir pris une part active aux querelles successives qu'en sa qualité d'allié de l'évêque de Metz, Conrad de Lichtenberg, évêque de Strasbourg, eut avec Ferry III, duc de Lorraine. Dès la première année de son épiscopat (1273), Conrad s'était mis en campagne pour aider son collègue à reprendre la ville d'Épinal emportée d'assaut par le duc de Lorraine et le comte de Bar. Mais, avant même d'avoir pu opérer leur jonction, les deux prélats avaient été battus et faits prisonniers. Ils s'empressèrent de réclamer l'intervention du Saint-Siège, et, effectivement, lors du concile qui se tint à Lyon en 1274, ils reconquirent leur liberté moyennant une forte rançon, tant pour eux que pour les nobles qui avaient été pris avec eux³. Mais quelques années après, en 1285, la lutte recommença. Conrad et ses alliés s'unirent à Othon d'Ochsenstein, *sacri imperii per Alsatiam advocatum generalem*, pour enlever au duc Ferry III les châteaux de Reichshoffen et d'Eschery, dont il s'était emparé⁴. Bourcard paraît avoir pris part à ces diverses campagnes. En 1274, il fut obligé de se reconnaître homme-lige du duc « devant tous hommes après l'évêque de Metz », et de s'engager, lorsqu'il en serait requis trois semaines auparavant, d'aller « le servir en une chevauchée et 80 hommes de fer, et poursuivre ses ennemis à l'encontre de tous hommes, excepté ledit évêque de Metz », sauf, dans ce cas, à vivre aux dépens du duc⁵. Il resta pendant une dizaine d'années sous le coup de cette dure et humiliante obligation. Mais, le 1^{er} février 1286 (*sexta feria ante purificationem beate Virginis*), les belligérants conclurent un traité de paix suivant lequel Ferry III renonçait à tous ses droits sur Reichshoffen, faisait remise

1. SCHÖEFLIN, *Als. dipl.*, n° 668.

2. Archives du Bas-Rhin, *H*, 558, 7 (copie); *H*, 612, 1 (original de la convention).

3. DOM CALMET, *Histoire de Lorraine*, t. III, liv. XXIV, p. 195 et suiv. Le traité du VII des ides de juin 1274 entre l'évêque de Strasbourg et le duc de Lorraine se trouve dans SCHÖEFLIN, *Als. dipl.*, n° 694.

4. GRANDIDIER, *Œuvres hist. inéd.*, t. IV, p. 50.

5. DOM CALMET, *Notice de la Lorraine*, t. I^{er}, p. 507.

à l'évêque et à ses cautions de toutes les charges qui pesaient encore sur eux à raison de la captivité du prélat, et en exonérait nominativement Bourcard de Geroldseck¹.

Le 19 août 1298 (*an dem cistage nach unser frowen tage der erren*), *Her Burchard von Geroltzecke* est témoin de l'acte de partage de la seigneurie de Ribeaupierre en trois parts².

« En 1299, il fait ses reprises de ce qu'il tient à Amange (Insming) du duc de Lorraine, moyennant la somme de 300 livres tournois noirs qu'il en a reçue³. »

Le 22 septembre 1303 (*an S. Mauricien tage*), Frédéric de Lichtenberg, qui avait succédé, sur le siège épiscopal de Strasbourg, à son frère Conrad, autorise *son neveu* Bourcard, sire de Geroldseck, à acheter de son cousin, Gebhard de Geroldseck, les droits de celui-ci sur le village de Herd qui relevait du grand-chapitre⁴. Faut-il considérer le titre de neveu donné par l'évêque à Bourcard comme une simple expression de courtoisie correspondant à celle de *Vater in Gott* dont on se sert généralement à l'égard des prélats, ou bien n'est-il pas permis de la prendre ici dans un sens plus strict et de supposer que Bourcard III, père de notre dynaste, avait peut-être épousé une sœur de l'évêque, une fille de ce Louis I^{er} de Lichtenberg, qui avait un grand nombre d'enfants, puisqu'on en connaît pertinemment huit⁵? Nous nous hâtons de dire que ce n'est qu'une hypothèse, mais elle justifierait l'expression de neveu appliquée à Bourcard et expliquerait, de plus, comment, en 1286, notre Geroldseck se trouvait mêlé à la querelle de l'évêque Conrad avec le duc de Lorraine. Il pouvait l'être comme vassal du siège de Metz, mais s'il s'est porté personnellement garant, *fidejussor*, des engagements de Conrad, il avait sans doute des motifs plus personnels. Peut-être un heureux hasard permettra-t-il un jour d'élucider cette question.

Les dernières pièces dans lesquelles nous rencontrons le nom de Bourcard sont de 1320 à 1322, et nous font en même temps connaître ceux de ses enfants. Son fils Hugues, *Hugo de Geroltzecke, miles, filius Burchardi, domini de Geroltzeck*, ayant épousé Susanne, fille de Walther, l'aîné, sire de Hohengeroldseck, obtint de Henri, évêque de Metz, en sa

1. SCHÖEFLIN, *Als. dipl.*, n° 751.

2. *Ibid.*, n° 808.

3. DOM CALMET, *Notice de la Lorraine*, t. 1^{er}, p. 508.

4. Archives de Darmstadt. LEHMANN, *op. cit.*, t. 1^{er}, p. 83.

5. SCHÖEFLIN et LEHMANN en omettent deux : Élisabeth, mariée à Walther III de Geroldseck-Lahr; Heilicke, mariée, comme on l'a vu plus haut, à un sire de Thiersberg.

qualité de suzerain, l'autorisation de constituer à sa femme un douaire de 500 marcs d'argent sur les villages de *Willer* (Lochwiller), Otterswiller, Altenheim, Kleingœft, *Bettbure*, etc. (9 octobre 1320), et, le 21 octobre 1321, *Burchard, der alte Herre von Geroldzecke*, et son autre fils, Jean le Jeune, donnèrent leur assentiment à cette constitution de douaire ¹.

Enfin, le 14 février 1322, fête de la Saint-Valentin, peu de jours sans doute avant sa mort, Bourcard fonde à Otterswiller une rente de deux quarts de seigle au profit des religieuses du Sindelsberg ².

On ne possède que peu de renseignements sur les enfants de Bourcard IV, dont un seul, Hugues, continua la famille. Jean, frère de Hugues, ne nous est connu que par l'acte de 1321 cité plus haut. Un certain Jean de *Geroltzegge* figure comme témoin dans l'acte du 7 décembre 1324 (*an dem nehsten tag nach S. Niclaus dag*) ³, par lequel les frères Walther et Burekhardt, sires de Horbourg, vendent à leur cher oncle Ulrich, comte de Wurtemberg, la seigneurie de *Horburch*, le comté de *Witekisowe*, le *landgericht* dans le *Leimental*, *an dem Blauen*, *Bihlstein unser Burch*, *Richenwilre die Stat*, *Cellenberg Burg und Stat*, etc., moyennant 4,400 marcs d'argent, poids de Colmar. Mais nous ne savons s'il s'agit du Jean, fils de Bourcard IV, ou d'un autre Jean, fils de Gebhard, dont il sera question plus loin.

Selon SCHÖPFLIN ⁴, Hugues et Jean auraient eu une sœur, nommée Susanne et mariée, en 1291, à Henri de Ribeaupierre († 1313); nous ne l'avons trouvée mentionnée dans aucune des chartes qui ont passé sous nos yeux, et les généalogistes de la maison de Ribeaupierre ne sont pas tous d'accord avec SCHÖPFLIN sur ce mariage.

Hugues ne figure plus après 1321 que dans un document de 1346: le VI des ides d'octobre (10 octobre), *dominus Hugo de Geroltzecke in Vasago et domicellus Johannes, filius ejus*, vendent aux religieuses du Sindelsberg l'avouerie *in villa Herdt* avec les biens qui en dépendent ⁵.

1. Archives du Bas-Rhin, G, 554, 2 et 4. Ces pièces démontrent que SCHÖPFLIN fait à tort, de ce Hugues I^{er}, un fils de Symon II et un frère d'Égenon (*Als. illustr.*, t. II, tab. généal.).

2. *Ibid.*, H, 595, 6. Sceau équestre, triangulaire, en cire jaune. La légende est ébréchée, on ne peut plus y lire que ces mots : S... BVR... GEROLTESECKE.

3. SCHÖPFLIN, *Als. dipl.*, n° 929.

4. *Als. illustr.*, t. II.

5. Archives du Bas-Rhin, H, 586, 6. Les Geroldseck avaient, à cette époque, des possessions assez considérables en dehors de la Marche : « *Habent in feodo ab ecclesia Argentinensi villas Herde et Buttlenheim et jurisdictionem in eisdem que vulgariter dicitur*

Nous supposons qu'il mourut peu après. En effet, d'un compromis signé en 1355 entre ses héritiers et Henri II de Geroldseck-*Lahr*, il résulte que sa femme, Susanne, appartenait à cette ligne ; car les Geroldseck-ès-Vosges renoncent aux droits qui leur compétaient sur les biens de la maison de *Lahr*. Le Walther, *l'Aîné*, dont elle était fille, ne pouvait être, à l'époque du mariage (1320), que Walther III, époux d'Élisabeth de Lichtenberg. Or, il est constaté que Walther III avait une fille nommée Susanne, mais les documents de 1349 et 1350 qui constatent tout à la fois son existence et sa filiation, la désignent comme épouse de Frédéric d'Usenberg¹ : c'est sous ce titre qu'elle figure sur notre tableau généalogique de la maison de Hohengeroldseck. Si, d'après toutes les probabilités, c'est elle aussi qui fut la femme de Hugues I^{er} de Geroldseck-ès-Vosges, il faut que ce dynaste soit mort entre 1346 et 1349.

Hugues I^{er} de Geroldseck-ès-Vosges eut, de son mariage avec Susanne de Hohengeroldseck-*Lahr*, trois enfants : Jean, dit *Stentzler* (le *domicellus Johannes* de l'année 1346), une fille mariée à Évrard d'Andlau et morte jeune, enfin une seconde fille nommée Cunégonde, qui, six ou huit ans après la mort de son père, n'était pas encore mariée. C'est ce qui ressort pour nous, avec la dernière évidence, du compromis du 21 décembre 1355, lundi avant Noël, auquel nous avons fait allusion plus haut et dans lequel figurent les parties suivantes : 1^o Jean, Henri, Ulrich et Brunon de Ribeaupierre (fils de Jean IV de Ribeaupierre et d'Élisabeth de Hohengeroldseck, l'aînée des filles de Walther III, de *Lahr*) ; 2^o *Johannes von Geroltzeckh den man spricht der Stentzler, und Eberhart von Andela von meins Weibs wegen, und Kunigundu, Herrn Hugues Tochter von Geroltzeckh*, d'une part ; 3^o Henri (II) de Geroldseck, fils de feu Walther (IV) sire de *Lahr*, d'autre part². Pour qu'Évrard d'Andlau soit nommé, du chef de sa femme, entre Jean *Stentzler* et Cunégonde, que nous savons positivement être issus de Hugues I^{er}, il faut que sa femme ait été leur sœur. L'acte en lui-même n'offre qu'un médiocre intérêt : l'évêque Jean

twing und ban; item... partem suam jurisdictionis in villa Wihernheim; item... hos vassallos videlicet homines de Scharrach, homines infeodatos de curia in Bergheim prope Marley...» (*Codex feud. eccl. Argent., conscr. a^o circiter 1336*. GRANDIDIER, *op. cit.*, IV, 553, pièces justif., n^o 487.)

1. Voy. *Pragm. Gesch. des Hauses Geroldseck*, § 154; *Urk.*, n^{os} 11 et 20. Il résulte de la pièce n^o 11, que Susanne vivait déjà en 1311 et avait pour le moins une sœur cadette, peut-être même des frères cadets, l'usage étant de nommer tous les garçons avant les filles. Il n'y a donc rien d'impossible à ce qu'elle se soit mariée, en 1320, à Hugues de Geroldseck, et, après la mort de son premier mari, vers 1349, à Frédéric d'Usenberg.

2. *Pragm. Gesch. des Hauses Geroldseck*, *Urk.*, n^o 23, p. 65.

de Strasbourg est chargé d'aplanir les difficultés auxquelles avait donné lieu entre les parties le règlement de la succession de leur auteur commun, le sire Walther III de Hohengeroldseck, et de fixer l'indemnité qui serait à payer par Henri II aux Ribeaupierre et aux Geroldseck-ès-Vosges, afin de conserver pour lui seul la seigneurie de Lahr avec ses dépendances.

Jean de Geroldseck, fils de Hugues, tirait son surnom de *Stentzler*, d'un petit château qu'il avait acquis ou construit aux bords de la Sarre, à un quart de lieue du village de Niederstinzel, et dont on voit encore les ruines, consistant en une lourde construction carrée, au milieu d'une prairie, dans un bas-fond à droite de la route de Fénétrange à Saar-Union. Ce castel était connu sous le nom de château de *Stinzel*, *Steinsel* (Petite-Pierre) ou sous celui de son propriétaire (Geroldseck-sur-Sarre, pour le distinguer des deux Geroldseck, au-dessus de Marmoutier); tout insignifiant qu'il soit aujourd'hui, il a eu à un moment donné, dans la première moitié du quinzième siècle, jusqu'à dix copossesseurs qui se le partageaient par vingt-quatrièmes. Jean étant mort sans postérité en 1364, son petit château des bords de la Sarre, avec les localités qui en dépendaient, c'est-à-dire, d'après HERTZOG¹, Niederstinzel, Eckartswiller et Altenheim, fit en partie retour à l'évêché de Metz et fut donné aux sires de Blamont et de Ribeaupierre; nous disons en partie, car il est très-probable, bien que SCHÆPFLIN mentionne la donation sans nulle réserve², que la ligne survivante des Geroldseck-ès-Vosges conserva, de son côté, une fraction de ce domaine. Cela résulte, notamment, d'une paix castrale conclue, en 1366, entre Bourcard de Fénétrange et trois des fils d'Égenon de Geroldseck, à *Steinsal*; après l'extinction de la famille de Geroldseck, on trouve également ses héritiers, soit les Ochsenstein, soit les Rathsamhausen et les Wangen, mentionnés en 1394, 1436 et 1437, parmi les comparsonniers³.

Jean de Geroldseck, dernier représentant de la branche issue de Bourcard III, est au nombre des seigneurs et des villes qui contractèrent une alliance, le 25 mai 1362, pour combattre l'invasion des Anglais en Alsace⁴. C'est la dernière fois que nous avons rencontré son nom.

1. *Edels. Cron.*, liv. V, p. 110. Seulement cet ouvrage donne une date inexacte en mentionnant Jean comme seigneur de Stinzel en 1376. Jean dit *Stentzler* est mort en 1364, et tous ses homonymes, dans la maison de Geroldseck, sont morts avant lui.

2. *Als. illustr.*, t. II, p. 614 et 621.

3. Voy. ci-dessous, p. 59 et p. 63. Paix castrales (*Burgfrid über burg und schloss Steinselle*) de 1436 et 1457, citées par M. L. BENOIT, *Elisabeth de Lorraine et le burgfrid de Niederstinzel*, Nancy, 1867, in-8°.

4. SCHILTER, *Chron. de Kœnigshofen*, p. 887; LAGUILLE, *Hist. d'Alsace*, preuves, p. 66; SCHÆPFLIN, *Als. dipl.*, n° 1114.

CHAPITRE IV.

Symon I^{er} de Geroldseck et ses descendants jusqu'à leur extinction dans les mâles vers 1390.

Symon I^{er}, troisième fils de Bourcard II, *filius Burkardi advocati de Geroltsecke*, ainsi que l'appelle un diplôme délivré, en 1238¹, par Conrad IV, roi des Romains, a déjà paru plusieurs fois dans le cours de cette notice avec l'un ou l'autre de ses frères. Nous nous bornerons à indiquer ici celles des pièces le concernant que nous n'avons pas encore eu l'occasion d'analyser.

En 1259, le 22 septembre, jour de la Saint-Maurice, il fut désigné par l'évêque de Strasbourg, Henri de Staleck, comme sur-arbitre, pour régler, de concert avec quatre commissaires désignés par les parties, un litige pendant entre Henri et Louis, sires de Lichtenberg, et la ville de Strasbourg, relativement à une somme de 200 marcs d'argent².

En 1260, il s'engage à respecter les droits et privilèges de l'abbaye et de la ville de Marmoutier, et rappelle, en outre, les obligations des bourgeois tant envers l'abbaye qu'envers sa propre famille³.

Le VI des nones d'octobre (2 octobre) 1262, il est mentionné dans la donation faite par Ulric de Ribeaupierre à l'abbaye de Pairis d'un bien sis à *Egensheim*, comme ayant naguère concouru, en sa qualité d'avoué de Marmoutier, à la vente de ce bien audit Ulric⁴.

Puis, il figure comme témoin dans une série d'actes⁵ des années 1263, 1265, 1266, 1269 et 1271, que nous avons déjà cités plus haut, et mourut probablement à la fin de cette dernière année.

SCHÖEFLIN⁶ lui attribue plusieurs enfants, notamment Symon II; nous verrons même que Symon II avait d'autres frères ou sœurs encore que ceux que nomme SCHÖEFLIN, mais la paternité de Symon I^{er} ne ressort d'aucun des documents que nous avons eus sous les yeux, et nous ne pouvons la donner que comme généralement admise et conforme à la vraisemblance.

1. SCHÖEFLIN, *Ats. dipl.*, n° 490.

2. *Ibid.*, n° 584.

3. Archives du Bas-Rhin, II, 565, 1. (Copie ancienne, datée par une erreur manifeste 1160 au lieu de 1260.)

4. SCHÖEFLIN, *Ats. dipl.*, n° 609.

5. Son nom s'y écrit *Symundus dominus de Geroltsecke*, *Symund von Geroltzecke*, *Symund von Geroltseck*, *Symon dominus de Geroltsecke*, etc.

6. *Ats. illustr.*, t. II, p. 621, et tabl. généal.

Voici quels sont ces enfants : 1^o Symon II, qui est l'auteur de la branche éteinte la dernière vers 1390; 2^o une fille, qui, d'après SCHÖPFLIN, épousa Walther de Horbourg et qui, selon toutes les probabilités, se remaria plus tard avec Gerlach de Fénétrange; 3^o Walram, dont la postérité s'éteignit vers 1378, en la personne de ses petits-fils; 4^o Henri.

Nous ne connaissons la sœur de Symon II, ses deux époux, et Henri de Geroldseck que par deux pièces. Dans la première, du VI des ides d'avril (8 avril) 1260, Walther-Symon de *Horburc*, fils de feu Walther, sire de Horbourg, déclare avoir renoncé, avec le consentement de son curateur et oncle maternel, *Symon de Gerolsekke*, à l'avouerie de Saint-Amarin qu'il tenait en fief des comtes Rodolphe et Godefroi de Habsbourg¹. Dans la seconde, du 23 juin 1288 (*feria tertia ante nativitatem b. Johannis bapt.*), *nos Symundus, Walramus et Henricus, fratres, domini de Gerolzecke, et Gerlacus noster sororius de Vinstingen*, c'est-à-dire, Symon, Walram et Henri, frères, sires de Geroldseck, et le mari de leur sœur, Gerlach de Fénétrange, partagent des biens situés dans le ban de Weyersheim (*Erkenbotsmate, Kallenmate*, etc.)². Il ne serait, du reste, pas impossible que Walther de Horbourg eût épousé une sœur, non de Symon II, mais de Symon I^{er}, de Bourcard III et de l'évêque Henri, et que la sœur de Symon II, de Walram et de Henri n'eût eu d'autre mari que Gerlach de Fénétrange. Nous ne possédons plus de document qui permette de préciser ces points de détail, et, dans le doute, nous avons suivi le classement qui a pour lui l'autorité de SCHÖPFLIN³.

Walram doit, dans notre opinion, avoir commencé par entrer dans les ordres et ne s'être marié que tard, grâce à une dispense. En effet, il est constaté par un certain nombre de pièces que, de 1255 à 1258⁴, il y eut dans le chapitre de la cathédrale de Strasbourg un chanoine nommé Walram de Geroldseck. Bourcard III et Symon I^{er}, chefs des deux seules branches de la famille, ayant chacun un fils de ce nom, il faut que ce chanoine soit l'un des deux; or le fils de Bourcard III est plus souvent appelé *Walrave* dans les chartes que Walram, et d'autre part, il doit s'être marié de bonne heure, car ses deux fils étaient, à la fin du siècle, des hommes faits; lui-même, dans des actes remontant à 1266 et 1269, ne reçoit au-

1. SCHÖPFLIN, *Als. dipl.*, n^o 588.

2. Archives du Bas-Rhin, G, 549, 7.

3. *Als. illustr.*, t. II, p. 621 et tabl. généal.

4. *Liber coquinae summi capit. Argent.* (GRANDIDIER, *op. cit.*, t. IV, p. 3) : Walram de Geroldseck est le premier des chanoines *in expectatione*. En 1258, le dimanche *Jubilate* (14 avril), il figure comme chanoine en titre dans une charte relative à l'avouerie du couvent d'Altorf. (SCHÖPFLIN, *Als. dipl.*, n^o 576.)

cune qualification qui rappelle une dignité ecclésiastique. Quant au fils de Symon I^{er}, le premier acte où il soit nommé, après ceux qui le qualifient de chanoine, est de 1274¹, et ses enfants étaient jeunes encore en 1294, puisque leur mère est désignée comme leur tutrice ou leur curatrice.

En 1281, Walram concourt, avec les autres membres de la famille, au règlement édicté au sujet de la ferme du Buchberg²; et, dans les années suivantes, son nom reparait fréquemment accolé à celui de son frère aîné Symon II; nous analyserons, en parlant de Symon, celles de ces chartes que nous n'avons pas encore mentionnées.

La pièce capitale concernant Walram et ses descendants est de 1294, *feria sexta ante festum Dionysii* (8 octobre)³. Elle est curieuse, non-seulement en ce qu'elle nous fait connaître assez exactement la parenté de Walram, mais encore parce qu'elle jette un jour utile sur les relations de la famille de Geroldseck avec l'abbaye de Marmoutier.

On a déjà pu voir dans le cours de cette notice que les abbés de Marmoutier se plaignaient fréquemment des empiétements commis sur leurs prérogatives par les avoués du convent : pour ainsi dire à chaque génération, les Geroldseck, sur l'intervention soit de l'évêque de Strasbourg, soit de l'évêque de Metz, prennent l'engagement de respecter à l'avenir les droits de l'abbaye, ce qui prouve qu'auparavant ils ne s'étaient pas fait scrupule de les violer. Et, d'un autre côté, depuis la première moitié du douzième siècle, les abbés ne négligent aucune occasion d'insister pour qu'il n'y ait, en qualité d'avoué, qu'un seul membre de la famille à la fois. Cette réclamation ne paraît pas avoir été écoutée beaucoup plus que l'autre par les intéressés; car, en 1294, Conrad de Lichtenberg, évêque de Strasbourg, leur rappelle que conformément aux prescriptions du concile de Würtzbourg et en suite des plaintes réitérées des abbés, il avait invité à plusieurs reprises Walraf, frère de Bourcard (IV) de *Geroltsecke*, et en même temps Bourcard, feu Symon (II), et Walram, son frère, à se concerter pour désigner entre eux un avoué unique, chargé de veiller aux intérêts de l'abbaye. Jamais ils n'ont obtempéré à cette invitation et l'abbaye a fait de nouveau entendre des plaintes au sujet des inconvénients croissants qu'a pour elle la multiplicité des avoués (*conquerantur se, non tantum in rebus suis et dicti monasterii, verum etiam in personis ex multiplicitate advocatorum pergravari omni die*). En conséquence, le prélat ordonne

1. Il y est seulement mentionné avec son frère Symon et son cousin comme co-investi de la ville de Marmoutier. Archives du Bas-Rhin, II, 610, 6.

2. Voy. ci-dessus, p. 47 et note 2.

3. SCHÖEPFLIN, *Als. dipl.*, n° 791.

aux vicaires (*vice plebani*) de Saverne et de Hengebure de se rendre au château de Geroldseck, et, la veuve Irmengarde *de Luppe* (Lüpfen) ayant, depuis la mort de son mari Walram de Geroldseck, transporté son domicile à Luppe avec Gebhard et Erwin, ses fils et pupilles, de sommer lesdits Gebhard et Erwin de constituer dans le mois, de concert avec Bourcard IV et Walraf, leurs cousins paternels (*patrueilibus suis*), l'un d'eux comme avoué unique, le tout sous peine d'excommunication.

Cette mise en demeure eut-elle plus d'effet que les précédentes ? Il est permis d'en douter¹.

Ce qui ressort pour nous de cette pièce, c'est : 1° que Symon II et son frère Walram sont morts avant 1294 ; 2° que la femme de Walram se nommait Irmengarde de Lüpfen ; 3° qu'elle avait, en 1294, deux fils, jeunes encore, Gebhard et Erwin.

C'est même à peu près la seule charte dans laquelle il soit question des fils de Walram. Le nom d'Erwin ne reparait plus dans les documents postérieurs. Quant à Gebhard, il est encore nommé deux fois : d'abord dans une charte du 22 septembre 1303, par laquelle l'évêque Frédéric de Lichtenberg autorise son neveu, Bourcard IV de Geroldseck, à acheter, de son cousin Gebhard, les droits qui compétaient à ce dernier sur le village de Herd, fief mouvant du grand-chapitre² ; puis dans une charte de 1359, *secunda feria post Reminiscere* (18 mars), par laquelle, « Jean de Geroldseck, chevalier, fils de Gebhard (*Gobertus*), étant mort sans postérité », Adhémar, évêque de Metz, confère à Ulrich de Fénétrange, au préjudice des membres collatéraux survivants de la maison de Geroldseck, les fiefs devenus vacants par l'extinction du rameau issu de Walram, savoir, un quart des châteaux de Geroldseck et de la ville de Marmoutier, un quart de l'avocatie de Marmoutier et de Sindelsberg, la part de Jean sur Indwiller, etc.³ Cet acte de libéralité paraît avoir été rapporté plus tard sur la réclamation des agnats de Jean.

A la même époque que ce Jean, vivait un abbé de Marmoutier nommé Walram de Geroldseck, qui, d'après SCHÆPFLIN, était son frère. Walram fut abbé de 1340 à 1378 ; nous l'avons trouvé mentionné, notamment, dans une charte de 1364 relative à la fondation d'une messe à Marmou-

1. En 1296, *quarta feria ante festum b. Johannis* (20 juin), l'évêque de Strasbourg confirme un statut émis par l'abbé de Marmoutier au sujet du droit prétendu des sires de Geroldseck d'être hébergés dans la cour de l'abbaye à Strasbourg. (Archives du Bas-Rhin, H, 558, 2.)

2. Archives de Darmstadt (LEHMANN, *op. cit.*, t. 1^{er}, p. 83).

3. Archives du Bas-Rhin, H, 575, 6 (copie vidimée).

tier, et, en 1368, dans un compromis ménagé entre lui et Nicolas d'Endingen, vicaire de Westhoffen, par l'évêque de Strasbourg¹. Selon Hertzog, il mourut le XIII des calendes de novembre 1378 (20 octobre), et fut enseveli dans l'église de Marmoutier, du côté gauche du chœur².

Symon (II) de Geroltzecke apparaît pour la première fois vers 1274, dans une pièce non datée, avec son frère Walram et son cousin (Bourcard IV), investis avec lui par l'évêque de Metz de la ville de Marmoutier, pour reconnaître expressément les droits qui compètent à l'abbaye dans la Marche et s'engager à les respecter à l'avenir³.

En 1281, le 27 avril, il concourt, avec ses mêmes parents, à la promulgation du règlement concernant la ferme de Buchberg⁴.

Le 1^{er} mai 1287, Rodolphe, roi des Romains, permet à Othon d'Ochsenstein de racheter les villages de Romanswiller, Daun et Cosswiller que l'Empire avait engagés à Symon et à Walram de Geroltzecke pour 200 marcs d'argent, et à les conserver jusqu'à ce que l'Empire soit en mesure de lui rembourser pareille somme⁵.

Il est encore nommé dans un acte de 1288, mentionné au commencement de ce chapitre⁶. Mais comme nous l'avons déjà dit, il était mort à la date du 8 octobre 1294⁷. SCHÖEPFLIN suppose qu'il est le père d'Égon ou Égenon, auteur des derniers Geroldseck; nous n'avons trouvé aucun document qui contredise cette hypothèse, et nous l'admettons sous toutes réserves, en rappelant que, d'après le même savant, Symon II aurait aussi été le père de Hugues I^{er}, et que cette assertion s'est trouvée en opposition avec des textes formels⁸.

Égenon de Geroldseck est nommé pour la première fois dans un acte du 31 juillet 1330 (*feria tertia post Jacobi apli.*) émané de Volmar, sire de La Petite-Pierre; d'après cet acte, Égenon et Volmar ont contracté une alliance contre Ludemann III et Hanemann II de Lichtenberg, et Volmar accorde des lettres de protection au village de *Wimmenowe*, qui appartenait à leurs adversaires⁹.

1. SCHÖEPFLIN, *Als. illustr.*, t. II, p. 621, et tabl. généal.; *Als. diplom.*, n° 1118, et t. II, p. 245, note r. Archives du Bas-Rhin, II, 556, 1; 553, 8.

2. *Edels. Cron.*, liv. III, p. 30.

3. Archives du Bas-Rhin, II, 610, 6.

4. *Ibid.*, II, 558, 7 (copie); 612, 1 (original).

5. SCHÖEPFLIN, *Als. dipl.*, n° 753.

6. Voy. p. 53, Archives du Bas-Rhin, G, 549, 7.

7. Voy. p. 54, SCHÖEPFLIN, *Als. dipl.*, n° 794.

8. Voy. ci-dessus, p. 49, note 1.

9. Archives de Darmstadt (LEHMANN, *op. cit.*, t. I^{er}, p. 97).

Après le rétablissement de la paix entre les trois familles de Geroldseck, de La Petite-Pierre et de Lichtenberg, Égenon fit avec *son oncle*, Ludemann III de Lichtenberg, et avec le neveu de Ludemann, son pupille, un échange d'hommes de mainmorte (*Leibeigene*) dans diverses localités¹. On pourrait peut-être déduire de ce document, si le mot d'oncle y a son sens strict, que Symon II de Geroldseck, dont la femme n'est pas connue, avait épousé une sœur de Ludemann III, ou bien que la mère d'Égenon était la sœur d'Hildegarde de Fénétrange, épouse de Ludemann III.

L'année suivante, le premier mardi après la Chandeleur (3 février 1332) Égenon figure, en qualité d'*oncle*, dans une charte par laquelle Rodolphe d'Ochsenstein, probablement le fils de Rodolphe I^{er}, contracte une alliance offensive et défensive avec Hanemann de Lichtenberg, se réservant seulement à raison de ses engagements antérieurs de ne pas prendre les armes contre ledit oncle, contre l'évêque de Strasbourg et contre ses cousins Jean et Ottmann V d'Ochsenstein. Il résulterait de cette charte-ci ou bien qu'Égenon aurait épousé une sœur de Rodolphe I^{er} ou que Rodolphe I^{er} aurait épousé une sœur d'Égenon, ou que leurs femmes, inconnues l'une et l'autre, étaient sœurs².

Ce qui confirme cette hypothèse, c'est que, dans une autre charte postérieure, Ména et Rodolphe d'Ochsenstein, fils de Rodolphe I^{er}, traitent également Égenon de Geroldseck d'oncle, en le dégageant d'une caution qu'il avait consenti à donner pour une somme de 15 livres pfennings³.

Égenon mourut vers 1346⁴, laissant quatre fils et deux filles :

1^o Hugues II, sur lequel nous reviendrons un peu plus bas.

2^o Symon III, qui était déjà majeur en 1337 et est qualifié chanoine de Strasbourg dans un acte du 21 février 1343, par lequel il prête à Symon I^{er}, comte de Deux-Ponts-Bitche, une somme de 600 livres pfennings, sous la caution de Jean et Ottmann V d'Ochsenstein et de Symon de Lichtenberg⁵. On retrouve son nom dans plusieurs chartes postérieures que nous

1. *An S. Mauricien dag* (22 septembre) 1331. (*Ibid.*)

2. Archives de Darmstadt (LEHMANN, *op. cit.*, t. II, p. 39). D'après M. LEHMANN, cette charte et la suivante émaneraient de Rodolphe I^{er} lui-même; nous pensons que c'est de Rodolphe, son fils, car Jean et Othon V seraient les *neveux* et non les *cousins* de Rodolphe I^{er}, et Rodolphe I^{er} serait le beau-frère et non pas, comme Ména, le neveu d'Egenon.

3. 1337, *an der Mittewochen nach deme Sonnentage do man vier Wochen Fleisch hatte gessen nach Ostern*. (Archives de Darmstadt; LEHMANN, *op. cit.*, t. II, p. 41.)

4. Il est désigné comme défunt dans un acte du 15 juillet 1346. (Archives du Bas-Rhin, H, 597, 4.)

5. 1343, *an dem Freitag vor der Pfaffenwahsenacht*. (Archives de Darmstadt; LEHMANN, *op. cit.*, t. II, p. 207.)

analyserons en leur temps. Il figure encore sur les listes des chanoines en 1365 et en 1375¹.

3° Jean (Henselin), encore mineur en 1337, chanoine de Strasbourg comme son frère, mentionné en cette qualité par le *Copialbuch* de la cathédrale en 1349 et 1354, et en 1362, comme défunt².

4° Frédéric, qui continua la famille et sur lequel nous reviendrons également.

5° Élisabeth, qui épousa en 1337 Henri III, sire de Lichtenberg. La convention conclue à ce propos, le 7 janvier 1337 (*an dem cynstage nach dem zwelften Tage*), entre Égenon de Geroldseck et Jean II de Lichtenberg, pères des deux futurs époux, et l'acte de constitution de dot, du 14 février suivant (*an S. Valentinstag*) établissent à la fois la filiation d'Élisabeth et la composition de la famille à cette époque³. Par la convention du 7 janvier, les deux pères stipulent que le fiancé recevra de Jean II une somme de 800 marcs d'argent, monnaie de Strasbourg, et la fiancée, de son père Égenon, une somme de 1,000 marcs ; il est décidé, en outre, que le mariage sera célébré avant les jours gras. Par l'acte du 14 février, Égenon, de concert avec ses deux grands fils, *Symund* et Hugues, et ses deux fils mineurs, Henselin et Frédéric, assied la dot de sa fille sur divers biens et rentes en argent ou en nature à Duntzenheim, *Sehselsheim*, *Marley*, *Wasselonne*, *Detwilre*, *Gunsheim*, *Berstetten*, *Lutenheim*, ainsi que sur le moulin d'*Olfshheim*.

6° Si nous en croyons le *Copialbuch* de la cathédrale de Strasbourg, Cunégonde, abbesse d'*Andelahe* (Andlau), morte avant 1349⁴. Nous devons toutefois faire remarquer que, d'après HERTZOG, cette Cunégonde, morte en 1333 et dont, dit-il, « on voit encore le beau tombeau dans le chœur de l'abbaye », était de la famille de Hohenengeroldseck. Il y aurait eu, selon lui, une abbesse de celle de Geroldseck-ès-Vosges en 1359, mais du nom d'Adélaïde⁵.

Hugues 1^{er} et son jeune frère Frédéric, *dominus Hugo et domicellus Fridericus de Geroltzecke, filii quondam domini Egenonis de Geroltzecke*

1. GRANDIDIER, *op. cit.*, t. IV, p. 233 et 252.

2. *Johannes de Geroltzecke in Vosago, senior, canonicus ecclesie Argentinensis*, 1349 (*Copialbuch*, f° 49; MONE, *Zeitschrift für die Gesch. des Oberrheins*, t. VI, p. 434); *Johannes de Geroltzecke in Vosago, canonicus*, 1354 (*Copialbuch*, f° 139); *quondam Henselinus de Geroltzecke in Vosago*, 1362 (*Copialbuch*, f° 106; MONE, t. VIII, p. 393).

3. Archives de Darmstadt (LEHMANN, *op. cit.*, t. I^{er}, p. 68-69).

4. MONE, *Zeitschrift*, t. VI, p. 434. Elle est nommée immédiatement après le chanoine Jean (f° 49) et qualifiée *soror ejus defuncta*, en 1349.

5. *Edels. Cron.*, liv. III, chap. VIII, f° 19.

in dem Wasichen, vendent, par-devant l'officialité de Strasbourg et en présence de leurs frères Symon et Jean, aux religieuses du Sindelsberg, pour 200 livres, les droits et privilèges qu'ils possèdent dans les bans de Rumersheim, Waltenheim, Mittelhausen, *in superiore curia dicta Bûte*, etc. (ides de juillet, 15 juillet, 1346)¹.



Fac-simile des sceaux de Hugues et de Frédéric de Geroldseck-ès-Vosges.

Le 28 novembre 1353, Hugues et Frédéric, *domini de Geroltzeck in Vasago*, s'associent à la pétition adressée par les grands vassaux de l'évêché de Strasbourg au collège des cardinaux, à l'effet d'obtenir que le doyen, Jean de Lichtenberg, élu évêque par le chapitre, soit confirmé en cette qualité par le Saint-Siège².

Le VI des nones de juillet (2 juillet) 1364, Hugues, fils de feu Égenon, seigneur de *Geroltzeck in Vogeso*, fonde, avec le consentement tant de ses frères *Symundus*, chanoine de Strasbourg, et Frédéric, que de Walram (de Geroldseck), abbé de Marmoutier, une messe dans ledit monastère, en l'honneur de Dieu et de la sainte Vierge³.

Le 31 janvier 1366 (*an dem nehesten samestage vor unsere frowe tage der Lichtmesse*), Bourcard de Fénétrange et les frères Hugues, Symon et Frédéric de Geroldseck, jurent une paix castrale (*burgfrid*) à *Steinsal* (Stinzel); ce *burgfrid* fut renouvelé en 1404, le samedi avant la Saint-

1. Archives du Bas-Rhin, H, 597, 4; à la charte sont appendus deux très-jolis sceaux ronds en cire verte, portant l'écu triangulaire aux armes des Geroldseck, avec les légendes : S. HUGOIS DE GEROLTSEGG JUNIORIS, sur l'un; S. FRID. D.E GEROTSEKE (*sic*), sur l'autre.

— Nous les reproduisons tous deux ci-dessus.

2. *Ibid.*, G, 559, 5.

3. *Ibid.*, H, 556, 1. SCHOEFFLIN, *Als. dipl.*, n° 1118.

George, par la veuve Marguerite de Deux-Ponts-Bitche, née de Fénétrange, son frère Jean de Fénétrange, et Frédéric d'Oelshenstein¹.

Enfin, Hugues, *Hug von Geroltzegke*, est témoin d'un accord entre George de Hohengeroldseck de Tübingen et son frère Henri, le 20 novembre 1370 (*an dem mittelewochen nach S. Elisabethentag*)². C'est la dernière fois que nous avons rencontré son nom.

Hugues II fut-il marié et laissa-t-il des descendants? On ne saurait l'affirmer. Mais il est question dans une charte du 15 juillet 1370 (*dunresdage uf der zwelf botten scheidungen*) d'un certain *Jungherrn Symonde von Geroltzecke*, qui, de concert avec Jean le Jeune, sire de Ribeaupierre, Jean d'Eschery, Othon de Girsberg, les villes de Strasbourg, de Colmar et de Münster, fait la paix avec Marie de Chatillon de Blois, duchesse de Lorraine, et les chanoines de Saint-Dié³. En 1370, la famille de Geroldseck était fort réduite; car de ses nombreuses branches, une seule avait encore des représentants et, parmi ces représentants, il n'y en avait que deux qui ne fussent pas voués au célibat en qualité de prêtres: Hugues II et Frédéric, son frère. Or les enfants de Frédéric sont nommés dans beaucoup de pièces et on n'y range jamais qu'un fils, Volmar. Il faut donc que ce jeune Symon soit ou un fils de Hugues II, ou un fils de Frédéric, mort très-peu de temps après son père; la première hypothèse nous paraît la plus vraisemblable.

Frédéric, qui est souvent nommé avec ses frères, figure en outre dans les pièces suivantes: le 25 mai 1362, il s'allie, en même temps que son cousin, le *Stentzler*, aux villes et aux principaux dynastes d'Alsace, pour repousser l'invasion anglaise⁴.

Le 16 janvier 1366, il est mentionné dans l'instrument d'une paix publique conclue pour deux ans⁵.

Sa mort suivit probablement à trois ou quatre années d'intervalle. De son mariage avec Walpurgé, fille de Volmar, comte de Lützelstein, et d'Adélaïde de Fénétrange, il eut quatre enfants: un fils, Volmar, et trois filles, Adélaïde, Cunégonde et Catherine (?).

La dernière de ces filles, dont le prénom n'est pas exactement connu, vivait encore en 1381, mais elle mourut avant son frère et sans avoir été mariée.

1. Archives de Darmstadt (LEHMANN, *op. cit.*, t. II, p. 92); voy. ci-dessus, p. 51.

2. *Pragn. Gesch. des Hauses Geroldseck, Urk.*, n° 28, p. 75.

3. SCHÖEPFLIN, *Als. dipl.*, n° 1011.

4. LAGUILLE, *Hist. d'Alsace*, preuves, n° 66.

5. SCHÖEPFLIN, *Als. dipl.*, n° 1129.

Cunégonde épousa, en 1379, Rodolphe d'Ochsenstein, qui avait perdu sa première femme, Sophie de Ribeaupierre : par acte du 5 septembre (*an dem nechsten mendage vor unseren lieben frowen tage der Jüngerer*), Rodolphe constitua, au profit de sa seconde femme, un douaire de 2,000 florins d'or sur les biens sis à Hochfelden, ainsi que sur la sixième partie des villages de Reichshofen, Wolfershofen, Guntershofen, Griesbach, Schüre, Eberbach et Utenhofen¹. Au même moment, Volmar promit à sa sœur une dot de 500 vieux florins, pour sûreté de laquelle il lui engagea une rente de 14 livres pfennings sur la ville de Marmoutier et une autre de 24 quarts de seigle sur le moulin de Weyersheim ; il racheta ce double gage à Cunégonde et à son mari, le 8 septembre 1384 (*uff unsere frowen dag der jungern*)².

Cette union, qui fut bénie par la naissance de trois fils, Frédéric, Jean et Volmar, et de deux filles, Claire et Agnès, dura plus de vingt ans : Rodolphe d'Ochsenstein mourut en mars 1400. Dès 1391, ayant cédé à l'électeur palatin Robert II une fraction de ses châteaux, il avait pris soin de faire confirmer par ce prince la constitution du douaire de Cunégonde sur Reichshofen et Hochfelden (23 mai 1391, *uff den dinstag vor unsers herren Lychamstage*)³. Aussi sa veuve n'éprouva-t-elle, de ce chef, aucune difficulté. Peu de jours après la mort de son époux, elle renonça solennellement, dans la chapelle de l'église de Reichshofen, à toute prétention sur sa succession, se déclarant satisfaite de son douaire et prête à partager avec ses enfants les vêtements et les bijoux, suivant la coutume, en foi de quoi elle déposa son trousseau de clefs sur la table (27 mars 1400). A la Saint-Martin (11 novembre) de la même année, elle renouvela sa renonciation par-devant le prévôt de Marmoutier et consentit même à abandonner à ses enfants pour six années le revenu de son douaire, plus 300 florins sur la rente de 2,600 qu'elle avait à toucher annuellement de la famille de Ribeaupierre, sous la seule condition qu'on la laissât paisiblement résider à Haut-Barr et dans quelques autres localités, et qu'on lui donnât régulièrement 50 quarts de blé sur le revenu du bien de Hochfelden⁴.

En 1402, le 21 décembre (jour de Saint-Thomas) Cunégonde et sa mère Walpurge constituèrent, moyennant diverses conditions onéreuses, une rente de 10 florins en faveur de Jean Heringen, sur leur part de la marche de Marmoutier⁵. Cunégonde mourut peu de mois après.

1. Archives de Darmstadt (LEHMANN, *op. cit.*, t. II, p. 84 et suiv.).

2. *Ibid.* — 3. *Ibid.* — 4. *Ibid.*

5. Archives du Bas-Rhin, E, 2814.

Adélaïde, sa sœur aînée, épousa en 1392 Érard de Wangen et apporta ainsi dans cette famille ses droits sur une partie du patrimoine des Geroldseck.

En effet, Volmar, fils unique de Frédéric et de Walpurg de Lützelstein, devait mourir sans postérité et laisser à ses sœurs toutes les possessions de la famille.

Dès 1381, il avait prévu cette éventualité, et, comme la seigneurie de Geroldseck était un fief mâle relevant de l'évêque de Metz, il avait ouvert des négociations avec ce prélat, afin d'éviter qu'à sa mort ses sœurs se vissent complètement dépouillées. L'évêque Thierry se montra favorable à un arrangement amiable, et il fut convenu que, si Volmar mourait sans laisser de fils, une moitié de la seigneurie serait retour à l'évêque et l'autre moitié passerait, soit aux filles de Volmar, s'il en laissait, soit à sa mère et à ses sœurs¹. Le 29 décembre 1387 (dimanche après Noël), le nouvel évêque de Metz, Raoul de Coucy, investit notre dynaste de toute la seigneurie². Ce devait être pour deux ans à peine : Volmar mourut vers 1390, sans laisser ni fils ni filles, de sorte que, conformément à la convention de 1381, une moitié de la seigneurie échut à sa mère Walpurg, à Cunégonde d'Ochsenstein, à Adélaïde et à Catherine de Geroldseck. La seconde moitié fut donnée par l'évêque Raoul à Henri, comte de La Petite-Pierre, frère de Walpurg de Geroldseck, et aussitôt engagée par ce seigneur, une moitié à Frédéric de Blankenheim, évêque de Strasbourg, moyennant 4,000 florins d'or (14 septembre 1391)³, l'autre moitié, à Évrard, comte de Ramberg⁴.

Nous retrouvons encore dans plusieurs autres pièces les noms du fils et de la veuve de Frédéric de Geroldseck : En 1385, le lundi après la Sainte-Catherine (27 novembre), Volmar se porte caution pour son cousin Bourcard de Lützelstein, cellérier du grand-chapitre de Strasbourg, d'un engagement contracté par celui-ci envers Walpurg, mère de Volmar⁵.

En 1391, *Walpurg, fraw zu Geroltsegh im Waszgaw*, veuve de Frédéric, assigne, par un acte passé devant l'officialité de Strasbourg, une rente de 50 florins à la dame Sturm, de Strasbourg, sur Iderswiller et d'autres biens de la marche de Marmoutier, le tout rachetable moyennant 600 florins⁶.

1. Archives du Bas-Rhin, E, 2841, 1 (copie non vidimée).

2. *Ibid.*, E, (copie). Voy. ci-dessus 29, p., l'énumération des localités qu'elle comprenait.

3. *Ibid.*, G, 566, 4; II, 589, 8.

4. SCHOEPLIN, *Als. illustr.*, t. II, § 393.

5. *Ibid.*, G, 1020.

6. *Ibid.*, E, 2814, 2.

Le 10 juin 1394 (*uff den mittwochen vor S. Viti und Modestitag der heiligen merteler*), Walpurge et son gendre d'Ochsenstein, assisté de sa femme et de ses trois jeunes fils, accordèrent à l'électeur palatin Robert II entrée dans leurs châteaux de Marmoutier, de Geroldseck, de Stinzel et de Haut-Barr, sous la seule réserve qu'il ne s'en servirait pas contre leur suzerain, l'évêque de Metz, et qu'il payerait, le cas échéant, sa part des frais de garde. En échange, le palatin promit sa protection à Walpurge.

Quelques mois après, le 3 octobre (*sabbato proximo post Michahel*), une paix castrale fut signée entre tous les comparsonniers : Guillaume de Dietsch, évêque de Strasbourg, Henri, comte de La Petite-Pierre, et sa sœur, Walpurge de Geroldseck, Rodolphe d'Ochsenstein et sa femme, les Hohenstein, les Wildsparg et les Lützelbourg¹.

Walpurge mourut en 1406, et le 23 mars de ladite année (*nechste zins-tag vor halbfasten*), ses héritiers, Frédéric, Jean, le chanoine Volmar, Agnès et Claire d'Ochsenstein, tous enfants de Rodolphe et de Cunégonde, d'une part, Hartung de Wangen et sa sœur Walpurge, épouse de Nicolas Zorn de Bulach, enfants d'Adélaïde de Geroldseck et d'Érard de Wangen, d'autre part, procédèrent au partage, par moitié, de la portion de la seigneurie de Geroldseck qui appartenait à leur grand'mère².

Les Wangen, devenus ainsi possesseurs d'un quart de la seigneurie de Geroldseck, obtinrent, le 3 octobre 1414, de l'empereur Sigismond, la permission de joindre à leur nom et à leurs armes ceux de l'antique et illustre maison à laquelle ils avaient succédé. Ils s'appellent depuis cette époque barons de Wangen de Geroldseck-ès-Vosges et portent *écartelé de WANGEN et de GEROLDSECK*, c'est-à-dire, « *écartelé de gueules et d'argent, à quatre lions, les queues fourchues, affrontés, de l'un en l'autre, couronnés d'or, les deux quartiers d'argent, semés de billettes d'azur*³ ». Le 31 mai 1419, mercredi avant la Pentecôte, ils s'engagèrent vis-à-vis des Ochsenstein, leurs cousins, à ne vendre ni engager leur part de Geroldseck, sans les en avoir prévenus⁴. Cette promesse ne mit pas obstacle à une infinité de transactions, dont les diverses fractions de la seigneurie furent successivement l'objet et dont on trouvera le détail dans SCHÆPFLIN, pour les trois parts des Ochsenstein, des Wangen et des Lützelstein : il nous

1. Archives de Darmstadt (LEHMANN, *op. cit.*, t. II, p. 81).

2. Archives du Bas-Rhin, E, 2841; *tableau généal. et mémoires*, certifiés le 6 mai 1755 par le notaire Schweighæuser (*ibid.*, H, 565, 2).

3. *Armor. de la Génér. d'Alsace*, p. 158, n° 374, etc.

4. Archives du Bas-Rhin, E, 2841.

suffira d'y renvoyer le lecteur¹. Nous nous bornerons à dire ici que, de la moitié de la seigneurie de Geroldseck donnée par l'évêque de Metz à Henri, comte de La Petite-Pierre, la portion engagée aux Ramberg échut, par suite de l'extinction de la maison de La Petite-Pierre et après une série d'aliénations et de rachats partiels, à Claude de la Palu, comte de la Roche, seigneur de Varambon et de Wilersisse, qui tenait aux Lützelstein par la mère de son père; par acte du 25 avril 1485 (mardi après la Saint-Marc), Claude céda tous ses droits à ses cousins Guillaume et Smasman, sires de Ribeaupierre et Hohenack².

Les sires de Ribeaupierre acquirent encore, par la suite, le reste de la part primitive des comtes de La Petite-Pierre, plus une fraction de la part qui, à l'extinction des Ochsenstein, avait fait retour à l'église de Metz³ (8 juin 1487), et obtinrent, le 11 mars 1497, de Maximilien, empereur d'Allemagne, l'autorisation de *partir* ou d'*écarteler* leurs armes de celles de Geroldseck-ès-Vosges⁴. Ils s'intitulèrent toujours, depuis cette époque, sires de Ribeaupierre, Hohenack et Geroldseck-ès-Vosges et portèrent : *écartelé aux 1^{er} et 4^e, d'argent à trois petits écussons de gueules, 2 et 1, qui est de RIBEAUPIERRE; au 2^e, d'argent à trois têtes d'aigles arrachées et couronnées de sable, 2 et 1, qui est de HOHENACK; au 3^e, d'argent semé de billettes d'azur, au lion de gueules couronné d'or, qui est de GEROLDSECK-ÈS-VOSGES*. Ces quartiers passèrent plus tard, à titre héréditaire, dans l'écusson de la maison de Deux-Ponts-Birkenfeld et, comme armes de prétention, dans celui de la maison de Waldeck, où ils figurent encore aujourd'hui.

On trouverait difficilement en Alsace un territoire qui ait été plus souvent engagé, vendu, racheté et morcelé que la seigneurie de Geroldseck. Dans la seconde moitié du dix-septième siècle, les comtes de Fürstenberg finirent par en réunir successivement toutes les portions entre leurs mains et prêtèrent, à ce titre, foi et hommage à l'évêque de Metz, en suite d'un arrêt de la chambre de réunion siégeant en cette ville. Mais, en 1704, par une transaction amiable avec cette maison, l'abbaye de Marmoutier rentra en possession de tout ce que les Fürstenberg retenaient de son antique patrimoine. Elle était encore qualifiée en 1789 seigneur de la marche de Marmoutier.

E. LEHR.

1. *Als. illustr.*, t. II, §§ 393 à 395.

2. SCHOEFFLIN, *Als. dipl.*, n° 1409.

3. *Ibid.*, n° 1413.

4. Archives du Bas-Rhin, II, 565, 10.

TABLEAU G

DE 1

MAISON DE GERO

HOHENGGEROLDSECK & THIERSBERG.

avoué de l

II. DIDIER (*Truther*),
ép. *Berthe*.

II. BOURCARD 1^{er}.
ép. N.,
comtesse
de Vehringen.

III. CONRAD, III. ADÉLAÏDE.
chanoine, ép. N.,
puis évêque de *sire d'Eschibach*
Strasbourg.
1179,
† 17 déc. 1180.

III. WOLFGANG,
auteur présumé
de la maison
de **Hohen-
geroldseck**,
ép. N. de Werde.

III. WALTHER,
auteur présumé
de la maison
de **Thiersberg**.

III. OTHO
avoué
de Hasle
1188

IV. WALTHER 1^{er},
premier auteur
authentiquement
connu
de cette maison,
† 1277.

IV. HENRI,
avoué
de Schuttern
1236,
† à Hausbergen,
1262,
ép. Sophie
de Zollern.

IV. BERTHOLD,
chanoine
et prévôt
de Strasbourg.
1244-1268.

IV. HÉRMANN,
chanoine
de Strasbourg,
1255.

V. N.,
(HARTMANN, † 1264?)
ép. *Heilicke*,
3^e fille de Louis,
sire de Lichtenberg.

V. BOURCARD IV,
1265, 1294,
avoué
de Marmoutier,
† vers 1322.

VI. LOUIS,
† après 1279,
non marié.

VI. HEILICKE,
ép. *Guillaume*,
sire de
Schwarzenberg.

VI. SUSANNE,
ép., 1291,
Henri
de Ribeaupierre
(† 1313).

VI. HUGUES 1^{er},
ép.,
1320,
Susanne
*de Hohen-
geroldseck*.

VII. JEAN STENTZLER,
1346,
† 1364.

VII. N.,
ép.
Évrard d'Andlau,
† avant 1355.

VII. CUNÉGONDE,
1355.

VII.
13:
VIII.

Les noms en grandes capitales ou en italiques et les filiations marquées en *traits pleins* sont ceux que nous avons pu authentiquement établir d'après des chartes. Les autres noms et les filiations marquées en *traits pointillés* sont mentionnés dans des auteurs dignes de foi, tels que SCHEFFLIN ou GRANDIDIER; mais nous n'avons eu sous les yeux aucune pièce contemporaine qui corroborât leurs assertions. Toutes les dates ou indications de fonctions sont données d'après des chartes dont notre notice renferme l'analyse détaillée et indique la provenance.

ÉALOGIQUE

SECK-ÈS-VOSGES.

er, 1127. GEROLDSECK-ÈS-VOSGES.

II. OTHON II. avoué de Marmoutier 1143, de Saint-Étienne 1157. de Neuwiller 1158, de Haslach 1162, auteur présumé de la maison de Geroldseck-ès-Vosges.				II. BERTHOLD. chanoine, puis grand-chantre de Strasbourg, 1193.	
III. BOURCARD II. 1187, avoué de Marmoutier, 1238.		III. BERTHOLD, portier, puis camérier de la cath. de Strasbourg, 1193-1221.		III. ÉTIENNE, chanoine de Strasbourg.	
IV. BOURCARD III, 1255, † avant 1262.		IV. SYMON I^{er}. 1255, avoué de Marmoutier, † vers 1272.		IV. HENRI. chanoine, 1242, puis évêque de Strasbourg 1263. † 1273.	
V. WALRAM (Walraf), 1266, † vers 1296, ép. <i>Alix de Lupy,</i> <i>dame de Guercy.</i>		V. ROBIN, 1269, 1301.			
VI. WALRAM, 1301.		VI. GOBERT, 1301.			
V. SYMON II, 1274, † avant 1294.		V. N., ép.: 1 ^o <i>Walther</i> <i>de Horbourg:</i> († 1260). 2 ^o <i>Gerlach</i> <i>de Fénétrange,</i> 1288.		V. WALRAM, chanoine de Strasbourg, 1255-1258? ép. <i>Irmengarde</i> <i>de Lûpfen,</i> † 1294.	
VI. ÉGENON, 1330, † avant 1346.				V. HENRI, 1288.	
VII. SYMON III, chanoine de Strasbourg, 1343, 1375.		VII. JEAN, chanoine de Strasbourg, 1349, † avant 1362.		VII. FRÉDÉRIC, 1346, 1366, ép. <i>Walpurge</i> <i>de Lützelstein</i> († 1406).	
VII. ÉLISABETH, ép. <i>Henri III</i> <i>de Lichtenberg,</i> 1337.		VII. CUNÉGONDE, abbesse d'Andlau, † avant 1349.		VI. GEBHARD, 1294, 1303.	
VIII. VOLMAR, 1381, † vers 1390, <i>ultimus.</i>		VIII. ADÉLAÏDE, 1381, ép., 1392, <i>Evrard</i> <i>de Wangen.</i>		VII. JEAN, † 1359.	
VIII. CUNÉGONDE, ép., 1379, <i>Rodolphe</i> <i>d'Ochsenstein</i> († 1400); † 1403.		VIII. (CATHERINE?) N., 1381.		VII. WALRAM. abbé de Marmoutier, 1340, † 1378.	

CARTE DE LA MARCHÉ DE MARMOUTIER OU SEIGNEURIE DE GEROLDSECK.

Les Limites sont celles qui donnent les lettres d'investiture de 1587.

